



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**BIBLIOTHECA S. J.**

**Maison Saint-Augustin  
ENGHIEN**

Les Fumoirs  
33 - CHATELAIN



S 26/315



**BIBLIOTHÈQUE**  
**DES**  
**CLASSIQUES-DIEUDONNÉ.**

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

**J. B. BOSSUET.**



**SERMONS.**

**TOME TROISIÈME.**



**PARIS.**

**LIBRAIRIE MONARCHIQUE DE N. PICHARD,  
QUAI DE CONTI, N° 5, PRÈS LE PONT-NEUF.**

**MDCCCXXI.**





# SERMON

## POUR LE VENDREDI

### APRÈS LES CENDRES.

Opposition de l'homme à la concorde. Dette de la charité fraternelle, ses obligations, ses caractères : jusqu'où doit s'étendre l'amour des ennemis : comment on doit combattre leur haine : vengeance qui nous est permise contre eux.

---

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persecutibus et calumniantibus vos.

*Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Matth. v. 44.*

L'HOMME est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde, et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société, et nous ne pouvons aussi y durer long-temps : *Nihil est homini amicum sine homine amico* (1). La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble, et nous n'y pouvons demeurer en paix ; nous nous cherchons, nous nous déchirons ; et, dans une telle contrariété de nos désirs, nous sommes contraints de reconnoître avec le grand saint Augustin, qu'il n'est rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme : le premier, par la condition de notre nature ; le second, par le dérèglement de nos convoitises : *Nihil est quàm hoc*

(1) *S. Aug. Epist. ad Prob. n. 4, t. II, col. 384.*

*genus tam discordiosum vitio, tam sociale naturâ* (1). Le Fils de Dieu, voulant s'opposer à cette humeur discordante, et ramener les hommes à cette unité que la nature leur demande, vient aujourd'hui lier les esprits par les nœuds d'une charité indissoluble, et il ordonne que l'alliance, par laquelle il nous unit en lui-même, soit si sainte, si ferme, si inviolable, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. « Aimez, dit-il, vos ennemis, faites du bien » à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous » persécutent et vous calomnient. » Une vérité si importante mérite bien, Messieurs, d'être méditée ; [ et, pour le faire avec fruit, invoquons ] l'Esprit de paix [ par l'intercession de Marie, ] qui a porté en ses entrailles [ celui ] qui a terminé toutes les querelles, et tué toutes les inimitiés en sa personne (2).  
Ave.

La charité fraternelle est une dette par laquelle nous nous sommes redevables les uns aux autres ; et, non seulement c'est une dette, mais je ne crains point de vous assurer que c'est la seule dette des chrétiens, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (3). « Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer » mutuellement. » Comme l'Évangile que je dois traiter m'oblige à vous parler de cette dette, pour ne point perdre le temps inutilement, dans une matière si importante, je remarquerai d'abord trois conditions admirables de cette dette sacrée, que je trouve distinctement dans les paroles de mon texte, et qui feront le partage de ce discours. Premièrement, Messieurs, cette dette a cela de propre, que, quelque soin que nous prenions de la bien payer, nous ne pouvons jamais en être quittes. Et cette obligation va si loin, que celui-là même à qui nous devons ne peut pas nous en décharger, tant elle est privilégiée et indispensable. Secondement, Messieurs, ce n'est pas

(1) *S. Aug. de Civ. Dei, lib. XII, c. XXVII, n. 1, l. VII, col. 325.* — (2) *Ephes. II, 14, 15, 16.* — (3) *Rom. XIII. 8.*

assez de payez fidèlement cette dette aux autres ; mais il y a encore obligation d'en exiger autant d'eux. Vous devez la charité, et on vous la doit ; et telle est la nature de cette dette, que vous devez, non seulement la recevoir quand on vous la paie, mais encore l'exiger quand on la refuse ; et c'est la seconde condition de cette dette mystérieuse. Enfin, la troisième et la dernière, c'est qu'il ne suffit pas de l'exiger simplement ; si l'on ne veut pas la donner de bonne grâce, il faut, en quelque sorte, l'extorquer par force, et pour cela demander main forte à la puissance supérieure.

Retenez, s'il vous plaît, Messieurs, les trois obligations de cette dette de charité, et remarquez-les clairement dans les paroles de mon texte.

Je vous ai dit, avant toutes choses, que nous ne pouvons jamais en être quittes, quand même ceux à qui nous devons voudroient bien nous la remettre. Voyez-le dans notre Evangile. Ah ! vos ennemis vous en quittent ; ils n'ont que faire, disent-ils, de votre amitié ; et néanmoins, dit le Fils de Dieu, je veux que vous les aimiez : *Diligite inimicos vestros* : « Aimez vos ennemis. » Secondement j'ai dit que, non content de payer toujours cette dette, vous la deviez encore exiger des autres, et qu'il y a obligation de le faire. Ah ! vos ennemis vous la refusent, exigez-la par vos bienfaits, vos services, vos bons offices ; pressez-les en leur faisant du bien : *Benefacite his qui oderunt vos* : « Faites du bien à ceux » qui vous haïssent. » Enfin, j'ai dit en troisième lieu, Messieurs, que s'ils persistent toujours dans cet injuste refus, il faut, pour ainsi dire, les y contraindre par les formes, c'est-à-dire avoir recours à la puissance supérieure. Ah ! vos ennemis opiniâtres sont insensibles à vos bienfaits, ils résistent à toutes ces douces contraintes que vous tâchez d'exercer sur eux pour les obliger à vous aimer ; allez à la puissance suprême, donnez votre requête à celui qui seul est capable de fléchir les cœurs, qu'il vous fasse faire justice : *Orate pro persecuentibus vos* : « Priez pour ceux qui

» vous persécutent. » Voilà les trois obligations de la charité fraternelle que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

### PREMIER POINT.

Dans l'obligation de payer cette dette mystérieuse de la charité fraternelle, je trouve deux erreurs très-considérables, qu'il est nécessaire que nous combattons par la doctrine de l'Évangile. La première est celle des Juifs qui vouloient bien avouer qu'ils devoient de l'amour à leurs prochains, mais qui ne pouvoient demeurer d'accord qu'ils dussent rien à leurs ennemis, au contraire qui se croyoient bien autorisés à leur rendre le mal pour le mal et la haine pour la haine : *Dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum* (1) : « Il a été dit : » Vous aimerez votre prochain ; et vous haïrez votre ennemi. » La seconde est celle de quelques chrétiens, qui, ayant appris de l'Évangile l'obligation indispensable d'avoir de l'amour pour leurs ennemis, croient s'être acquittés de ce devoir quand ils leur ont donné une fois ou deux quelques marques de charité, et se lassent après de continuer ce devoir si saint et si généreux et nécessaire de la fraternité chrétienne. Contre ces deux erreurs différentes j'entreprends de prouver en premier lieu, Messieurs, que nous devons de l'amour à nos ennemis, encore qu'ils en manquent pour nous ; secondement, que ce n'est pas assez de leur en donner une fois, mais que nous sommes obligés, dans toutes les occasions qui se rencontrent, de leur réitérer des marques d'une dilection persévérante.

Pour ce qui regarde l'obligation de la charité fraternelle, je dis, ou plutôt c'est Jésus-Christ, Messieurs, c'est l'Évangile qui le dit, qu'aucun des chrétiens n'en est excepté, non pas même nos ennemis ; parce qu'ils sont tous nos prochains. Et, pour établir

(1) *Matth. v. 43.*



solidement cette vérité évangélique, proposons en peu de paroles les raisons que l'on y pourroit opposer. Voici donc ce que pensent les hommes charnels qui se flattent dans leurs passions et dans leurs haines injustes. Nous confessons, disent-ils, que nous devons de l'amour à nos prochains qui en usent bien avec nous ; mais moi que je doive mon affection à cet homme qui la rejette, à cet homme qui a rompu le premier tous les liens qui nous unissoient ; c'est ce qu'il m'est impossible d'entendre ; ni que la charité lui soit due, puisqu'il en méprise toutes les lois. Vous ne pouvez pas le comprendre ? Et moi je vous dis qu'il le faut croire, et que la charité lui est due par cette obligation si étroite qu'il n'y a aucun homme vivant qui puisse jamais vous en dispenser, parce que cette dette est fondée sur un titre qui ne dépend pas de la puissance des hommes. Quel est ce titre ? Le voici, Messieurs, écrit de la main de l'apôtre en la divine épître aux Romains : *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra* (1) : « Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes tous un même corps en Jésus-Christ, et nous sommes en particulier les membres les uns des autres. » De ce titre si bien écrit je tire, Messieurs, cette conséquence : La liaison qui est entre nous vient de Jésus et de son Esprit ; ce principe de notre union est divin et surnaturel ; donc toute la nature jointe ensemble ne doit pas être capable de la dissoudre. Si votre ennemi la rompt le premier, il entreprend contre Jésus-Christ ; vous ne devez pas suivre ce mauvais exemple. Quoiqu'il rejette votre affection, vous ne laissez pas de la lui devoir, parce que cette dette n'est pas pour lui seul, et dépend d'un plus haut principe. Mais il m'a fait déclarer qu'il m'en tenoit quitte. Mais il n'est pas en son pouvoir d'y renoncer, parce que vous lui devez cette affection cordiale, sincère et inébranlable, comme membre de Jésus-Christ. Or, il ne peut pas renoncer à ce qui lui

(1) Rom. XII. 5.

convient comme membre, parce que cette qualité regarde l'honneur de Jésus-Christ même. Il est dans l'usage des choses humaines que je ne puis renoncer à un droit au préjudice d'un tiers. Jésus comme chef intéressé à cette sincère charité que nous devons à ses membres, il ne nous est pas permis d'y renoncer, parce que l'injure en retomberoit sur tout le corps ; elle retourneroit même contre le chef. Si la dette de la charité étoit simplement des hommes à l'égard des hommes, quand nos frères manqueroient à leur devoir, nous serions quittes envers eux. Mais cette dette regarde Dieu, parce qu'ils sont ses images, et Jésus-Christ, parce qu'ils sont ses membres. Il n'y a que Satan et les damnés qu'il nous soit permis de haïr, parce qu'ils ne sont plus du corps de l'Eglise dont Jésus les a retranchés éternellement. Exercez votre haine tant qu'il vous plaira contre ces ennemis irréciliables. Mais, si nous sommes à Jésus-Christ, nous sommes toujours obligés d'aimer tout ce qui est ou peut être à lui.

Chrétiens, ne disputons pas une vérité si constante, prononcée si souvent par le Fils de Dieu, écrite si clairement dans son Evangile. Que si vous voulez savoir combien cette dette est nécessaire, jugez-en par ces paroles de notre Sauveur. *Si offers munus tuum, ... vade prius reconciliari fratri tuo* (1) : « Si vous présentez votre don à l'autel, ... allez auparavant vous réconcilier avec votre frère. » Il semble qu'il n'y a point de devoir plus saint que celui de rendre à Dieu ses hommages ; toutefois j'apprends de Jésus-Christ même qu'il y a une obligation plus pressante : Va-t'en te réconcilier avec ton frère, *Vade prius*. O devoir de la charité ! « Dieu méprise » son propre honneur, dit saint Chrysostôme, pour » établir l'amour envers le prochain » : *Honorem suum despicit, dum in proximo charitatem requirit* : il ordonne que « son culte soit interrompu, » afin que la charité soit rétablie ; et il nous fait en-

(1) *Math.*, v. 24, 25.

» tendre par là que l'offrande qui lui plaît le plus, » c'est un cœur paisible et sans fiel, et une âme saintement réconciliée » : *Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut vestra charitas integretur: sacrificium mihi est fratrum reconciliatio* (1). Reconnaissons donc, chrétiens, que l'obligation de la charité est bien établie ; puisque Dieu même ne veut être payé du culte que nous lui devons, qu'après que nous nous serons acquittés de l'amour qu'il nous ordonne d'avoir pour nos frères. Nous aurions trop mauvaise grâce de contester une dette si bien avérée ; et il vaut mieux que nous recherchions le terme qui nous est donné pour payer.

*Sol non occidat super iracundiam vestram* (2) : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » Ah ! mes Frères, que ce terme est court ! mais c'est que cette obligation est bien pressante ; il ne veut pas que la colère demeure long-temps dans votre cœur, de peur que, s'aigrissant insensiblement comme une liqueur dans un vaisseau, elle ne se tourne en haine implacable. La colère a un mouvement soudain et précipité. La charité ordinairement n'en est pas beaucoup altérée ; mais en croupissant elle s'aigrit, parce qu'elle passe dans le cœur, et change sa disposition. C'est ce que craint le divin apôtre. Ah ! quelque grande que soit votre colère, « que le soleil, » dit-il, ne se couche pas qu'elle ne soit entièrement » apaisée. » La nuit est le temps du repos, elle est destinée pour le sommeil. Saint Paul ne peut pas comprendre qu'un chrétien, enfant de paix et de charité, puisse faire un sommeil tranquille ni goûter quelque repos, ayant le cœur ulcéré contre son frère. Il appréhende les ténèbres de la nuit. Durant le jour, dit saint Chrysostôme (3), l'esprit, diverti ailleurs, ne s'occupe pas si fortement de la pensée de cette injure ; mais la nuit, l'obscurité, le secret et la solitude le laissant tout seul, rappellent toutes les

(1) *Homil. xvi, in Matth. t. vii, p. 216.* — (2) *Ephes. iv. 26.* — (3) *Ubi supra, p. 217 et seq.*

images fâcheuses. Il l'a dite, cette injure, il l'a dite d'un ton aigre et méprisant. Les ondes de la colère s'élèvent plus fort, et l'inflammation se met dans la plaie. Ainsi, tandis que le soleil luit, calmez ces mouvemens impétueux, et ne goûtez point le sommeil que vous n'avez donné la paix à votre âme. Voilà une dette bien établie ; mais montrons encore qu'il ne suffit pas de la payer une fois, et qu'elle ne peut être acquittée que par une affection constante.

Saint Augustin, Messieurs, vous l'expliquera par des paroles qui ne sont pas moins belles que solides. « Nous devons toujours la charité, et c'est, dit-il, » la seule chose de laquelle, encore que nous la » rendions, nous ne laissons pas d'être redevables » : *Semper debeo charitatem, quæ sola, etiam reddita, semper detinet debitorem.* « Car on la rend, » poursuit-il, lorsqu'on aime son prochain ; et, en la » rendant, on la doit toujours, parce qu'on ne doit » jamais cesser de l'aimer » : *Redditur enim cum impenditur; debetur autem etiamsi reddita fuerit; quia nullum est tempus quando impendenda jam non sit* (1). Reconnoissez donc, chrétiens, qu'un fidèle n'est jamais quitte du droit de la charité ; toujours prêt à le recevoir, et toujours prêt à le rendre ; si on le prévient, il doit suivre ; si on l'attend, il doit prévenir, et dire avec le même saint Augustin dans cette abondance d'un cœur chrétien : « Je reçois de vous avec joie, et je vous rends volontiers la charité mutuelle » : *Mutuam tibi charitatem libens reddo, gaudensque recipio* (2). Mais je ne me contente pas de ce foible commencement ; « je demande encore celle que je reçois ; et je dois » encore celle que je rends » : *Quam recipio adhuc repeto, quam reddo adhuc debeo.* Ainsi que je n'entende plus ces froides paroles : Je lui devois la charité ; hé bien ! je l'ai rendue, je suis quitte ; je l'ai salué en telle rencontre, et il a détourné la tête : j'ai fait telles avances qu'il a méprisées ; il n'y a plus de

(1) *Epist. cxcii, n. 1, t. II, col. 710.* — (2) *Ibid. n. 2.*

retour. O vous qui parlez de la sorte, que vous êtes peu chrétien! vous ne l'êtes point du tout. Que vous ignorez la force, que vous savez peu la nature de la charité toujours féconde! C'est une source vive, qui ne s'épuise pas, mais qui s'étend par son cours : c'est une flamme toujours agissante, qui ne se perd pas, mais qui se multiplie par son action, parce qu'elle vient de Dieu au dedans de nous : *Deus charitas est* (1) : « Dieu est charité. » Ah! qu'il est aisé de juger que tout ce que vous vous vantez d'avoir fait n'étoit qu'une froide grimace! Si c'étoit la charité, elle ne s'arrêteroit pas. La charité ne sait pas se donner de bornes; parce qu'elle vient d'un esprit qui n'en a pas : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (2) : « La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs » par l'Esprit saint qui nous a été donné. » Cent fois rejetée, cent fois elle revient à la charge, elle s'échauffe par la résistance que l'on lui fait; plus elle voit un cœur ulcéré, plus elle tâche de le gagner par son affection : *Benè facite his qui oderunt vos* : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent. » C'est ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Jésus-Christ [ disoit ] aux Juifs : « O race incrédule et dépravée, jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-moi ici cet enfant » : *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos? Afferte huc illum ad me* (3). Il ne pouvoit plus souffrir les Juifs, il ne pouvoit s'empêcher de leur bien faire, de [ leur ] donner des marques de son affection. Race infidèle et maudite; amenez ici votre fils. O Dieu, que ces paroles semblent mal suivies! Là paroît une juste indignation; et ici une tendresse incomparable. Là l'ingratitude des Juifs, qui con-

(1) *Joan.* IV. 16. — (2) *Rom.* V. 5. — (3) *Matth.* XVII. 16.



traint la patience même à se plaindre: ici la charité, qui ne peut être vaincue ni arrêtée par aucune injure. C'est ainsi qu'agit la charité. Comme elle sait l'importance de cette dette mutuelle des chrétiens, elle la rend volontiers, et elle plaint celui qui la refuse: elle l'exige de lui pour son bien; et ce qu'on ne lui donne pas de bonne grâce, elle tâche de le mériter par ses bienfaits.

Il ne suffit pas, chrétiens, de payer fidèlement à nos frères, je dis même à nos frères qui nous haïssent, la charité que nous leur devons; il faut encore l'exiger d'eux. Ceux qui se contentent d'aimer leurs ennemis, ne se veulent pas mettre en peine de gagner leur amitié. La nature de cette dette est telle, qu'il y a obligation à la demander et qu'on perd la charité si on ne l'exige. Trésor divin de la communication des fidèles! société fraternelle qu'il faut exiger! Combien il est beau et utile de recevoir la charité de ses frères! C'est Jésus-Christ qui aime et qui est aimé. On s'échauffe mutuellement, et on lie plus étroitement les membres entre eux par cette sincère correspondance. Or la perfection est dans l'unité. « Aimez vos ennemis, dit le Fils de Dieu » : *Diligite*: mais tâchez de les contraindre à vous aimer, et forcez-les-y par vos bienfaits : *Benefacite*. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que j'ai suivi dans tout ce discours, qu'il y a cette différence entre les dettes ordinaires et celle de la charité fraternelle, que « lorsqu'on vous doit de l'argent, c'est faire » grâce que de le quitter, c'est témoigner de l'affec- » tion; au contraire, dit-il, pour la charité, jamais » vous ne la donnez sincèrement, si vous n'êtes aussi » soigneux de l'exiger que vous avez été fidèle à la » rendre » : *Pecuniam cui dederimus, tunc ei benè volentiores erimus, si recipere non quæramus : non autem potest esse verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor* (1). Et il en rend cette raison admirable, digne certainement de

(1) *Loco sup. citat.*

son grand génie , mais digne de Jésus-Christ , et prise du fond même de son Évangile : c'est que l'argent que vous donnez « profite à celui qui le reçoit , » et périt pour celui qui le donne » : *Accedit cui datur , recedit à quo datur* : au lieu que la charité enrichit celui qui la rend plutôt que celui qui la reçoit. Ainsi , c'est faire du bien à nos frères , que d'exiger d'eux cette dette dont le paiement les sanctifie. Si vous les aimez , faites qu'ils vous aiment ; vous ne pouvez pas les aimer que vous ne désiriez qu'ils soient bons ; et ils ne le seront pas s'ils n'arrachent de leurs cœurs le mal de l'inimitié. Vous voyez donc manifestement que l'amour charitable que vous leur devez , vous doit faire désirer les occasions qui peuvent les forcer à vous en rendre ; et cela ne se pouvant faire qu'en les servant dans leur besoin , reconnoissez que la loi de la charité vous oblige justement de leur bien faire : *Benefacite his qui oderunt vos*.

Pour mettre en pratique ce commandement , et tirer quelque utilité de cette doctrine , s'il arrive jamais que Dieu permette que vos ennemis aient besoin de votre secours , n'écoutez pas , mes Frères , les sentimens de vengeance ; mais croyez que cette occasion vous est donnée pour vaincre leur dureté , leur obstination. Enfin il a fallu passer par mes mains : voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non , ne parlez pas de la sorte ; songez que s'il tombe entre vos mains , c'est par la permission divine ; et , Dieu ne l'ayant permis que pour vous donner le moyen de le gagner , vous offensez sa bonté si vous laissez passer cette occasion , et si vous vous prévalez de cette rencontre pour exercer votre vengeance. Je ne puis lire , sans être touché , la générosité de David au premier livre des Rois. Saül le cherchoit pour le faire mourir : il avoit mis pour cela , toute son armée en campagne : « Allez partout , » disoit-il , soyez plus vigilans que jamais , *curiosius agite* , remarquez tous ses pas , pénétrez toutes ses retraites » , *considerate locum ubi sit pes ejus ; videte omnia latibula ejus* : « fût-il dans les en-

» trailles de la terre, je l'y trouverai », dit Saül, cet ennemi de ma couronne ! *Quod si etiam in terram se abstruserit, perscrutabor eum in cunctis millibus Juda* (1). Que le fureur des hommes est impuissante contre ceux que Dieu protège ! David fugitif et abandonné est délivré des mains de Saül ; et Saül avec toute sa puissance tombe deux fois coup sur coup entre les mains de ce fugitif. Il le rencontre seul dans une caverne : il entre une autre fois dans sa tente pendant que tous ses gardes dorment : le voilà maître de la vie de son ennemi ; ses gens l'excitent à s'en défaire : « Voici, voici le jour, disent-ils, » que le Seigneur vous a promis, disant : Je livrerai ton ennemi dans tes mains. » *Ecce dies de qua locutus est Dominus ad te : Ego tradam tibi inimicum tuum* : servez-vous de cette occasion. « Dieu » me garde de le faire », dit David : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem* (2). Le Seigneur, dites-vous, me l'a livré ; et c'est pour cela même que je veux le conserver soigneusement. « Le » meurtre d'un homme n'est pas un don de Dieu » : *Hominis interemptio Domini donum non est* : il ne met pas nos ennemis dans nos mains afin qu'on les massacre, mais plutôt afin qu'on les sauve. C'est pourquoi « je veux répondre aux bienfaits de Dieu par » des sentimens de douceur » : *Beneficio Dei meâ lenitate respondebo* : « Et au lieu d'une victime humaine, j'offrirai à sa bonté qui me protège un sacrifice de miséricorde », qui sera une hostie plus agréable : *Pro humanâ victimâ clementiam offeram*. « Je ne veux pas que la bonté de mon Dieu » coûte du sang à mon ennemi » : *Gratiam sanguine non cruentabo*. C'est saint Basile de Séleucie (3) qui paraphrase ainsi les paroles de David. Non seulement il ne veut pas le tuer ; mais il retient la main de ses gens. Si vous ne voulez pas le tuer vous-même, laissez-nous faire, lui disoient-ils ; c'est

(1) *I. Reg.* xxiii. 22, 23. — (2) *Ibid.* xxiv. 5, 7. — (3) *Orat.* xvi. in David.

moi-même, dit Abisaï, qui vous en veut délivrer, et vous mettre la couronne sur la tête par la mort de cet ennemi : « Je m'en vais le percer de ma lance (1). » Non, non, dit David, je vous le défends; vive le Seigneur Dieu, il est le maître de sa vie, il en disposera à sa volonté; mais je ne souffrirai pas qu'on mette la main sur lui. Non content de retenir ses soldats, il reproche à ceux de Saül le peu de soin qu'ils ont eu de le garder. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous gardez le roi votre maître ? « Vive Dieu, vous êtes » tous des enfans de mort, qui dormez auprès de sa » personne, et qui avez si peu de soin de l'Oint du » Seigneur » : *Vivit Dominus, quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis Dominum vestrum, Christum Domini* (2). Voilà un véritable enfant de la paix, qui rend le bien pour le mal, qui garde celui qui le persécute, qui défend celui qui le veut tuer; si tendre et si délicat sur ce point, qu'ayant coupé un bout de sa robe pour lui montrer qu'il pouvoit le faire mourir, craint d'en avoir trop fait : *Percussit cor suum David, eo quod abscidisset oram chlamydis Saül.* (3) : confus en sa conscience d'avoir mis seulement la main, et de s'être servi de l'épée contre la robe de son ennemi. Suivez, mes Frères, un si grand exemple; lorsque votre ennemi a besoin de vous, lorsqu'il semble que Dieu le met à vos pieds par la nécessité où il est d'implorer votre secours, n'écoutez pas les conseils de vengeance. Ah ! voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non, ne parlez pas de la sorte, croyez qu'il n'est en cet état que par la permission divine, que pour vous donner le moyen de le gagner.

C'est, Messieurs, en cette manière que Dieu nous permet de combattre nos ennemis. Nouveau genre de combat, où nous voyons aux mains, non point la fureur contre la fureur, ni la haine contre la haine; c'est un combat de bêtes farouches; mais le

(1) *I. Reg.* xxvi. 8, 9. — (2) *Ibid.* 15, 16. — (3) *Ibid.* xxiv. 6.

vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur, les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité ; voilà le combat que Dieu aime à voir : « un bon combattant contre un mauvais vais pour le gagner ; et non pas deux mauvais qui se déchirent l'un l'autre » : *Ut sit bonus contra matum, non ut sint duo mali* (1). C'est ainsi, dit saint Paul, qu'il faut vous combattre : *Noti vinci à malo* : « Ne vous laissez point abattre par le mauvais vais, mais surmontez le mauvais par le bien » : *sed vince in bono matum* (2). Vous vous laissez abattre lorsque vous vous abandonnez à la colère, lorsque vous vous tourmentez par le ressentiment d'une injure. *Fructus lædentis in dolore læsi est* (3) : c'est ce que prétend votre ennemi : il croit n'avoir rien fait jusqu'à ce que vous témoigniez du ressentiment. Enfin il sent le mal que je lui ai fait. Il rit de votre douleur, et votre douleur fait sa joie. *Noti vinci à malo* : ne lui donnez pas la victoire. Dites plutôt avec David : *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me* (4) : « Vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir de mes peines. » *Noti vinci à malo*. Mais ce n'est pas assez : remportez la victoire sur votre ennemi en le comblant de bienfaits. Peut-on voir une plus illustre supériorité ?

Que prétends-tu, vengeance ? me mettre au-dessus de mon ennemi ? sans doute, c'est là son dessein : *Ultionis libido, negotium curans... gloriæ... superiorem se in exequenda ultione constituit* (5). Mais si je le surmonte par mes bienfaits, puis-je me mettre au-dessus de lui d'une manière plus glorieuse ? C'est ainsi que David surmonte Saül, c'est ainsi qu'il le met à bout, si je puis parler de la sorte. Saül, tout malin qu'il est, tout plein d'envie et de fiel qu'il est, ne pouvant résister à tant de douceur, est con-

(1) *S. Aug. in Ps. xxxvi. Serm. II, n. 1, t. IV, col. 265.*

— (2) *Rom. XII. 21.* — (3) *Tertull. de Patient. n. 8.* — (4) *Ps. xxix. 1.* (5) *Tertull. de Patient. n. 9.*

traint enfin d'avouer sa faute. « J'ai péché, j'ai péché : retourne à moi, mon fils David » : *Peccavi ; revertere, fili mi David* (1). Enfin la bonté est victorieuse, enfin l'iniquité rend les armes : c'est à cette victoire, mes Frères, que Jésus-Christ nous ordonne de prétendre. Faites du bien, dit-il, à vos ennemis. C'est jeter des charbons de feu sur leur tête, pour fondre la glace qui serre leur cœur, et les attendrir enfin par la charité.

Et ne me dites pas : Il est trop dur. Savez-vous les conseils de Dieu, et désespérez-vous de sa grâce ? vous murmurez, votre cœur résiste : mais faites-vous cette violence. Voyez, mes Frères, qu'on entr'ouvre un arbre pour enter dessus une autre plante : ce rameau étranger ne tient au commencement que par l'écorce ; mais l'arbre qui a souffert cette violence, en le recevant en son sein, en lui faisant part de sa nourriture, se l'unit enfin et se l'incorpore ; la séparation ne paroît plus, il n'y reste que la cicatrice ; et le tronc, qui l'a porté contre sa propre inclination, se réjouit, si je le puis dire, de voir naître de ce rameau et des feuilles et des fruits qui lui font honneur. Faites-vous violence, mes Frères ; ouvrez votre cœur à vos ennemis ; attirez-les par vos bienfaits : Dieu permettra peut-être que l'union se rétablira ; et ainsi les ayant gagnés à la charité, les fruits de leur conversion feront votre gloire. C'est ce qui arrivera plus facilement si vous joignez la prière aux bienfaits ; et c'est la troisième obligation de la charité fraternelle.

### TROISIÈME POINT.

Priez pour ceux qui vous persécutent : si leur orgueil ne peut être vaincu par votre douceur, si leur dureté fléchit par vos bienfaits, il est temps d'employer la force ; ayez recours à l'autorité suprême, plaiguez-vous au tribunal de Dieu qu'on vous refuse la charité qui vous est due, demandez-lui qu'il vous fasse faire justice, et qu'il vous venge enfin

(1) *I. Reg. xxvi. 21.*

de vos ennemis. Est-il donc permis, chrétiens, de demander à Dieu la vengeance ? Oui, n'en doutez pas, chrétiens. Voici une vengeance qui vous est permise, et qui vous est même commandée ; et afin de la bien entendre, apprenez de saint Augustin, qu'il faut se venger non point des hommes, mais du règne du péché qui est en eux, et qui est la cause de la haine injuste qu'ils ont contre vous. Il y a donc, mes Frères, un certain règne du péché qui s'oppose en nous au règne de Dieu et à sa justice. C'est ce règne dont parle l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum in mortali vestro corpore* (1) : « Que le péché ne règne point dans votre corps » mortel. » Quand le péché règne en nous, il lâche la bride à nos passions : c'est ainsi qu'il règne en nous-mêmes. Non content de régner en nous-mêmes, il veut nous faire régner sur les autres ; il nous rend injustes et violens ; il nous fait opprimer les foibles et persécuter les innocens. Dieu le permet, mes Frères, pour éprouver ses serviteurs ; il laisse triompher le péché et régner l'iniquité pour un temps. Durant ce règne, Messieurs, que les justes ont à souffrir ! que les serviteurs de Dieu sont tourmentés ! on abuse de leur patience pour les affliger, de leur simplicité pour les surprendre, de leur humilité pour leur faire insulte. Voyez ce pécheur superbe dont parle David : « Il a oublié les jugemens de Dieu » ; voilà le péché qui règne en lui : « Il domine tyranniquement sur tous ses ennemis » ; voilà qu'il le veut faire régner sur les autres : *Auferuntur judicia tua à facie ejus : omnium inimicorum suorum dominabitur* : « Il se cache avec les puissans » dans des embûches, pour faire mourir l'innocent » : *sedet in insidiis* : ses yeux regardent le » pauvre comme sa proie ; il est comme un lion rugissant qui dévore la substance du pauvre (2). » Dieu se tait cependant, il laisse régner l'iniquité ; et ses pauvres serviteurs gémissent accablés sous la vio-

(1) *Rom.* VI. 12. — (2) *Ps.* IX. 27, 30, 31.

lence ou la calomnie. Mais se vengeront-ils contre les hommes ? A Dieu ne plaise, mes Frères ! les hommes sont l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent ; ils sont ses images ; ils sont nos frères et nos semblables ; il faut aux enfans de Dieu une vengeance plus juste. Allons à la source du mal et à la source de l'injure que j'ai reçue ; si cet ennemi me hait et me persécute, c'est le règne du péché qui en est la cause : si ce frénétique me frappe et me mord, c'est « la fièvre qui l'agite et » qui le remue » : *Febris animæ illius odit te*, dit saint Augustin (1) : ce n'est pas lui, dit-il, c'est sa fièvre, c'est sa maladie qui me persécute : c'est sur cette fièvre de l'âme que je veux exercer ma vengeance ; c'est ce règne du péché que je veux détruire ; c'est une telle vengeance que demandent à Dieu les martyrs. « Seigneurs, disent-ils, vengez notre sang : » *Vindica sanguinem nostrum* (2) : sur quoi saint Augustin a dit ces beaux mots : *Ipsa est sincera et plena justitiæ et misericordiæ vindicta martyrum, ut evertatur regnum peccati* : « Cette » vengeance des martyrs est pleine de miséricorde » et de justice ; car ils ne la demandent pas contre » les hommes, mais contre le règne du péché sous » lequel ils ont tant souffert » : *Non enim contra ipsos homines, sed contra regnum peccati... petierunt, quo regnante tanta perpessi sunt* (3). Cette vengeance n'est ni cruelle, ni violente ; au contraire, dit saint Augustin, « elle est pleine de miséri- » corde et de justice » : *Plena justitiæ et misericordiæ* : pleine de justice, parce qu'il n'est rien de plus juste que l'iniquité soit abattue ; pleine de miséricorde, parce que c'est sauver l'homme que de détruire en lui le péché.

Priez donc pour ceux qui vous persécutent, et demandez à Dieu une vengeance qui leur est si salutaire. Seigneur, vengez-moi de mon ennemi ; ven-

(1) *In Epist. Joan. tract. VIII, n. 2, t. III, part. II, col. 883.* — (2) *Apoc. VI. 10.* — (3) *De Serm. Dom. in monte, lib. I, n. 77, t. III, part. II, col. 199.*



gez-moi du péché qui me persécute, de cette dureté de cœur qui s'oppose à la charité fraternelle; renversez ce superbe, mais que ce soit par la pénitence : rompez le cœur de cet endurci, mais que ce soit par la contrition ; abaissez la tête de ce rebelle, mais que ce soit par l'humilité. O noble et glorieuse vengeance ! plutôt à Dieu que nous fussions tous vengés de la sorte ! Saul avoit persécuté saint Etienne ; il l'avoit lapidé, dit saint Augustin (1), par les mains de tous ses bourreaux ; le sang de ce martyr n'avoit fait que l'exciter au carnage ; il alloit rugissant et frémissant contre l'innocent troupeau du Fils de Dieu. Vive Dieu, dit le Seigneur : je vengerai mes serviteurs, et une telle violence ne demeurera pas impunie. Il arrête Saul dans son voyage ; il le met à ses pieds tremblant et confus. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que saint Etienne est bien vengé de cet ennemi ? Il est vengé comme il le vouloit : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (2) : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » C'est contre le péché qu'il veut se venger, et voilà le péché détruit et son règne renversé par terre. Saul devenu Paul ne songe plus qu'à achever cette vengeance ; tous les jours il travaille à détruire en lui le péché et ses convoitises : c'est pour cela qu'il châtie son corps et le réduit dans la servitude, et il venge par ce moyen, c'est saint Augustin qui le dit, et saint Etienne et les chrétiens qu'il avoit injustement persécutés : *Nonne tibi videtur in seipso Stephanum martyrem vindicare ?* Il les venge, et de quelle sorte ? c'est qu'il combat, c'est qu'il affoiblit, c'est qu'il surmonte en lui-même ce péché régnant, cette tyrannie de ses convoitises qui l'avoit porté à ses violences : *Nam hoc in se utique prosternebat, et debilitabat, et victum ordinabat, unde Stephanum cæterosque Christianos fuerat persecutus* (3).

Chrétiens, prions persévéramment pour obtenir de Dieu cette vengeance, qui sera le salut de nos

(1) *Serm. cccxv, n. 7, t. v, col. 1266.* — (2) *Act, VIII. 59.*  
 — (3) *S. Aug. de Serm. Dom. loco sup. citato.*

ennemis. Si nous faisons bien cette prière, jamais nous ne pourrions vouloir du mal à ceux à qui nous désirons un si grand bien ; car le règne du péché ne pouvant être détruit en eux, que le règne de Dieu ne leur advienne, pouvons-nous avoir de l'inimitié, si nous demandons pour eux un tel bonheur ? Quoi ! leur envierions-nous les biens de la terre en leur souhaitant ceux du ciel ? Si nous ne voulons pas être avec eux, nous leur souhaitons plus de bonheur qu'à nous-mêmes, et si nous souhaitons d'en jouir en leur compagnie, pouvons-nous avoir de la haine contre ceux que nous désirons avoir éternellement pour amis ? Vous ne pouvez donc pas prier pour eux sans les aimer sincèrement ; et, cependant Dieu vous oblige à prier pour eux. On ne considère pas jusqu'où va cette obligation. Quand vous dites : Notre Père, délivrez-nous du mal, vous demandez à Dieu qu'il détruise en nous ce règne du péché : vous ne parlez pas pour vous seul. Quoi ! excluez-vous votre ennemi ? voulez-vous qu'il soit damné ? Loin de la douceur chrétienne une vengeance si enragée, et digne d'un démon et non pas d'un homme. Si vous l'y comprenez, le demandez-vous sincèrement ? C'est devant Dieu que vous parlez : donc en demandant que Dieu le délivre d'un si grand mal, pouvez-vous lui désirer aucun mal ? Il n'y a que la charité qui prie : si vous n'avez la charité, votre intention dément vos paroles ; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut.

Qu'il n'en soit pas ainsi, chrétiens, répandons devant notre Dieu des vœux sincères pour nos ennemis, et qu'il n'y ait personne en qui nous ne souhaitons que le règne du péché se détruise ; comprenons-y tous nos ennemis et tous les ennemis de l'Eglise. Si le péché n'eût régné en eux, ils ne se seroient pas séparés de notre unité. L'ambition, l'amour de soi-même et de ses propres opinions, c'est ce qui a causé ce schisme, c'est ce qui a fait naître cette division scandaleuse. Seigneur, vengez-nous de ces ennemis, et vengez votre Eglise à qui ils ont arraché tant de

ses enfans. Dieu l'a déjà fait, chrétiens; ils se sont divisés, et il les divise; « Ils ont pris le glaive de » division », et ils ont déchiré l'Eglise de Dieu : *Ipsi habent gladium divisionis*. « Mais parce que le » Fils de Dieu a dit véritablement que celui qui frap- » peroit par le glaive, mourroit par le glaive, voyez » ceux qui se sont retranchés de l'unité, en combien » de morceaux ils sont partagés » : *Sed quia verum dixerat Dominus: Qui gladio percutit, gladio morietur, videte illos, Fratres mei, qui se ab unitate præciderunt, in quot frustra præcisi sunt* (1). Luthériens, Calvinistes, Anabaptistes, Soci-niens, Arminiens, et tant d'autres; autant d'opinions que de têtes en Angleterre. Dieu a vengé son Eglise; ils n'ont pas voulu l'unité, ils seront divisés même parmi eux. Seigneur, ce n'est pas là toute la vengeance; détruisez le règne du péché en eux; ramenez-les au règne de la charité; c'est ce que l'Eglise demande, c'est pourquoi elle gémit, et elle soupire.

Vous voyez des fruits de ses prières en ces nouveaux enfans, qui sont venus chercher en son sein la vie qui ne se peut trouver dans une autre source. Mes Frères, je les recommande à vos charités. Vous êtes las peut-être de les entendre si souvent recommander aux prédicateurs; et nous pouvons vous avouer, devant ces autels, que nous sommes las de le faire; non pas que nous nous lassions de demander du secours pour des misérables; car à quoi peuvent être mieux employées nos voix? Nous ne rougissons pas de quêter pour elles; nous ne nous lassons pas de parler pour elles; mais nous rougissons pour vous-mêmes de ce qu'il faut encore vous le demander, de ce qu'après qu'on a crié depuis tant d'années au secours pour ces pauvres filles qui sont venues à l'Eglise, et qui n'y peuvent trouver du pain; qui ont couru à nous, et que notre lâcheté abandonne, on crie, et l'on crie vainement: tant de prédicateurs vous l'ont dit, et le zèle ne s'échauffe pas, etc.

(1) *De Agon. Christ. n. 31, t. 1, col. 253.*

SERMON  
POUR LE SAMEDI  
APRÈS LES CENDRES.  
SUR L'ÉGLISE.

Fermeté immobile de l'Eglise au milieu des furieuses tempêtes qui l'ont agitée. Principe d'opposition aux vérités divines que l'homme porte dans son cœur. Aveuglement et présomption, deux causes de cette répugnance. Combien, avec de pareilles dispositions dans les hommes, il est peu étonnant que l'Eglise ait eu à éprouver de si terribles contradictions. Sa victoire sur les hérésies : comment la curiosité les a-t-elle enfantées. Etonnante dépravation des mœurs dans l'Eglise même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de désordres.

---

Eratnavis in medio mari.

*Le navire étoit au milieu de la mer. Marc. vi. 47.*

**L**E mystère de l'Evangile, c'est l'infirmité et la force unies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère, Messieurs, a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la foiblesse humaine s'étant alliées, composent ensemble ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ ; mais ce qui paroît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Eglise, qui est son corps, « où » une partie triomphe par les miracles, l'autre succombe sous les outrages qu'elle reçoit » : *Unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis* (1). C'est pourquoi nous voyons, dans son

(1) S. Leo. de Passion. Dom. Serm. III, cap. 11.

Ecriture (1), que tantôt cette Eglise est représentée comme une maison bâtie sur une pierre immobile, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes; si bien qu'il paroît, chrétiens, qu'il n'est rien de plus foible que cette Eglise, puisqu'elle est ainsi agitée; et qu'il n'est rien aussi de plus fort, puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable, malgré les efforts de l'enfer. L'évangile de cette journée nous la représente « parmi les flots » *Erat navis in medio mari*; « portée deçà et delà par un vent » contraire » : *Eratenim ventus contrarius* (2). Et, ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête; il s'approche, « et il veut passer », comme si son péril ne le touchoit pas : *Et volebat præterire eos* (3). Toutefois ne croyez pas qu'il l'oublie : il permettra bien que les flots l'agitent; mais non pas qu'ils la submergent ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents, et « ils » s'apaisent; il entre dans le navire, et il arrive sûrement au port » : *Ascendit in navim, et cessavit ventus, et applicuerunt* (4); afin, Messieurs, que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Eglise, parce que le Fils de Dieu la protège. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir cette vérité importante; et, afin que vous en soyez convaincus plus facilement, je laisse les raisonnemens recherchés, pour l'établir solidement par expérience.

Considérez en effet, Messieurs, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Eglise. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée, et elle a excité les persécutions; après, la curiosité s'est émue, et elle a fait naître les hérésies; enfin la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, « que la nacelle y a paru presque » enveloppée » : *Ita ut navicula operiretur fluctibus* (5). Voilà, mes Frères, les trois tempêtes qui

(1) *Luc. vi. 48.* — (2) *Marc. vi. 48.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid. 51, 53.* — (5) *Matth. viii. 24.*

ont successivement tourmenté l'Eglise. Les infidèles se sont rassemblés pour la détruire par les fondemens; les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfans, et lui déchirer les entrailles; et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc, mes Frères, que cette Eglise soit bien appuyée et bien fortement établie; puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté; malgré les attaques de l'hérésie, elle a été la colonne de la vérité; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité. Voilà le sujet de cet entretien, et les trois points de cette méditation.

### PREMIER POINT.

Comme l'Eglise n'a plus à souffrir la tempête des persécutions, je passerai légèrement sur cette matière; et néanmoins je ne laisserai pas, si Dieu le permet, de toucher des vérités assez importantes. La première sera, chrétiens, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Eglise a eu à souffrir, quand elle a paru sur la terre, ni si le monde l'a combattue de toute sa force; il étoit impossible qu'il ne fût ainsi; et vous en serez convaincus, si vous savez connoître ce que c'est que l'homme. Je dis donc que nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines; en telle sorte que l'homme laissé à lui-même, non seulement ne peut les entendre, mais qu'ensuite il ne les peut souffrir; et qu'en étant choqué au dernier point, il est comme forcé de les combattre. Ce principe de répugnance s'appelle dans l'Ecriture, « Infidélité (1) »; ailleurs, « Esprit de défiance (2) »; ailleurs, « Esprit d'incrédulité (3) »; il est dans tous

(1) *Luc. ix. 41, etc.* — (2) *Ephes. ii. 2.* — (3) *Coloss. iii. 6.*

les hommes ; et s'il ne produit pas en nous tous ses effets , c'est la grâce de Dieu qui l'empêche.

Si vous remontez jusqu'à l'origine , vous trouverez, Messieurs, que deux choses produisent en nous cette répugnance : la première, c'est l'aveuglement ; la seconde, la présomption. L'aveuglement, Messieurs, nous est représenté dans les Ecritures par une façon de parler admirable ; elles disent que « les » pécheurs ont oublié Dieu » : *Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum : Obliti sunt verba tua inimici mei : Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum* (1). Que veut dire cet oubli, mes Frères ? Il est bien aisé de le comprendre ; c'est que Dieu, à la vérité, avoit éclairé l'homme de sa connoissance ; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière ; il s'est laissé mener par ses sens ; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voyoit pas ; il a oublié aisément ce à quoi il ne pensoit pas. Voilà Dieu dans l'oubli : voilà ses vérités effacées ; ne lui en parlez pas, c'est un langage qu'il ne connoît plus : *Obliti sunt verba tua inimici mei* : « Mes ennemis ont oublié vos paroles. » C'est pourquoi la même Ecriture, voulant aussi nous représenter de quelle sorte les hommes retournent à Dieu, nous dit qu' « ils se souviendront » ; *Reminiscentur* : et ensuite qu'arrivera-t-il ? *Et convertentur ad Dominum* (2) : « ah ! ils se convertiront au Seigneur. » Quoi, ils l'avoient donc oublié, leur Dieu, leur Créateur, leur Epoux, leur Père ! Oui, mes Frères, il est ainsi ; ils en ont perdu le souvenir. Cela va bien loin, si vous l'entendez : toute la connoissance de Dieu, toutes les idées de ses vérités ; l'oubli, comme une éponge, a passé dessus, et les a entièrement effacées ; ou, s'il en reste encore quelques traces, elles sont si obscures, qu'on n'y connoît rien ; voyez durant le règne de l'idolâtrie, durant qu'elle régnoit sur toute la terre.

Ce seroit peu que ce long oubli pour nous exciter à la résistance, si l'orgueil ne s'y étoit joint ; mais

(1) *Ps.* IX. 18. CXYIII. 13g. XLIX. 22. — (2) *Ibid.* XXI. 28.

il est arrivé, pour notre malheur, que, quoique l'homme soit aveugle à l'extrémité, il est encore plus présomptueux. En quittant la sagesse de Dieu, il s'est fait une sagesse à sa mode ; il ne sait rien, et croit tout entendre ; si bien que tout ce qu'on lui dit, qu'il ne conçoit pas, il le prend pour un reproche de son ignorance ; il ne le peut souffrir, il s'irrite ; si la raison lui manque, il emploie la force, il emprunte les armes de la fureur pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. Jugez où les vérités évangéliques, si hautes, si majestueuses, si impénétrables, si contraires au sens humain et à la raison préoccupée, ont dû pousser cet aveugle présomptueux, je veux dire, l'homme ; et quelle résistance il falloit attendre d'une indocilité si opiniâtre. Voyez-la par expérience en la personne de notre Sauveur. Qu'aviez-vous fait, ô divin Jésus, pour exciter contre vous ce scandale horrible ? pourquoi les peuples se troublent-ils (1) ? pourquoi frémissent-ils contre vous avec une rage si désespérée ? Chrétiens, voici le crime du Sauveur Jésus. Il a enseigné les vérités de son Père (2) ; ce qu'il a vu dans le sein de Dieu, il est venu l'annoncer aux hommes (3) : ces aveugles ne l'ont pas compris, et ils n'ont pas pu le comprendre : *Animalis homo non potest intelligere* (4) : « l'homme animal ne peut » comprendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » Ecoutez comme il leur reproche : « Pourquoi ne » connoissez-vous pas mon langage ? parce que vous » ne pouvez pas prêter l'oreille à mon discours » : *Quare loquelam meam non cognoscitis ? quia non potestis audire sermopem meum* (5).

Mais peut-être ne l'entendant pas, ils se contenteront de le mépriser. Non, mes Frères ; ce sont des superbes ; tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le combattent ; « tout ce qu'ils ignorent, ils le blasphèment (6). » C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit :

(1) *Ps.* II. 1. — (2) *Joan.* VIII. 28. — (3) *Ibid.* I. 18. — (4) *I. Cor.* II. 14. — (5) *Joan.* VIII. 43. — (6) *Jud.* 10.



« Vous me voulez tuer, méchans que vous êtes, » parce que mon discours ne prend point en vous » : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* (1). Quelle fureur, mes Frères, d'entreprendre de tuer un homme, parce qu'on n'entend pas son discours ! Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner ; il parloit des vérités de son Père à des ignorans opiniâtres ; comme ils n'entendoient pas ce divin langage, car il n'y a que les humbles qui l'entendent, ils ne pouvoient qu'être étourdis de la voix de Dieu ; et c'est ce qui les excitoit à la résistance : plus les vérités étoient hautes, et plus leur raison superbe étoit étourdie, et plus leur folle résistance étoit enflammée. Il ne faut donc pas trouver étrange si Jésus leur prêchant, comme il dit lui-même, « ce qu'il avoit appris » au sein de son Père (2) », ils se portent à la dernière fureur, et se résolvent de le mettre à mort par un infâme supplice : *Quia sermo meus non capit in vobis.*

Après cela pouvez-vous douter de ce principe d'opposition, qu'une ignorance altière et présomptueuse a gravé dans le cœur des hommes contre Dieu et ses vérités ? Jésus-Christ l'a éprouvé le premier ; son Eglise paroissant au monde, pour soutenir la même doctrine par laquelle ce divin maître avoit scandalisé les superbes, pouvoit-elle manquer d'ennemis ? Non, mes Frères, il n'est pas possible ; puisque la foi qu'elle professe vient étonner le monde par sa nouveauté, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité ; qu'elle se prépare à souffrir. Il faut qu'elle soit en haine à tout le monde ; et vous le savez, chrétiens, c'est une chose incompréhensible, ce qu'a souffert l'Eglise de Dieu, durant près de quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Il seroit infini de le raconter ; concevez seulement ceci, qu'elle étoit tellement chargée, et de la haine publique et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusoit hautement

(1) *Joan.* VIIII. 37. — (2) *Ibid.* 38.

de tous les désordres du monde. Si la pluie manquoit aux biens de la terre, si les Barbares faisoient quelques courses et ravageoient, si le Tibre se débordoit, les chrétiens en étoient la cause ; et tout le monde disoit qu'il n'y avoit point de meilleure victime, pour apaiser la colère des dieux, que de leur immoler les chrétiens « par tout ce que la rage et le désespoir pouvoient inventer de plus oruel » : *Per atrociora ingenia pœnarum* (1). Qu'avez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte ? J'en pourrois rapporter plusieurs causes ; mais celle-ci est la principale ; elle faisoit profession de la vérité, et de la vérité divine ; de là ces oris de la haine, de là ces injustes persécutions : si l'Eglise en a été agitée, elle n'en a pas été surprise : elle sait bien connoître la main qui l'appuie, et elle se sent à l'épreuve de toutes sortes d'attaques.

Et à ce propos, chrétiens, saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si long-temps la persécution, s'adressent à l'Eglise leur mère, et lui en demandent la cause. Il y a long-temps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés. Dieu vous a-t-il oubliée ? Si ce n'eût été qu'en passant [ nous eussions pu penser que ce n'étoit qu'une épreuve ; mais après ] tant de siècles [ de persécution, les maux vont toujours croissant, et les scandales se multiplient ] ; les vents grondent, les flots se soulèvent ; vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête ; ne craignez-vous pas d'être abîmée ? La réponse de l'Eglise est dans le psaume cent vingt-huit. Mes enfans, je ne m'étonne pas de tant de traverses ; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpè expugnaverunt me à juventute mea* (2) : Ces mêmes ennemis qui m'attaquent, m'ont déjà persécutée dès ma jeunesse. » L'Eglise a toujours été sur la terre ; dès sa plus tendre enfance elle étoit représentée en Abel, et il a été tué par Caïn son frère ; elle a été

(1) *Tertull. de Resur. carn. n. 8.* — (2) *Ps. CXXVIII. 1.*

représentée en Enoch, et il a fallu le tirer du milieu des impies : *Translatus est ab iniquis* (1) ; sans doute parce qu'ils ne pouvoient souffrir son innocence ; la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge ; Abraham, que n'a-t-il pas souffert des impies ? son fils Isaac, d'Ismaël ; Jacob, d'Esau ? celui qui étoit selon la chair, n'a-t-il pas persécuté celui qui étoit selon l'esprit (2) ? Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres [ combien n'ont-ils pas eu à souffrir ] ? Par conséquent, mon fils, dit l'Eglise, ne t'étonne pas de ces violences : *Sæpè expugnauerunt me à iuuentute meâ : numquid ideo non perueni ad senectutem* (3) ? Regarde mon antiqûité, considère mes cheveux gris ; « ces cruelles » persécutions dont on a tourmenté mon enfance, » m'ont-elles empêché de parvenir à cette vénérable » vieillesse ? » Si c'étoit la première fois, j'en serois peut-être troublée ; maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire aux pécheurs ; « ils ont travaillé sur mon dos » : *Supra dorsum meum fabricauerunt peccatores* (4) : je ne tourne pas ma face contre eux, pour m'opposer à leur violence ; je ne fais que tendre le dos ; ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer ; c'est pourquoi ils ne donnent point de bornes à leur furie : *Prolongauerunt iniquitatem suam*. Ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse point de souffrir, et je me souviens de celui « qui a abandonné ses jôues aux soufflets, et n'a » pas détourné sa face des crachats » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (5). Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas ; la main toute-puissante, qui me sert d'appui, saura bien m'empêcher d'être submergée. Que si Dieu la soutient avec tant de force contre la violence, pourrez-vous croire, Messieurs, qu'il la laisse accabler par les hérésies ? Non, Messieurs ; ne le croyez pas : c'est ma seconde partie.

(1) *Hebr.* xi. 5. — (2) *Gal.* iv. 29. — (3) *In Ps.* cxxviii, n. 2, 3 ; t. iv, col. 1448. — (4) *Ps.* cxxviii. 3. — (5) *Isai.* l. 6.

## SECOND POINT.

La seconde tempête de l'Eglise, c'est la curiosité qui l'excite ; curiosité, chrétiens, qui est la peste des esprits, la ruine de la piété, et la mère des hérésies. Pour bien entendre cette vérité, il faut remarquer, avant toutes choses, que la sagesse divine a donné des bornes à nos connoissances ; car comme cette Providence infinie, voyant que les eaux de la mer se répandroient par toute la terre, et en couvriroient toute la surface, lui a prescrit un terme qu'il ne lui permet pas de passer, ainsi, sachant que l'intempérance des esprits s'étendrait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours. « Tu iras, » dit-il, jusque là, et tu ne passeras pas plus outre » : *Usque huc gradieris, et non procedes amplius ; et hęc confringes tumentes fluctus tuos* (1). C'est pourquoi Tertullien a dit sagement « que » le chrétien ne veut savoir que fort peu de choses, » parce que, poursuit ce grand homme, les choses » certaines sont en petit nombre » : *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est ; nam et certa semper in paucis* (2). Il ne se veut pas égarer dans les questions infinies qui sont défendues par l'apôtre : *Infinitas quęstiones devita* (3) : il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Eglise ; et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas ; il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit : « C'est » tout savoir, dit-il, que de n'en pas savoir davantage » : *Nihil ultra scire, omnia scire est* (4).

Quiconque se tient dans ces bornes, et sait régler sa foi par ce qu'il apprend de Dieu par l'Eglise, ne doit pas appréhender la tempête ; mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie ;

(1) *Job. xxviii. 11.* — (2) *De Animá, n. 2.* — (3) *Tit. 111. 9.* — (4) *Tertull. de Pręscr. adv. Hęc. n. 14.*

« Ses flots s'élèvent, dit l'Écriture, ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes » : *Exaltati sunt fluctus ejus ; ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos* (1). Voilà une agitation bien violente ; c'est une vive image des esprits curieux ; leurs pensées vagues et agitées se poussent, comme des flots, les unes les autres ; elles s'enflent, elles s'élèvent démesurément ; il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer, où ils ne s'imaginent de pouvoir atteindre : *Ascendunt usque ad cœlos* : et les conseils de sa Providence, et les causes de ses miracles, et la suite impénétrable de ses mystères, ils veulent tout soumettre à leur jugement : *Ascendunt*. Malheureux, qui, s'agitant de la sorte, ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés par la tempête : *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius* : « Ils sont troublés comme des ivrognes » ; la tête leur tourne dans ce mouvement : *Et omnis sapientia eorum devorata est* (2) : « Là » toute leur sagesse se dissipe » ; et, ayant malheureusement perdu la route, ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, votre curiosité vous a perdus. Voilà la tempête élevée par la curiosité des hérétiques ; c'est par là qu'ils séduisent les simples ; parce que, dit saint Augustin (3) : « toute » âme ignorante est curieuse : *Omnis anima indocta curiosa est* : cela est nouveau, écoutons ; la manière [ dont on propose cette doctrine nous plaît ]. Arius, Nestorius, etc., pourquoi cherchez-vous ce qui ne se peut pas trouver ? « Il n'est pas permis de » chercher au-delà de ce qu'il nous est permis de » trouver » : *Amplius quærere non licet, quàm quod inveniri licet* (4).

Pour empêcher les égaremens de cette curiosité pernicieuse, le seul remède, mes Frères, c'est d'é-

(1) *Ps. cvi. 25, 26.* — (2) *Ibid. 27.* — (3) *De Agon. Christ. n. 4, t. vi, col. 248.* — (4) *Tertull. de Animâ, n. 2.*

couter la voix de l'Eglise, et de soumettre son jugement à ses décisions infailibles. Je parle à vous, enfans nouveau-nés que l'Eglise a engendrés; c'est sur la fermeté de cette Eglise qu'il faut appuyer vos esprits, qui seroient flottans sans ce soutien. Etes-vous curieux de la vérité? voulez-vous voir? voulez-vous entendre? Voyez et écoutez dans l'Eglise: *Sicut audivimus, sic vidimus*: « Nous » avons ouï, et nous avons vu », dit David; et où? *in civitate Domini virtutum* (1): « en la cité de » notre Dieu »; c'est-à-dire, en sa sainte Eglise. « Celui qui est hors de l'Eglise, dit saint Augustin, » quelque curieux qu'il soit, de quelque science qu'il » se vante, il ne voit, ni n'entend; quiconque est » dans l'Eglise, il n'est ni sourd, ni aveugle »: *Extra illam qui est, nec audit, nec videt; in illa qui est, nec surdus, nec cæcus est* (2). Donc s'il est ainsi, chrétiens, que notre curiosité n'aille pas plus loin. L'Eglise a parlé; c'est assez: cet homme est sorti de l'Eglise; il prêche, il dogmatise, il enseigne. Que dit-il? que prêche-t-il? quelle est sa doctrine? O homme vainement curieux! je ne m'informe pas de sa doctrine; il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise. Un martyr illustre, un docteur très-éclairé, saint Cyprien, [ va vous le déclarer. ] Antonianus, un de ses collègues, lui avoit écrit au sujet de Novatien, schismatique, pour savoir de lui par quelle hérésie il avoit mérité la censure; le saint docteur lui fait cette belle réponse: *Desiderasti ut rescriberem tibi quam hæresim Novatianus introduxisset.... Quisquis ille fuerit, multum de se licet jactans, et sibi plurimum vindicans, profanus est, alienus est, foris est* (3): « Pour ce qui regarde Novatien, duquel » vous désirez que je vous écrive quelle hérésie il a » introduite, sachez premièrement que nous ne de- » vons pas même être curieux de ce qu'il enseigne,

(1) Ps. XLVII. 9. — (2) In Ps. XLVII, n. 7, l. IV, col. 420.  
— (3) Cypr. Ep. LII, ad Anton. p. 66, 68.

» puisqu'il enseigne hors de l'Eglise; quel qu'il soit ;  
 » et de quoi qu'il se vante, il n'est pas chrétien ;  
 » n'étant pas en l'Eglise de Jésus-Christ. »

L'orgueil des hérétiques s'élève : Quoi, je croirai sur la foi d'autrui ! je veux voir, je veux entendre moi-même. Langage superbe; reconnoissez-le, mes chers Frères; c'est celui que vous parliez autrefois. L'Eglise l'a dit, n'est-ce pas assez? Mais elle se peut tromper? Enfant, qui déshonores ta mère, en quelle Ecriture as-tu lu que l'Eglise puisse tromper ses enfans? Tu reconnois qu'elle est mère; elle seule peut engendrer les enfans de Dieu; si elle peut les engendrer, qui doute qu'elle puisse les nourrir? Certes, la terre, qui produit les plantes, leur donne aussi leur nourriture; la nature ne fait jamais une mère, qu'elle ne fasse en même temps une nourrice. L'Eglise sera-t-elle seule qui engendrera des enfans, et n'aura point de lait à leur donner? Ce lait des fidèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfans dénaturés, qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles, si j'ai des entrailles qui vous ont portés, j'ai des mamelles pour vous allaiter; voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez; et ne portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connoître quelle est cette Eglise. Ah ! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau ! Ô Eglise bâtie sur le sable ! Vous croyez, ô divin Jésus, avoir bâti sur la pierre; c'est sur un sable mouvant; c'est la confession de foi. Donc votre édifice est tombé par terre; il a fallu que Luther et Calvin vissent le dresser de nouveau. Mes enfans, respectez mes cheveux gris; voyez cette antiquité vénérable; je ne vieillis pas; parce que je ne meurs jamais; mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie? Quoi, vous avez fait votre mère ! Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés ? Et vous dites que je suis tombée ? je suis sortie de tant de périls.

Laissons-les errer, mes Frères ; Dieu n'a perdu

pour cela pas un des siens. Ils étoient de la paille, et non du bon grain ; le vent a soufflé, et la paille s'en est allée ; « ils s'en sont allés en leur lieu (1) ; « ils étoient parmi nous ; mais ils n'étoient point des » nôtres (2). » Pour nous, enfans de l'Eglise, et vous que l'on avoit exposés dehors comme des avortons, et qui êtes enfin rentrés dans son sein, apprenez à n'être curieux qu'avec l'Eglise, à ne chercher la vérité qu'avec l'Eglise, et retenez cette doctrine. Dieu auroit pu, sans doute ; car que peut-on dénier à sa puissance ? il auroit pu nous conduire à la vérité par nos connoissances particulières ; mais il a établi une autre conduite ; il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité, qui est la vraie loi de l'Eglise ; car si quelqu'un cherchoit en particulier, et si les sentimens se divisoient, les cœurs pourroient enfin être partagés. Mais pour nous unir tous ensemble par le lien d'une charité indissoluble, pour nous faire chérir davantage la communion et la paix, il a établi cette loi. Voulez-vous entendre la vérité ? allez au sein de l'unité, au centre de la charité ; c'est l'unité catholique qui sera la chaste mamelle d'où coulera sur vous le lait de la doctrine évangélique ; tellement que l'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps ; cherchons tous ensemble ; laissons faire les fonctions à chaque membre ; laissons voir les yeux ; laissons parler la bouche. Il y a des pasteurs à qui le Saint-Esprit même a appris à dire sur toutes les contestations qui sont nées : « Il a plu au Saint-Esprit et à nous (3). » Arrêtons-nous là, chrétiens, et « ne soyons pas plus » sages qu'il ne faut ; mais soyons sages avec retenue (4) », et selon la mesure qui nous est donnée.

(1) *Act.* 1. 25. — (2) *I. Joan.* 11. 19. — (3) *Act.* xv. 28.  
— (4) *Rom.* xii. 3.



## TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, mes Frères, tout ce que j'ai dit est glorieux à l'Eglise ; j'ai publié sa constance dans les tourmens, sa victoire sur les hérésies ; tout cela est grand et auguste : mais que ne puis-je maintenant vous cacher sa honte ; je veux dire, les mœurs dépravées de ceux qu'elle porte en son sein ? Mais puisqu'à ma grande douleur, cette corruption est si visible, et que je suis contraint d'en parler, je commencerai à la déplorer par les éloqu岸tes paroles d'un saint et illustre écrivain. C'est Salvien, prêtre de Marseille, qui, dans le premier livre qu'il a adressé à la sainte Eglise catholique, lui parle en ces termes : « Je ne sais, dit-il, ô Eglise, de quelle sorte il est » arrivé que ta propre félicité combattant contre toi- » même, tu as presque autant amassé de vices, que » tu as conquis de nouveaux peuples » : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tuâ felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum penè vitiorum* (1). « La prospérité a attiré les pertes ; » la grandeur est venue, et la discipline s'est relâchée. » Pendant que le nombre des fidèles s'est augmenté, » l'ardeur de la foi s'est ralentie ; et l'on t'a vue, ô » Eglise, affoiblie par ta fécondité, diminuée par ton » accroissement, et presque abattue par tes propres » forces » : *Quantum tibi copiarum accessit, tantum discipline recessit.... Multiplicatis fidei populis, fides imminuta est.... ; factaque es, Ecclesia, profectu tuarum fecunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida* (2). Voilà une plainte bien éloqu岸te ; mais, mes Frères, à notre honte, elle n'est que trop véritable. L'Eglise n'est faite que pour les saints ; il est vrai, les enfans de Dieu y sont appelés de toutes parts ; tous ceux qui sont du nombre, y sont entrés ; « mais plusieurs y sont entrés par-dessus le nom-

(1) *Adver. Avarit. lib. 1, n. 1, p. 218.* — (2) *Ibid.*

« bre » : *Multipliati sunt super numerum* (1). L'ivraie est crue avec le bon grain ; et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les foibles ; voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez, mes Frères, l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Est-ce là l'Église ? sont-ce là les successeurs des apôtres ? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi.

Il faudroit peut-être un plus long discours pour vous fortifier contre ces pensées ; mais étant pressé par le temps, je dirai seulement ce petit mot, plein de consolation et de vérité. Ne croyez pas, mes Frères, que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ (2), puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille, ni lui ôter sa moisson : il peut bien la mêler ; remarquez ceci ; il peut bien semer par-dessus ; mais il ne peut pas ni arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui profanent les sacremens ; mais il y en a toujours qu'ils sanctifient : il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement ; mais il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien, il y a des saints : le bras de Jésus-Christ n'est pas affoibli ; l'Église n'est pas devenue stérile ; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile ; la parole de son Évangile n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Église ; je me joindrai à vous dans cette plainte ; je confesserai, avec saint Bernard (3), qu'« une madie puante infecte quasi tout son corps. » Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt ; Jésus-Christ en enrichit qui le déshonorent ; Jésus-Christ en élève qui servent à l'Antechrist ; l'iniquité est entrée comme un torrent ; on ne peut plus moter les impies,

(1) *Ps.* xxxix. 6. — (2) *Matth.* xiii. 24 et suiv. — (3) *In Cant. Serm.* xxxiiii. n. 15, t. 1, col. 1392.

on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher ; tant ils sont forts, tant ils sont puissans, tant le nombre en est infini : la maison de Dieu n'en est pas exempte. Mais au milieu de tous ces désordres, sachez que « Dieu connoît ceux qui » sont à lui (1). » Jetez les yeux dans ces séminaires ; combien de prêtres très-charitables ! dans les cloîtres ; combien de saints pénitens ! [ dans le monde ; combien ] de magistrats [ recommandables par leur zèle pour la justice et leur amour pour la vérité ] ! combien qui « possèdent comme ne possédant pas, qui » usent du monde comme n'en usant pas, sachant » bien que la figure de ce monde passe (2) » : les uns paroissent, les autres sont cachés ; selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire par le bon exemple.

Mais il y a aussi des méchans ; le nombre en est infini ; je ne puis vivre en leur compagnie. Mon frère, où irez-vous ? vous en trouverez par toute la terre ; ils sont partout mêlés avec les bons : ils seront séparés un jour ; mais l'heure n'en est pas encore arrivée. Que faut-il faire en attendant ? Se séparer de cœur ; les reprendre avec liberté, afin qu'ils se corrigent ; et s'ils ne le font, les supporter en charité, afin de les confondre. Mes Frères, nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchans qui s'amendront ; et il les faut attendre en patience : il y en a qui persévéreront dans leur malice ; et puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter ? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres ; on les ôtera du milieu, quand ils auront accompli leur ouvrage : laissez accoucher cette criminelle, avant que de la faire mourir. Dieu sait le jour de tous ; il a marqué dans ses décrets éternels le jour de la conversion des uns, le jour de la damnation des autres ; ne précipitez pas le discernement. « Aimez vos frères, dit saint Jean (3), et vous ne

(1) *II. Tim.* 11. 19. — (2) *I. Cor.* VII. 30, 31. — (3) *I. Joan.* 11. 10.

» souffrirez point de scandale » : pourquoi ? parce que , dit saint Augustin (1), « celui qui aime son » frère, il souffre tout pour l'unité » : *Qui diligit fratrem, tolerat omnia propter unitatem.*

Aimons donc , mes Frères , cette unité sainte ; aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. Que les scandales s'élèvent, que l'impiété [ règne ] dans l'Eglise, qu'elle paroisse, si vous voulez, jusque sur l'autel; c'est là le triomphe de la charité, d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les dérèglemens de la discipline. Gémissons-en devant Dieu, reprenons - les devant les hommes, si notre vocation le permet : mais si nous avons un bon zèle, ne crions pas vainement contre les abus ; mettons la main à l'œuvre sérieusement, et commençons chacun par nous-mêmes la réformation de l'Eglise. Mes enfans, nous dit-elle, regardez l'état où je suis ; voyez mes plaies, voyez mes ruines, ne croyez pas que je veuille me plaindre des anciennes persécutions que j'ai souffertes, ni de celle dont je suis menacée à la fin des siècles ; je jouis maintenant d'une pleine paix sous la protection de vos princes, qui sont devenus mes enfans, aussi bien que vous ; mais c'est cette paix qui m'a désolée : *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima* (2). Il m'étoit certainement bien amer, lorsque je voyois mes enfans si cruellement massacrés ; il me l'a été beaucoup davantage, lorsque les hérétiques se sont élevés, et ont arraché avec eux, en se retirant avec violence, une grande partie de mes entrailles ; mais les blessures des uns m'ont honorée, et quoique touchée au dernier point de la retraite des autres, enfin ils sont sortis de mon sein comme des humeurs qui me surchargeoient. Maintenant, « maintenant mon amertume très-amère » est dans la paix : *Ecce in pace amaritudo mea*

(1) *In Epist. Joan. Tract. 1, n. 12 ; t. III, part. II, col. 834.* — (2) *Isai. XXXVIII. 17.*

*amarissima*. C'est vous, enfans de ma paix, c'est vous, mes enfans et mes domestiques, qui me donnez les blessures les plus sensibles par vos mœurs dépravées ; c'est vous qui ternissez ma gloire, qui me portez le venin au cœur, qui couvrez de honte ce front auguste sur lequel il ne devoit paroître ni tache, ni ride (1). Guérissez-moi [ en travaillant à guérir en vous-mêmes ces plaies profondes que tant d'iniquités ont faites à votre conscience et votre honneur, et qui sont devenues les miennes. ]

Que resto-t-il après cela, sinon qu'elle vous parle des intérêts de ces nouveaux frères que sa charité vous a donnés ; elle vous les recommande. Le schisme lui a enlevé tout l'Orient ; l'hérésie a gâté tout le Nord ; ô France, qui étois autrefois exempte de monstres, elle t'a cruellement partagée. Parmi des ruines si épouvantables, l'Église, qui est toujours mère, tâche d'élever un petit asile (\*) pour recueillir les restes d'un si grand naufrage ; et ses enfans dénaturés l'abandonnent dans ce besoin ; le jeu engloutit tout ; ils jettent dans ce gouffre des sommes immenses ; pour cette œuvre de piété si nécessaire, il ne se trouve rien dans la bourse. Les prédicateurs élèvent leur voix avec toute l'autorité que leur donne leur ministère, avec toute la charité que leur inspire la compassion de ces misérables ; et ils ne peuvent arracher un demi-écu ; et il faut les aller presser les uns après les autres, et ils donnent quelque aumône chétive, foible et inutile secours ; et encore ils s'estiment heureux d'échapper ; au lieu qu'ils devroient courir d'eux-mêmes pour apporter du moins quelque petit soulagement à une nécessité si pressante. O dureté des cœurs ! ô inhumanité sans exemple ! mes chers Frères, Dieu vous en preserve ! Ah ! si vous aimez cette Église dont je vous ai dit de si grandes choses, laissez aujourd'hui, en ce lieu où elle rappelle ses enfans dévoyés, quelque charité considérable. Ainsi soit-il.

(1) *Ephes.* v. 27.

(\*) Les Nouveaux Catholiques, où ce sermon a été prêché.

# I<sup>r</sup> SERMON

POUR

LE I<sup>r</sup> DIMANCHE DE CARÈME.

SUR LES DÉMONS.

Leur existence, la dignité de leur nature et leurs forces. Principe de leur chute, et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre.

---

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Matth. iv. 1.*

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'il eût été permis à Satan de tenter aujourd'hui le Sauveur sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison, et la sagesse du Père, comme toutes ses paroles sont esprit et vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses; tout y est intelligence, tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée, qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver. Selon cette maxime, je ne doute pas que comme on vous aura exposé aujourd'hui le sens

profond de cet évangile, vous n'avez bien compris les renseignemens que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement, pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint-Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable, et contre la malice des démons demandons l'assistance de la sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles : *Ave, Maria.*

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisans, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Ecritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux, qui ne pouvoient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Egypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnoient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connoissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuoient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la

dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs, et ces mouvemens terribles des idoles, et les prodiges qui arrivoient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidens monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes; à quoi les attribuerons-nous, chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusion, ne pouvoit être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connoissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avoit des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux; jusque-là qu'ils ordonnoient certains sacrifices pour les apaiser et pour nous les rendre favorables. Ignorans et aveugles qu'ils étoient, qui pensoient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avoient découvert trop manifestement la folie, ils' avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion; il observoit exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avoient enseignés; il les vouloit faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des Platoniciens. Or ce que je vous dis ici de leurs sentimens, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons, par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique; mais j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile



de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres, qui étoient leurs esclaves, et dont ils étoient les divinités.

D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne seroit-ce pas se donner une peine inutile ; puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du nouveau Testament ? Partant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que nous nous sommes prescrit, j'irai, avec l'assistance divine, reconnoître cet ennemi qui s'avance si résolument contre nous, pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins. Je vous dirai en premier lieu, avec les saints Pères, de quelle nature sont ces esprits mal-faisans, quelles sont leurs forces, quelles sont leurs machines. Après, je tâcherai de vous exposer les causes qui les ont mus à nous déclarer une guerre si cruelle et si sanglante. Et comme j'espère que Dieu me fera la grâce de traiter ces choses, non par des questions curieuses, mais par une doctrine solidement chrétienne, il ne sera pas malaisé d'en tirer une instruction importante, en faisant voir de quelle sorte nous devons résister à cette nation de démons conjurés à notre ruine.

### PREMIER POINT.

Chaque créature a ses caractères propres avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immuable solidité, et l'eau sa liquidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant une lumière infinie, il ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence toutes ces diverses perfections qui sont dispersées deçà et delà dans

le monde ; toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies ; et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature ? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt, s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie ? Et les anges ne sont-ils pas parmi toutes les créatures celles qui semblent toucher de plus près à la Majesté divine ? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa Cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paroît quelquefois de si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des

opérations immortelles de l'intelligence des hommes ; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connoissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs ; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice, de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu ; et ainsi c'est le Créateur que je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas ! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu ? Que nous autres pauvres mortels, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu ; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connoissances sont si distinctes, et les mouvemens si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille ennemis domestiques, qui, étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine ; qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qu'il étoit leur souveraine béatitude, c'est, mes Frères, ce qui est terrible ; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraie, c'est par où je reconnois très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous Marcionites, et les Manichéens encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étoient méchans par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement ; et de là ils

concluoient que la malice étoit une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge ; mais qu' « il » n'est pas demeuré dans la vérité » : *In veritate non stetit* (1). Que s'il n'y est pas demeuré, il y avoit donc été établi ; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô Marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice ? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir ; et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étoient créatures, pour vous faire entendre très-évidemment qu'ils n'étoient pas impeccables ?

Dieu est tout, ainsi qu'il disoit à Moïse : « Je te » montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon » essence (2) » ; et puisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes ; elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu ; de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « De même qu'une peinture, » bien qu'elle représente tous les linéamens de l'original, ne sauroit exprimer sa vigueur, étant destituée de vie et de mouvement ; ainsi, dit ce grand » personnage, les natures spirituelles et raisonnables » expriment en quelque sorte la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles sont ses images ;

(1) *Joan.* VIII. 44. — (2) *Exod.* XXXIII. 19.

» mais elles ne peuvent jamais exprimer sa force, » qui est le bonheur de ne pouvoir pécher. » *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsâ caret, non habens motum; ita et anima imago spiritûs solam vim ejus exprimere non valet, id est, non delinquendi felicitatem* (1). De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés ; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avoit comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances ; ils n'ont plus voulu reconnoître Dieu ; et quittant cette première bonté, qui n'étoit pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfans ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devoient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà, voilà, mes Frères, les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étoient bons dans leur origine ; autant redoutables et dangereux, comme ils étoient puissans et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse,

(1) *Lib. 11, adv. Marcion. n. 9.*

cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connoissances leur sont demeurées, et en voici la solide raison, que la théologie nous apprend.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur, mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes; et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connoissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servoit d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice: ce qui leur arrive, fidèles, selon cette juste, mais terrible maxime, « que chacun est puni par les choses par lesquelles il a péché »: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (1). O anges inconsidérés, vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes: elles vous ont rendus orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel: vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-mêmes. Comment cela arrivera-t-il, chrétiens? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'apôtre nous crie dans l'épître aux Ephésiens: « Revêtez-vous, mes Frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons point à combattre contre la chair ni le sang (2) », ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles: ne voyez-vous pas, chrétiens, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière?

(1) *Sap.* xi. 17. — (2) *Ephes.* vi. 11, 12.

De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paroîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur ; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous, sont des esprits purs et incorporels, tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenoit leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « Ce sont en effet les princes du monde, dit le saint » apôtre ; ce sont des malices spirituelles », *spiritualia nequitia* : où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées, mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnoissons, chrétiens, que ni les sciences, ni le grand esprit, ni les autres dons de nature ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables ses capitaux ennemis, et par cela même les rend non seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables ; de sorte que nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissans que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à l'heure. O importante réflexion par laquelle il me seroit aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la brièveté que je vous ai promise ne m'obligeoit à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

## SECOND POINT.

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est » lui qui domine sur tous les enfans d'orgueil » : *Ipse est rex super universos filios superbie* (1). Or, le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avoit affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai » mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut (2). » Mais Dieu, qui résiste aux superbes (3), voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvoit plus se tenir dans les sentimens d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie; et, voyant que Dieu par sa providence avoit rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivoit si heureusement dans son innocence; il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il étoit possédé, et à notre malheur, chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Evangile, « l'homme étant dompté par le diable, » il devint incontinent son esclave » *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (4) : et le Monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé

(1) Job. xli. 25. — (2) Isai. xlv. 13, 14. — (3) Jac. iv. 6. — (4) II. Petr. ii. 19.



de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égalier à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu; et, tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il? « Du moins il adultère » tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien (1), il apprend aux hommes à en corrompre l'usage, et les astres, et les élémens, et les plantes et les animaux; il tourne tout en idolâtrie », il abolit la connoissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète: « Les dieux des nations, ce » sont les démons (2). » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le Prince du monde (3) », et l'apôtre « le Gouverneur des ténèbres (4) »; et ailleurs avec plus d'énergie, « le Dieu de ce siècle », *Deus hujus sæculi* (5).

J'apprends aussi de Tertullien que non seulement les démons se faisoient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisoient parer des robes et des ornemens dont se revêtoient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, « les démons » sont les magistrats du siècle » ; *Dæmones sunt Magistratus sæculi* (6). Et à quelle insolence, mes Frères, ne s'est pas porté ce rival de Dieu ? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisoit, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie; mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumeliâ affectans* (7). Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées : et le diable n'a-t-il

(1) *De Idolol. n. 4. De Spect. n. 2.* — (2) *Ps. xcvi. 5.* — (3) *Joan. xiv. 30.* — (4) *Ephes. vi. 12.* — (5) *II. Cor. iv. 4.* — (6) *De Idolol. n. 18.* — (7) *Tertull. ad uxor. n. 8, p. 186.*

pas eu ses vestales? N'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu; pour quelle raison, fidèles? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paroître en tout son égal. Dieu dans la nouvelle alliance régénère ses enfans par l'eau du baptême; et le diable faisoit semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions; il promettoit aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien (1); et il se voit encore quelques monumens publics, où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'Esprit de Dieu au commencement étoit porté sur les eaux; et « le diable, dit Tertullien, se » plaît à se reposer dans les eaux » : *Immundi spiritus aquis incubant* (2); dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Eglise de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu par son immensité remplit le ciel et la terre: « le diable par ses anges impurs occupe » autant qu'il peut toutes les créatures (3). » Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens, de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est à la vérité un sujet d'une douleur enragée, de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que, bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avoit témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute-puissante de Dieu; mais il ne désiste pas pour cela de sa fureur obstinée. Au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage: comme on voit un ennemi impuissant, qui ne pou-

(1) *Tertull. de Bap. n. 5.* — (2) *Ibid.* — (3) *Tertull. de Spect. n. 8.*

vant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan ; il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes qui sont ses enfans ; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourmens. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, sont très-arrêtés dans leur entreprise : car, au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui nous font changer très-souvent tout l'ordre de nos desseins ; les anges au contraire, dit saint Thomas (1), embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances ; et partant leur résolution est fixe et déterminée ; mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant, et audacieux, fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Ecritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs pour tâcher de nous dévorer (2). Lorsque, par la grâce de Dieu, nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve

(1) *S. Thom. I. part. Quæst. LVIII, Art. III.* — (2) *I. Petr. v. 8.*

évidente, de la bouche même de notre Seigneur ? « L'esprit immonde sortant de l'homme va chercher du repos, dit le Fils de Dieu dans son Evangile (1), » et n'en trouve pas. » C'est que l'esprit humain est la seule retraite, où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle comme ils sont patients et persévérans dans leurs convoitises brutales. Or ce vieux adultère, dit saint Augustin (2), n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques ; ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres. Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels, remarquez ce raisonnement, chrétiens, il ne cesse néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence, s'il se roidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles ; que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la foiblesse ? Ainsi je vous avertis, mes chers Frères, de vous défier toujours de cet ennemi ; quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation. *Tunc plurimum accenditur, cum exstinguitur*, dit Tertulien (3) ; « Quand on l'éteint, c'est alors qu'il s'allume. » Il veut dire que ce superbe, cet audacieux ne croira jamais que vous soyez capables de lui résister ; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être, fidèles, que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah ! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés ; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire ; elle est mêlée d'un noire

(1) *Luc. xi. 24.* — (2) *In. Ps. xxxix. n. 1, t. iv, col. 326.*  
 — (3) *De Pœnit. n. 7.*

envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, que Dieu par sa grâce nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes angustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle, plus que ses flammes. C'est, mes Frères, ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées; et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, impereceptible à nos sens, insinue son venin dans nos coeurs; ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée, et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connoissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio* (1).

(1) *Tertull. Apolog. n. 22.*

Voulez-vous pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre Évangile tout ce que je viens de vous dire ? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple ; il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admireroit sa puissance ? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourroit faire sur nous, si Dieu nous abandonnoit à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur, de se prosterner à ses pieds et de l'adorer ; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs, pouvoit-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de notre Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque ? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paroît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage : *Recessit ab illo usque ad tempus* (1), remarque le texte sacré ; « Il le laisse, » dit-il, pour un temps » : non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante, *usque ad tempus*. O Dieu ! que dirons-nous ici, chrétiens ? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, foibles et impuissans que nous sommes ? Toutefois, fidèles, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus ; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une

(1) *Luc. iv. 13.*

instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédoient contre les chrétiens avec une telle inhumanité (1). Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étoient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée, devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable; il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante; après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler; s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes Frères, quelle joie à des chrétiens, d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise dont il soutenoit l'innocence! Quoi donc, cet esprit trompeur, et ce père de mensonge n'ose mentir à un chrétien! devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si foible et si impuissant? C'est la même foi que nous professons, c'est le même Jésus que nous adorons,

(1) *Apolog. n. 23.*

c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche ; et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au dérèglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculière et toute païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Ecritures tantôt fort et tantôt foible. « C'est un lion rugissant », dit saint Pierre (1) : y a-t-il rien de plus terrible ? « Mais, dit saint Jacques (2), résistez-lui, » et il s'enfuira. » Se peut-il une plus grande faiblesse ? En effet il n'est fort, chrétiens, que par notre lâche condescendance ; et si, au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avons soin de les fortifier par les armes que Jésus, notre maître, nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'auroit qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes, le jeûne, mes Frères, le jeûne célébré selon l'intention de l'Eglise, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes Frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus, notre capitaine, a daigné nous faire paroître sa victoire la plus glorieuse ; pour nous apprendre, par son exemple, que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire ce que je vous disois tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce ; ils ne sauroient considérer, sans un déplaisir extrême, que dans des membres mor-

(1) *I. Petr.* v. 8. — (2) *Jac.* iv. 17.



tels nous puissions, par la miséricorde divine, approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes, au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Eglise de Dieu, voulant purifier nos âmes de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme; et autant que nous assujétissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes Frères, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Eglise a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit ?

O ignorance ! ô brutalité ! Dieu, par sa miséricorde, mes Frères, nous donne de meilleurs sentimens. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repais-

sons tous les jours ; retirons-nous un peu des conversations et des divertissemens mondains ; modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfans ; quand il leur paroît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, chrétiens, cette bête farouche qui nous menace ; jetons-nous, par l'oraison, entre les bras de notre bon Père ; nous serons à couvert et en assurance ; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et, soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

---

## II. SERMON

POUR

LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME.

### SUR LES DÉMONS.

Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre (\*).

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté du diable. Matth. IV. 1.*

ON vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfans et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avoit créés ; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur natu-

(\*) Ce sermon est au fond le même que le précédent. D. Déforis a tenté, mais sans succès, de les fondre ensemble. Quoiqu'ils se ressemblent beaucoup, chacun néanmoins a son caractère propre, des tours souvent très-différens ; l'un développe ce qui n'est qu'ébauché dans l'autre ; et d'ailleurs celui-ci contient des morceaux considérables qui ne se trouvent point dans le premier. Nous les donnons donc tous deux tels que Bossuet les a composés.

relle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère que nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel, si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisans, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut, en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine, et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui, étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en-haut dans une entreprise si salutaire. Oui, mes Frères, le Saint-Esprit descendra sur nous, Marie nous assistera par ses prières; et, s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours. *Ave.*

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilans, et animés, jamais relâchés ni oisifs; et parce que, comme de tous les emplois, celui de la guerre est le plus actif et qui tient l'esprit le plus occupé, de là vient qu'il nous enseigne, dans son Ecriture, que « notre vie est une milice (1) », et que, comme nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes: *Sobrii estote et vigilate* (2): « Soyez sobres, et veillez. » L'évangile de ce jour nous fait bien connoître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable; c'est-à-dire notre capitaine qui descend au champ de bataille, pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles: *Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.*

Ne croyez pas, mes Frères, que nous devons être

(1) *Job.* VII. 1. — (2) *I. Petr.* v. 8.

spectateurs oisifs de ce combat admirable ; nous sommes engagés bien avant dans cette querelle ; et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre, par son exemple, ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre ; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnoître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer, dans l'évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, Messieurs, contre le Fils de Dieu même ; ils tentent de le mettre à leurs pieds ; peut-on voir une audace plus emportée ? Ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : est-ce pas une force terrible ? S'ils sont forts et entreprenans, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous, les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : *Dic ut lapides isti panes fiant* : « Dites que ces pierres deviennent des pains » ; et ils tâchent de le porter à la vaine gloire après une action d'une patience héroïque ; n'étoit-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée ?

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même Evangile, qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre ; puisque nous voyons clairement, et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà, mes Frères, en peu de mots ce que nous apprend l'évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée.

Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance ; si vous observez de plus près leur marche, vous reconnoîtrez aisément leurs ruses et leurs détours ; et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits ; et qu'étant encore tremblans et effrayés de leur déroute, il est très-facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà en peu de mots le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

### PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre, Messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours seroit infini, si j'allois rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très-utile pour votre instruction ; c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et, en effet, mes Frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable ; mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connoissances sont si distinctes et les mouvemens si paisibles, que Dieu avoit créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse, qu'elles pouvoient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul ; c'est ce qui

est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : *Quomodo cecidisti de caelo, Lucifer* (1) ? O Lucifer, astre brillant qui luisois dans le ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudainement ? quelle est la cause de ta chute ? qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvoit y avoir ni erreur parmi tant de connoissances, ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière ? Cependant, mes Frères, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait ? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnoissons seulement qu'en vérité être créature, c'est bien peu de chose.

Les fous Marci onites, et les Manichéens encore plus insensés, estimoient que la méchanceté des démons étoit leur condition naturelle ; car de même qu'il y a un souverain bien duquel tous les biens découlent dans cet univers, ainsi parce qu'il s'y rencontre diverses sortes de maux, ils inféroient de là qu'il y avoit un principe commun de tout mal, un souverain mal, pour ainsi parler, un Dieu méchant, dont tout le plaisir est de nuire, ruminant toujours en soi-même quelque dessein tragique et funeste ; et ils vouloient que les diables fussent ses créatures et ses satellites ; de sorte, disoient-ils, qu'ils sont méchants par nature. Certes, je m'étonnerois qu'une doctrine si monstrueuse ait pu avoir quelque vogue parmi des gens qui se disoient chrétiens, si je ne savois qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs où l'esprit humain ne se précipite, lorsqu'enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine étoit ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens Pères leur ont opposées ; et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incom-

(1) *Isai.* XIV. 12.

parable saint Augustin (1), et après lui le grand saint Thomas, son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchoient les causes efficientes du mal ; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvoit avoir de vraies causes ; que tous les êtres venoient du premier et souverain Être, qui, étant très-bon par essence, communiquoit aussi une impression de bonté à tout ce qui sortoit de ses mains, d'où il résultoit manifestement qu'il ne pouvoit y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes, qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle ; et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutoient que le mal n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvoit agir ni travailler que sur un bon fond ; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues ; et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises, que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivoit de là que ces principes étoient très-bons. Ainsi disoient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquemens des créatures prouvent qu'il y a de mauvais principes, qu'au contraire il seroit impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étoient excellens ; par exemple, il ne pourroit y avoir de dérèglement, s'il n'y avoit une règle première et invariable ; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avoit une souveraine bonté, de laquelle les méchans se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que notre Seigneur, en parlant du diable en saint Jean, n'avoit pas dit qu'il étoit né dans le mensonge, mais qu'« il » n'étoit pas demeuré dans la vérité » : *In veritate*

(1) *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII ; t. VII, col. 365. *Lib. de ver. Relig.* n. 35, 36, 37 ; t. I, col. 759, 760 et alibi.



*non stetit* (1). Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laissant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si long-temps dans l'oubli, recherchons de plus haut et par les véritables principes; l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît, chrétiens.

Non, je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étoient des créatures; la raison, saint Augustin nous l'a enseignée (2). La créature est faite de la main de Dieu; donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même; mais la créature est tirée du néant; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse et obscure origine; ni si, étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau en la séparant de la source de son être. Ainsi, Messieurs, c'est assez de voir que les anges étoient créatures, pour conclure qu'ils n'étoient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu. Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout; et encore que nous voyions, dit Tertullien, qu'« une » image bien faite représente tous les traits de l'original, elle ne peut exprimer sa vigueur, étant destinée de mouvement; ainsi, quelque ressemblance que nous voyions des perfections infinies de Dieu dans les anges et les natures spirituelles, elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pécher pas : *Imago, cùm omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsâ caret, non habens motum; ita et anima, imago Spiritûs, solam vim ejus exprimere non valuit, id est non peccandi felicitatem* (3).

Tirés du néant, et o'est assez dire : de là, Messieurs, il est arrivé que les premiers des anges se

(1) *Joan.* VII. 44. — (2) *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 365. — (3) *Lib. II. adv. Marcion. n. 9.*

sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avoit comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances ; ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu ; et ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'étoit pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est ensuivi un changement si épouvantable ? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes Frères, et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la foiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas ! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses ; nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables ; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie ? est-ce enchantement ? est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte ? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles, défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfans ils sont devenus ennemis irréconciliables ; et étant ministres immortels des volontés divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance ! quel changement ! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas ! n'est-ce pas être bien aveugles ? Mais revenons à notre sujet, et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [ paroles : ] « Revêtez-vous, dit-il, des armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à combattre la chair, ni le sang », ni aucune force

visible : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores, contra spiritualia nequitiae in caelestibus* (1) ; « mais contre des » principautés et des puissances, et des malices spirituelles » : *spiritualia nequitiae*. Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle ? c'est à cause que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière ; c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paroîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire ces ennemis invincibles qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang ; tout y est dégagé, tout y est esprit ; c'est-à-dire tout y est force, tout y est vigueur ; ils sont de la nature de ceux dont il est écrit, « qu'ils portent le » monde (2). » Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens ; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin ; c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur ; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparèrent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement ; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia suâ superbiâ sibi placuerunt, Dei justitiâ sibi donarentur* (3). De cette sorte ces anges rebelles,

(1) *Ephes. vi. 12.* — (2) *Job. ix. 13.* — (3) *De Civ. Dei, xiv, c. xv, t. vii, col. 366.*

que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connoissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égalier à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés ; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servoit d'ornement, cela même leur tournera en supplice, par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert, comme il lui plaît, de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, Messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se » sont jetés sur moi » : *Irruerunt in me fortes* (1) ; par où saint Augustin entend les démons (2). Jésus-Christ appelle Satan « le Fort armé » : *Fortis armatus* (3). Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés ; mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connoissances ; *Fortis armatus*. Ailleurs il le nomme « le » Prince du monde » : *Princeps hujus mundi* (4) ; et saint Paul, « Gouverneur du monde » : *Rectores mundi* (5). Et nous apprenons de Tertullien, que les démons faisoient parer leurs idoles des robes dont se revêtoient les magistrats, qu'ils faisoient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais ma- » gistrats et les princes naturels du siècle » : *Dæmones magistratus sunt sæculi* (6). Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle ; mais, pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'« il » en est le Dieu » : *Deus hujus sæculi* (7). En effet, il fait le Dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme

(1) *Ps. LVIII. 4.* — (2) *In Ps. LVIII, enarr. 1, n. 6, t. IV, col. 559.* — (3) *Luc. XI. 21.* — (4) *Joan. XII. 31.* — (5) *Eph. VI. 12.* — (6) *De Idolol. n. 18.* — (7) *II. Cor. IV. 4.*

lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son maître ; voici ce qu'invente son ambition ; il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien (1), et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur ; enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins ; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumeliâ affectans* (2).

Telle est le puissance de notre ennemi ; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien saint Thomas (3), sont très-arrêtés dans leurs entreprises ; car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que, par de secondes réflexions, nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes, les anges au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances ; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit tout appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « C'est un ennemi » qui ne dort jamais, jamais il ne laisse sa malice « oisive » : *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit* : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflamez son indignation : *Tunc plurimum accenditur dum exstinguitur* (4) : « Quand son » feu semble tout-à-fait éteint, c'est alors qu'il se » rallume avec plus de force. » Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister ? et si, renversé comme il est dans les

(1) *De Idolol. n. 4.* — (2) *Tertull. ad Uxor. n. 8.* —

(3) *Part 1. Quæst. LVIII, art. III.* — (4) *Tert. de Penit. n. 7.*

cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu, s'il se roidissoit contre lui avec une telle opiniâtreté, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la foiblesse ?

Ainsi je vous avertis, mes chers Frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire; c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre Evangile ? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. « Il le laisse, dit l'Écriture, jusqu'à un autre temps » : *Recessit ab illo usque ad tempus* (1); surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu ! que dirons-nous ici, chrétiens ? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses anges, qui pourroit assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous momens la vie chrétienne ? Et nous nous endormons ? Je ne m'étoane pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses pièges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

## SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, Messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet, saint Thomas remarque (2) que le superbe entreprend hautement les choses ; et

(1) *Luc. iv. 13.* — (2) 2. 2. *Quæst. lv, art. 8, ad 2.*

cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contre-faire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il seroit donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « lui qui est » le prince de tous les superbes », comme l'appelle l'Écriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiæ* (1), si cette même Écriture ne nous apprenoit que c'est un superbe envieux, *Invidia diaboli* (2), et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées ; et de là vient qu'une noire envie rongant éternellement le cœur de Satan et de ses malheureux complices, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux ; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie ? C'est ce qu'il seroit long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits ; car qui ne sait, Messieurs, que cet insolent, qui avoit osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « plein de rage et de désespoir ? » *Habens iram magnam* (3). Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même ; et, après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvoient, tout le monde dans leur crime. De là

(1) *Job.* xli. 25. — (2) *Sap.* ii. 24. — (3) *Apoc.* xii. 12.

cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ezéchiel sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte ? Spectacle épouvantable ! tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude ; là est tombé Elam et tout le peuple qui le suivoit ; là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres, qui sont nommés multitude immense, nombre innombrable » : ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans le sang : « Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage, et qui se console de ses pertes, et de toute sa multitude tuée par le glaive ; Pharaon et toute son armée » ; Satan et tous ses complices : *Vidit eos Pharaon, et consolatus est super universâ multitudinē suâ quæ interfecta est gladio ; Pharaon, et omnis exercitus ejus* (1).

Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls ; çà, çà, voici des compagnons. O justice divine ! tu as voulu des supplices, en voilà ; soule ta vengeance, voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avoit voulu égaler à nous ; les voilà enfin nos égaux dans les tourmens ; cette égalité nous plaît ; plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire. Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent ; il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels ; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. Ah ! quelle rage pour ces superbes ! mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main ! ah ! que nous allons faire de sièges vacans ; et qu'il y en aura, parmi les criminels, de ceux qui pouvoient s'asseoir parmi les juges ! Puis, se tournant aux saints anges : Eh bien ! vous en avez de votre côté ? est-ce que

(1) *Ezech. xxxii. 31.*



nous sommes seuls ? vous semblons-nous mal accompagnés, au milieu de tant de peuples et de nations ? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains ; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes Frères, d'entendre parler si long-temps ces blasphémateurs ? Voyez leur rage, voyez leur envie, et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, « c'est tout » leur ouvrage » : *Operatio eorum est hominis eversio* (1). Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu ? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante ils déchargent tout leur fiel sur l'homme qui est son image ; ils mettent en pièces cette image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est, mes Frères, cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre ; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens ; il inspire son venin dans le cœur, ou, pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent ; c'est ainsi que l'Écriture l'appelle (2).

Et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Adscandat se itaque serpens ; totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus torqueat* : « Il se cache autant qu'il peut ; » il resserre en lui-même par mille détours sa prudence malicieuse » ; c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de paroître ; quand il montre la tête, il cache la queue ; il ne se remue jamais

(1) *Tert. Apolog. n. 22.* — (2) *Apoc. xii. 9.*

» tout entier, mais il se développe par plis tortueux, » bête ennemie du jour et de la clarté » : *Attē habitet, in cæca detrudatur, per anfractus seriem suam evolvat, tortuosè procedat, nec semel totus, lucifuga bestia* (1).

C'est Satan, c'est Satan, Messieurs, qui nous est représenté par ces paroles ; c'est lui qui ne se déploie jamais tout entier ; il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste ; il rampe quand il est loin, et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, mes Frères, crie le grand apôtre saint Paul, « prenez garde que vous ne soyez trompés par Satan ; car nous n'ignorons pas ses pensées » : *Ut non circumveniamur à Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus* (2). Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées ; nous savons que sa malice est ingénieuse ; que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés, et par des machines imprévues. Ah ! mes Frères, qui pourroit vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule ?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour ? il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité ; il n'est passî grossier, dit saint Chrysostôme : *Multo utitur versutiâ, perseverantiâ, attemperatiõne ad hominum perniciem, et à minimis statim concreditur. Multo, multo utitur condescensu, ut nos ad mala præcipitet* (3). « Il use, dit-il, avec nous d'une grande condescendance. » Que

(1) *Advers. Valent. n. 3.* — (2) *II. Cor. II. 11.* — (3) *Hom. LXXXVII, in Matth. t. VII, p. 814.*

veut dire cette parole ? Dieu se rabaisse..... Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudroit bien, mes Frères, vous rendre d'abord aussi méchans que lui, s'il pouvoit : « car que désire ce vieil adultère, sinon » de corrompre l'intégrité des âmes innocentes (1) », et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie ? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas ; c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostôme, il s'accommode à votre foiblesse, il use avec vous de condescendance. Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus, qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. Il faut l'avoir, il faut le gagner. C'est un adultère ; n'importe. Eh bien, je la possède, est-ce pas assez ? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari ; qu'il meure. Vous ne pouvez le faire tout seul ; engageons-en d'autres dans notre crime ; employons la fraude et la perfidie. David, David, le malheureux David ! et qui ne sait pas son histoire ? Judas ; [ inspirez-lui ] le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible ! Allons par degrés ; qu'il le vole premièrement ; après, qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice ; il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde, et au désespoir. Mes chers Frères, éveillez-vous, et ne vous laissez pas séduire à Satan ; car vous êtes bien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées : *Non enim ignoramus cogitationes ejus*. C'est pourquoi il vous est aisé de le vaincre ; c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

### TROISIÈME POINT.

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette partie ce que j'ai

(1) *S. Aug. in Ps. xxxix, n. 1, t. iv, col. 326.*

établi dans les deux autres. Car après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut maintenant vous dire au contraire qu'il est foible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses, si ce n'est en vous disant, chrétiens, qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très-foible et impuissant pour les courageux ? En effet, nous voyons, dans les saintes Lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt foible, tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous; c'est un serpent qui rampe par terre, et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. « Il tourne autour de vous pour vous dévorer » ; voilà qui est terrible : *Circuit quærens quem devoret* (1) : « Mais résistez-lui seulement, et il se mettra en fuite » : *Resistite diabolo, et fugiet à vobis* (2). Ecoutez comme il parle à notre Sauveur; c'est une remarque de saint Basile de Séleucie : *Quid mihi et tibi est, Jesu Fili Dei Altissimi* (3) ? Qu'y a-t-il entre toi et moi, « Jésus Fils de Dieu » ? Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître (4) ; mais il ne soutiendra pas long-temps sa fierté. « Et je te prie, dit-il, ne me tourmente pas » : *Obsecro te, ne me torqueas. Venisti ante tempus torquere nos* (5) ? Voyez comme il tremble sous les coups de fouet. Que si, j'avois assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paroître terrible, il me seroit aisé de vous y montrer des marques visibles de foiblesse.

Il est vrai qu'il a ses forces entières; mais celui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire

(1) *I. Petr.* v. 8. — (2) *Jac.* iv. 7. — (3) *Luc.* viii. 28.  
— (4) *S. Basil. Seleuc. Oraç.* xxiii. — (5) *Matth.* viii. 29.

s'étend bien loin ; mais saint Augustin nous apprend que ce commandement lui tient lieu de peine : *Pœna enim ejus est, ut in potestate habeat eos, qui Dei præcepta contemnuunt* (1). Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable ? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte ; puisqu'avec cette intelligence qui rend superbe et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie ; et tout impuissans que nous sommes, il désespère de nous pouvoir vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise ; de laquelle, certes, Messieurs, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que l'éviter, « pourvu que nous » marchions en plein jour comme des enfans de lumière » ? *Ut filii lucis ambulate* (2).

Que si vous voulez savoir sa foiblesse, non plus, Messieurs, par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique ; voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux Gentils que toutes leurs divinités sont des esprits mal-faisans ; et, pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. *Edatur hîc aliquis sub tribunalibus vestris, quem dæmone agi constat* (3). O juges ! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole ; qu'on me produise deyant vos tribunaux ; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde ; « qu'on y produise un homme qui soit » notoirement possédé du démon » ; je dis notoirement possédé, et que la chose soit très-constante ; *quem dæmone agi constat* : alors que l'on fasse venir quelque fidèle, je ne demande pas qu'on fasse un grand choix, que l'on prenne le premier venu,

(1) *De Genes. cont. Manich. lib. 11, n. 26, t. 1, col. 675.*

— (2) *Ephes. v. 8.* — (3) *Apolog. n. 23.*

« pourvu seulement qu'il soit chrétien » : *Jussus à quolibet christiano* : si en présence de ce chrétien il n'est contraint non seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est, et d'avouer sa tromperie, « n'osant mentir à un chrétien » : *Christiano mentiri non audentes* : Messieurs, remarquez ces paroles : « là même, là même, sans plus » différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire » : *Ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundita*.

O joie ! ô raisonnement des fidèles d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise dont il soutenoit l'innocence ! Quoi donc ! cet esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien ! *Christiano mentiri non audentes*. Devant un chrétien ce front de fer s'amollit ; forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence ; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne riroit donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de foiblesse sous une apparence si fière ? Non, non, mes Frères, ne le craignons pas ; Jésus notre capitaine l'a mis en déroute ; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre ; ce sont nos vices et nos passions plus dangereuses que les démons mêmes. Bel exemple de l'Ecriture ; Saül possédé du malin esprit, David le chassoit au son de sa lyre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de Dieu, qu'il faisoit perpétuellement résonner dessus. Chose étrange, Messieurs ! pendant que le démon se retiroit, Saül devenoit plus furieux ; il tâche de percer David de sa lance (1) ; tant il est véritable qu'il y

(1) *I. Reg. xvi. 23. xix. 10.*

a quelque chose en nous qui est pire que le démon même, qui nous tente de plus près, et qui nous jette dans un combat plus dangereux ! chrétiens, « c'est la » convoitise qui nous tente, dit saint Jacques (1), et » qui nous attire. » Ah ! modérons-la par le jeûne, châtons-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

O jeûne, tu es la terreur des démons, tu es la nourriture de l'âme, tu lui donnes le goût des plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions, ô jeûne, médecine salutaire contre le dérèglement de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire ! Loin de nous, mes Frères, de tels sentimens ; Jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours ; retirons-nous des conversations et des divertissemens mondains ; modérons nos ris et nos jeux ; faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Évangile qui retentit de toutes parts dans les chaires ; c'est le son de cet Évangile qui fait trembler les démons. Sanctifions le jeûne par l'oraison ; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué, et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles (\*).

(1) *Jac.* 1. 14.

(\*) Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et, au lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, nous irons remplir dans le ciel les places que leur désertion a laissées vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

Ces paroles étoient destinées, dans la première intention de l'auteur, pour conclure son discours ; mais il leur a, dans la suite, substitué le morceau qui en tient la place, pour parler de la paix des Pyrénées, qui fut conclue le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne, par le cardinal Mazarin et dom Louis de Haro, plénipotentiaires de ces deux puissances. Cette paix eut pour une des principales conditions le

Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes Frères, une grande joie que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devoit point être accueillie par une joie dissolue ; il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage ? Que notre grande Reine ait travaillé à la paix de toute sa force, quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas ; car que lui pouvoit inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie ? Nous savons, nous savons, il y a long-temps, qu'elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère ; elle a toujours pensé des pensées de paix.

Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer, de voir notre jeune Monarque toujours auguste s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage, pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets ; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes ; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes ; et se plaire davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis ? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment. Qui ne béniroit ce grand Roi ?

Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse !... Parlons, parlons et ne craignons pas. Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges ; mais se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas être retenu, mais en quelque sorte envieus de la félicité publique..... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuple, qu'on se réjouisse ; et, s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on

mariage du roi avec l'Infante Marie-Thérèse. (*Edition de Défortis.*)



célèbre hautement ce sage ministre qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'Etat, et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire; à Dieu ne plaise! Je suis Français et chrétien; je sens, je sens le bonheur public, et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Eglise que de l'Etat. C'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste.

C'est nous, c'est nous, mes Frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand-prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est aux sacrificateurs du Très-Haut à sonner de la trompette devant le peuple, et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon* (1) : « Vive le roi, vive le roi, vive Salomon le pacifique ! » Qu'il vive, Seigneur, ce grand Monarque; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait aimer la gloire de la paix, plutôt que celle des conquêtes, qu'il jouisse long-temps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée; qu'il ne voie jamais son Etat troublé, ni sa maison divisée; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité de ses peuples soit-inviolable, inébranlable; et enfin, pour retenir long-temps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

(1) *III. Reg.* 1. 39.

# III<sup>e</sup> SERMON

POUR

LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différens états, affoiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

---

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

*L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. iv. 4.*

C'EST une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandemens sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés ; et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies ; la pluie arrose leurs champs ; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds ; il voit tout, et il dissimule ; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas, et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnoître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger ; mais il parle pour nous avertir ; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires,

doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, Messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine ; c'est elle qui nous est présentée dans notre Évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*. J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu, que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint ? Descendez donc, ô divin Esprit, et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge, donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre Fils bien aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. *Ave*.

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques qui relèvent de sa puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujétir aux réglemens qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Évangile, que les voies douces et amiables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué ; car « ayant, comme dit l'apôtre, établi » un jour dans lequel il doit juger le monde en équité, » il dénonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils » fassent une sérieuse pénitence » : *Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes ubique poenitentiam agant, eo quod statuit diem in quo iudicaturus est orbem in æquitate* (1) : c'est-à-dire, qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse,

(1) Act. xvii. 30, 31.

il parle premièrement dans les chaires pour les ramener à la droite voie par des avertissemens charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car, encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs des plus importans de la piété chrétienne que de donner audience aux discours sacrés, ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité, qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paroissez donc, ô vérité sainte, faites la censure publique des mauvaises mœurs ; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux ; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connoissent pas, vous entendent ; que ceux qui ne pensent pas à vous, vous regardent ; que ceux qui ne vous aiment pas, vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connoissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connoissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évan-

gile ; parce que s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent ; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent ; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

### PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différens, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir ; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge ; aussi le Saint-Esprit nous la fait paroître dans son Ecriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil ; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paroît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain ; elle est aussi un conseil qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service ; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de

l'Évangile font paroître la loi de Dieu dans les chaires : en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable ; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami, alors cette même vérité, prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner. « La parole que j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier jour » : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissima die* (1). C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera ; la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit, et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques. « Nous savons, dit le saint apôtre, que nous devons tous comparoître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ. » *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (2). « Mais sachant cela, » poursuit-il, nous venons persuader aux hommes la crainte de Dieu ». *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus* (3). Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable ; nous venons de bonne heure vous y préparer ; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez

(1) *Joan.* xii. 48. — (2) *II. Cor.* v. 10. — (3) *Ibid.* 11.

ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruisse; c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non seulement les infidèles et les étrangers, mais « son peuple, oui son peuple même, » est mené captif, pour n'avoir pas la science : *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam* (1). Mais parce qu'on pourroit se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connoître, il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se dilater et d'ouvrir sa bouche » démesurément pour l'engloutir, la recevoir : *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque illo termino* (2). Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples, qui n'ont pas les moyens d'apprendre, il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissans, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières, et qui tombent par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : *Et descendunt fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* (3).

Non seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentimens tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela

(1) *Isai.* v. 13. — (2) *Ibid.* 14. — (3) *Ibid.*

exempts de l'erreur. Car il faut attendre, Messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes ; quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup ; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion ; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondemens par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourroit ici raconter toutes les erreurs du monde ? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser ; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense ; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ; si bien que ce qui nous seroit indifférent, souvent, tant nous sommes foibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle ; et, recueillant le mal deçà et delà dans le monde,



comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde ; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, vous répondra ce grand homme, » jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais » discours, par tant de maximes antichrétiennes, cor- » rompues » : *Ipsumque aerem... scelestis vocibus constupratum* (1).

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle : « Sauvez-vous, disoit le prophète, » parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que » les vérités ont été diminuées par la malice des en- » fans des hommes. » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum* (2). Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres ; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnoissent ; il se plaint des enfans de Dieu, qui ne les pouvant tout-à-fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jésus-Christ est-il di- » visé » ? *Divisus est Christus* (3) ? Que vous a-t-il fait ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse ? Le même Dieu, qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance ? « Jésus-Christ est tout sagesse, dit Tertul- » lien, tout lumière, tout vérité ; pourquoi le parta-

(1) *De Spect. n. 27.* — (2) *Ps. xli. 1.* — (3) *I. Cor. i. 13.*

«gez-vous par votre mensonge ? » comme si son saint Évangile n'étoit qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avoit laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum ? totus veritas fuit* (1).

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées ; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle ; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous ; ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *Diminuta sunt veritates à filiis hominum.*

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés, Dieu par sa justice suprême a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels ; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs ; venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes ; car, comme dit saint Jean-Chrysostôme (2), Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et

(1) *Tertull. De Carn. Christ. n. 5.* — (2) *De Mutation. Nomin. l. t. 111, p. 107, 108, 109.*

d'accomplir sa sainte parole ; quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre ? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles ? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention ? Mais, Messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

## SECOND POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, Messieurs, ni qu'elle paroisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs ; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort ? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise ! combien étrange ! combien terrible ! lorsque des saintes vérités auxquelles les pécheurs ne pensoient jamais, et qu'ils laissoient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble ; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnoîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice.

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'apôtre : étant persuadés de ces choses, « nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu » : *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*. Nous venons les exhorter de sa part, qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Evangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée, par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit hu-

maïs, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier ; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connoissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas ; ce qui est en toi, est loin de toi ; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, » dit excellemment saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier : *Erge animus ad habendum seipsium angustus est* (1). Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels autres profonds s'étoient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savoit si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire ? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O Prince ! c'est à vous qu'on parle (2) ; parce qu'enchanté par sa mission, et détourné par les affaires, il laissoit la vérité dans l'oubli. Alors savoit-il ce qu'il savoit ? entendoit-il ce qu'il entendoit ? Chrétiens, ne m'en croyez pas ; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'aient quitté dans cet état malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (3). Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avois plus. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, votre propre connoissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science ; mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connois-

(1) *Confes. lib. x, c. XIII, t. 1, col. 176. r.* (2) *II. Reg. xli. 7.* — (3) *Ps. xxxvii. 10.*

sance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires ; je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien, vous avez des yeux, mais ils sont fermés ; les vérités de Dieu sont dans votre esprit, comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah ! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut ; afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer ; autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit ; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet ? Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuel avertissemens ; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornemens inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin ; ce sont des instrumens nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien pour notre malheur, qui se perde sitôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car, outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut ; au contraire, nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont résolu, dit le saint pro-

» phète, de détourner leurs yeux sur la terre » : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (1). Remarquez, ils ont résolu ; c'est-à-dire, que lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets ; tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissemens chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avons relégués, et les ramènent de loin à nos yeux qui les vouloient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, Messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut ; pratiquez ce que dit l'Écclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit sciens, laudabit et ad se adjiciet* (2). Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs ; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure. [ Mais le sage ] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *ad se adjiciet*. Il ne se contente pas de louer cette parole ; il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas ; il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et, en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies

(1) Ps. xvi. 12. — (2) Eccl. xxi. 18.

tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons ; c'est alors, c'est alors, Messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure ; c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif ; que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme (1) ; c'est alors que Jésus-Christ aura prêché, et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

### TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressans, sont néanmoins si peu efficaces, voici celle qui me semble la plus apparente : c'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes ; et d'ailleurs, n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres ; si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie, ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons

(1) *Serm.* CCCLI. n. 7, t. v, col. 1356.

chrétiens, que la part de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines ; qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce ; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion, et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par des moyens établis de Dieu. Or, est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels ; c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfans de Dieu, c'est elle qui les absout de leurs crimes ; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence, et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires ; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et, en effet, qui ne le sait pas ? C'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfans à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre ; s'il a fallu captiver les entendemens sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ ; s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (1). Et il ne faut pas s'étonner, si parmi tant de

(1) *Ps.* XLIV. 7.



secours, tant de sacremens, tant de ministères divers de l'Eglise, le saint concile de Trente a déterminé (1) qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Evangile, puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, Messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donneroit plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent, et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement, mais ce n'est ni l'oreille, ni l'esprit que Jésus demande. « Mes Frères, » dit saint Augustin, la prédication est un grand mystère : *Magnum sacramentum, Fratres*. Le son de la parole frappe au dehors, le maître est au dedans : la véritable prédication se fait dans le cœur. *Sonus verborum aures percutit, magister intus est* (2). C'est pourquoi ce Maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute (3). » Certainement, chrétiens, il ne parloit pas à des sourds, mais il savoit, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas (4). » Il savoit qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre : « Qu'elle est secrète, dit saint Augustin, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette école où Dieu est le maître ! » *Valdè remota est à sensibus carnis hæc schola* (5). Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il

(1) *Sess. v, c. 11.* — (2) *In Epi. t. Joan. Tract. 111, n. 13, t. 111, part. 11, col. 849.* — (3) *Matth. xiiii. 9.* — (4) *Ibid. 13.* — (5) *De Præd. SS. c. viii, n. 13, t. x, col. 799.*

faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs ; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons desirs ; ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugemens, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tiennent le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvemens ; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là quiconque écoute, obéit ; quiconque prête l'oreille, a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole, et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux ; autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas ! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistans il se trouve peu de disciples ! Où sont-elles ces âmes soumises, que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur ? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, foibles imitations des sentimens véritables, desirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours desirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions ; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (1) :

(1) Ps. LXXVII. 12.

« Les enfans d'Ephrem, dit David, préparoient leurs  
 » fleches et bandoient leur arc ; mais ils ont lâché le  
 » pied au jour de la guerre. » En écoutant la pré-  
 » dication ; ils concevoient en eux-mêmes de grands des-  
 » seins ; ils sembloient aiguïser leurs armes contre  
 » leurs vices ; au jour de la tentation ils les ont rendues  
 » honteusement. Ils promettoient beaucoup dans l'exer-  
 » cice, ils ont plié d'abord dans le combat ; ils sem-  
 » bloient animés quand on sonnoit de la trompette, ils  
 » ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir  
 » aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mit-  
 » tentes arcum ; conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense ? De telles émotions,  
 faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un mo-  
 ment, sont dignes d'être formées devant un théâtre,  
 où l'on ne joue que des choses feintes, et non de-  
 vant les chaires évangéliques où la sainte vérité de  
 Dieu paroît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il  
 appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité ?  
 C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles  
 au dernier jour, et alors on connoîtra combien la  
 vérité est touchante. « En la voyant, dit le Sage, ils  
 » seront troublés d'une crainte horrible » : *Videntes  
 turbabuntur timore horribili* (1) : ils seront agités  
 et angoissés ; eux-mêmes se voudront cacher dans l'a-  
 bîme. Pourquoi cette agitation, Messieurs ? c'est  
 que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse ?  
 c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite  
 précipitée ? c'est que la vérité les poursuit. Ah ! te  
 trouverons-nous toujours partout, ô vérité persé-  
 cutante ? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouve-  
 font ; spectacle horrible à leurs yeux, poids insup-  
 portable sur leurs consciences ; flamme toujours  
 dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera,  
 chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de  
 peur d'en être touchés de cette manière furieuse et  
 désespérée ?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu,

(1) Sap. v. 2.

vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon Roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Evangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire; qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paroisse pas; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Evangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui, ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

# IV<sup>e</sup> SERMON

POUR

LE I<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressans qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence, et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connoisse point de délais.

---

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

*Nous vous exhortons, en vous aidant que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. II. Cor. VI. 1.*

C'EST avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes Frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient, est celle de ses pé-

chés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang ; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance ; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles ; c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues ; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchemens qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présens, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage ; et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre ; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes ; car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude ; et, reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connoître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes Frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine ; de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre ; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'apôtre : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis ?* • Nous vous

exhortons, mes Frères, que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu : ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes ; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées ; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres ; je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes Frères, trois motifs pressans pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

### PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade pressé de la fièvre, désespère de sa guérison ; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le navigateur effrayé dit un adieu éternel aux flots ; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avoit dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçoit de tout son cœur à la Cour ; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avoit essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance ; dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse ; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne ; « et ils vont de péchés en péchés comme à une ruine certaine, désespérés par leur espérance » : *Ferentur magno impetu, nullo revocante, spe desperati* (1).

(1) S. Aug. Serm. xx, n. 4, t. v, col. 108.

En effet, considérez cet homme enporté dans l'ardeur de sa passion ; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature , ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre ; long-temps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'étoit pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisoit un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que crioit le prophète à ce capitaine des Assyriens : « Contre qui as-tu blasphémé, contre » qui as-tu élevé ta voix et tourné tes regards sur perbes ? » *Quam blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos ?* « C'est contre le Saint d'Israël », c'est contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israel* (1). Son audace insensée le confond ; et lui, qui ne voyoit rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux ; c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre ; d'autant plus que paroissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection ; ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde ; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les enportemens et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, Messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et

(1) *IV. Reg. xix. 23.*



de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies. Car, mes Frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable ; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des Marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la foiblesse ; ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont » l'on se puisse moquer impunément » : *Sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet*. Voulez-vous savoir comment il est bon ? voici une belle réponse de Tertullien : « Il est bon, non pas en souffrant » le mal, mais en se déclarant son ennemi » : *Qui non aliàs plenè bonus sit, nisi mali æmulus*. Sa justice fait partie de sa bonté ; pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour qu'il a pour le » bien par la haine qu'il a pour le mal » : *Uti boni amorem odio mali exerceat* (1). Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté, dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice ; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité ; au lieu de les briser par le châtement, elle les brise par les douleurs de la pénitence ; et s'il faut du sang à la justice pour la satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs, parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge ; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps mainte-

(1) *Adv. Marcion. lib. 11, n. 26.*

nant, Messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Ecritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes Frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles. « Autant que le levant » est loin du couchant, autant éloigne-t-il de nous » nos iniquités » : *Quantùm distat ortus ab occidente, longè fecit à nobis iniquitates nostras* (1) : et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et qu'il n'en reste plus aucune marque. « Israël, c'est moi qui t'ai fait, ne t'oublie pas de ton » Créateur; c'est moi qui ai effacé tes iniquités comme » un nuage qui s'évanouit, et comme une légère » vapeur », qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua* (2).

Mais, mes Sœurs, à l'égard de Dieu le péché a des effets bien plus redoutables; il fait un cri terrible à ces oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ces yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur dé-

(1) *Ps.* CII. 12. — (2) *Isai.* XLIV. 22.

claire, par son Ecriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que paroissant à ses yeux ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et, quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix : pendant que nos péchés nous accusent, il produit « un avocat pour nous » défendre, Jésus-Christ, le Juste, qui est la propitiation pour nos crimes (1) : il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « Le ciel et la terre s'en » réjouissent, les montagnes tressaillent de joie, » parce que le Seigneur a fait miséricorde : *Laudate, cæli; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem; quoniam misericordiam fecit Dominus* (2).

Vous voyez donc, mes Frères, la rémission des péchés, expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (3) : « Nous » vous exhortons que vous ne receviez pas en vain » cette grâce. » Mais quel en doit être l'effet ? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « Allez, dit-il à son prophète, et » criez vers l'aquilon : Revenez, rebelle Israël, dit » le Seigneur, et je ne détournerai point mon visage » de vous, parce que je suis saint, dit le Seigneur, » et que ma colère ne durera pas éternellement. » Après cela, on a entendu des voix confuses dans » les chemins, des pleurs et des hurlemens des enfans d'Israël, parce qu'ils ont rendu leurs voies » criminelles, et qu'ils ont oublié leur Seigneur et leur Dieu (4). Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendu coupable, » dit Dieu dans un autre prophète, et faites-vous » un cœur nouveau, Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël ? Je ne veux point la mort de celui

(1) *I. Joan.* II. 1, 2. — (2) *Isai.* XLIV. 23. — (3) *II. Cor.* VI. 1. — (4) *Jerem.* III. 12, 21.

« qui meurt, dit le Seigneur Dieu, retournez à moi, et vivez » : *Projicite à vobis omnes prævartitiones vestras, facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israel? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus; revertimini et vivite* (1). Pourquoi voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner, vous seuls ne vous pardonnez pas. *Dans meus, misericordia mea* (2) : « O Dieu qui êtes pour moi un Dieu de miséricorde ! » « O nom, dit saint Augustin, sous lequel personne ne doit désespérer » ! *O nomen, sub quo nemini desperandum est* (3). O prodigue, retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : J'ai péché, *Peccavi* (4); et reconnaissez votre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam* (5) : Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas, c'est la fortune, la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias à qua non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet cum accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut à te ferat criminationem, cum te perdas confessionem* (6). « Ne cherchez à accuser personne, de peur que vous ne trouviez un accusateur dont vous ne puissiez vous défendre. Le diable se réjouit lorsqu'il est accusé, il veut très-fort que vous l'accusiez, il désire que vous rejetiez sur lui tous vos torts, afin que vous perdiez tout le fruit d'une humble confession. » Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse; un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien

(1) *Ezech. xviii. 31, 32.* — (2) *Ps. lxxviii. 11.* (3) *In Ps. lxxviii, n. 11, t. iv, col. 575.* — (4) *II. Reg. xii. 13.* — (5) *Jerem. iii. 13.* — (6) *S. Aug. Serm. xx, n. 2, tom. v, col. 108.*

possible ? cet Ethiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau ? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques ? C'est ce que nous aurons à examiner dans la seconde partie.

## SECOND POINT.

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait ; ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais. Mes Frères, ne nous défendons pas de la sorte, ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites ; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenu de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre ; si votre bonté au contraire a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie. *Desperavi, nequaquam faciam, adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo* (1) : « Il n'y a plus de retour, je ne le ferai pas. »

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs que s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car, encore que tout nous

(1) *Jerem.* 11. 25.

tombe des mains, que notre extrême foiblesse ne puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Etrange maladie de notre nature ! il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté ; en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne, et nous jette dans une prison ; l'habitude nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, quæ evadat non invenit* (1). De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiae, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam* (2).

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportemens, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humour qui le domine ; qu'il y résiste quelquefois,

(1) *S. Aug. in Ps. cvj, n. 5, t. iv, col. 1206.* — (2) *Ephes. iv. 19.*

mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne ; que si l'on exige de lui d'autres mouvemens, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or ce que demande, mes Frères, la nature foible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire jusqu'à son cœur ; on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau ; *Qui finxit singillatim cordu eorum* (1) : « C'est lui » qui a formé le cœur de chacun d'eux : « Pour » créer un cœur pur, il faut, dit saint Augustin, » briser le cœur impur » : *Ut creetur cor mundum, conteratur immundum* (2). La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée ? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace ; Dieu fera souffler son esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ* (3) : que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra « son esprit de tourbillon » qui pousse violemment les murailles : *Quasi turbo impellens parietem* (4) ; « son esprit qui renverse les montagnes », et déracine les cèdres du Liban : *Spiritus Domini subvertens montes* (5). Quand vous courriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare, Seulement écoutez l'apôtre, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

(1) *Ps.* xxxii. 15. — (2) *Serm.* xix, n. 3, t. v, col. 103.  
— (3) *Ps.* cxlvii. 7. — (4) *Isai.* xxv. 4. — (5) *III. Reg.* xix. 11.

Mais il faut avouer, mes Frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changemens de mœurs, qui puissent passer pour de nouvelles naissances, et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence, nous en éternisons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre, mes Frères, qu'elle fasse jamais de grands changemens, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage (1) : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence ? Chrétiens, en voici la cause; c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvemens violens : or j'apprends de saint Augustin, que « la pénitence n'est autre chose » qu'une sainte indignation contre soi-même : *Quid est enim penitentia, nisi sua in seipsum iracundia* (2) ?

Ecoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam à gemitu cordis mei* (3) : « Je me suis affligé avec excès. » Ce n'étoit pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'étoit la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa foiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : *Turbatus est à furore oculus meus* (4) : « La fureur a rempli mon œil de » trouble. » Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent ; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète ? il est comme

(1) *Genes.* III. 19. — (2) *Serm.* XIX, n. 2, t. V, col. 102.  
— (3) *Ps.* XXXVII. 8. — (4) *Ibid.* VI. 7.



ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « comme » un hibou dans sa maison » : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio* (1). Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même ; il fait de grands et puissans efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes ; « afin, dit saint Augustin, que la coutume » de pécher cède à la violence de la pénitence » : *Ut violentie pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (2).

C'est ainsi que l'on surmonte, mes Frères, et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : c'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance ; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries filios tuos* (3). C'est pourquoi la pénitence est laborieuse ; elle a ses gémissemens, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis*, dit saint Augustin (4), *dolores pœnitentis*. Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présenté en l'esprit cette parole de l'Évangile : « La femme en enfantant a de la tristesse ; mais après » qu'elle a enfanté, elle ne se souvient plus de ses » maux, tant son cœur est saisi de joie, parce qu'elle » a mis un enfant au monde (5). » Parmi ces travaux de la pénitence, songez, mes Frères, que vous enfantez ; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés ; quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle ? Enfantez donc, ô pécheurs, et ne craignez pas les

(1) *Ps.* ci. 7. — (2) *In Joan. tract.* XLIX, n. 19, t. III, part. II, col. 627. — (3) *Genes.* III. 16. — (4) *In Ps.* XLVII, n. 5, t. IV, col. 418. — (5) *Joan.* XVI. 21.

douleurs d'un enfantement si salutaire ; perpétuez, non votre race, mais votre être propre ; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne ; enfantez l'esprit de salut : renouvelez-vous en notre Seigneur parmi les angoisses de la pénitence ; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes ; et, afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi ! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence ? Eh ! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence ? *Ambulate dum lucem habetis* (1) : « Marche, tandis que voyez encore la lumière », et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

### TROISIÈME POINT.

Dieu qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs ; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « Ignorez-vous, dit l'apôtre (2), que la miséricorde divine vous invite à vous convertir ? méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa bonté », qui vous donne le temps de vous repentir ? C'est princi-

(1) *Joan.* xii. 35. — (2) *Rom.* ii. 4.

palement cette grâce que l'apôtre vous avertit de ne laisser pas écouler sans fruit ; car il ajoute aussitôt après : « Je vous ai écouté au temps destiné » : *Tempore accepto* (1).

Pour bien comprendre, Messieurs, le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons, avant toutes choses, que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance [n'est rien], attachée au temps qui n'est rien lui-même : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* (2).

Chose étrange ! âmes saintes, le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme ? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « Le temps est comme un grand » voile et un grand rideau qui est étendu devant » l'éternité, et qui nous la couvre » : *Mundi..... speciei..... temporalis, illi dispositionis æternitatis autæi vice oppansa est* (3). Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps ; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse : c'est à cause que tous ces momens, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre, en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul (4), d'un poids infini, et qu'il n'est rien par

(1) *II. Cor. vi. 2.* — (2) *Ps. xxxviii. 6.* — (3) *Apolog. p. 43.* — (4) *II. Cor. iv. 17.*

conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représenter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là ; et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux ? C'est ce qui mérite d'être examiné ; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes Sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car soit qu'en remarquant sa durée, nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image, soit que par une certaine fainéantise nous ne sachions pas employer le temps ; toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les heures et tous les momens ? ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable ? Ainsi le temps nous est un fardeau que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer : et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie ; et voici en quoi consiste

cette illusion. Le temps, dit saint Augustin (1), est une imitation de l'éternité. Foible imitation, je l'avoue ; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre ; il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre foible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable ; et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'apôtre nous avertit par ces mots : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (2) : « Rachetez le temps, parce que les » jours sont mauvais », c'est-à-dire malins et malicieux. Il ne paroît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La foiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes Frères, à la malice du temps ; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état ; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu ; il nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin ; il nous mène si finement aux extrémités opposées,

(1) *De Musica*, lib. vi, n. 29, t. 1, col. 527. — (2) *Ephes.* v. 16.

que nous y arrivons sans y penser. Ezéchias ne sent point écouler son âge ; et , dans la quarantième année de sa vie , il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordire succidit me* (1) : « Il a coupé » ma trame dès le commencement de mes jours. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie , et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup , et sans y penser , entre les bras de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que , si loin que nous puissions porter notre vue , nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai , il est devant nous , mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés , que nous ne [ nous ] connoissons pas nous-mêmes ; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue , tantôt elle est courte , selon le gré de nos passions : toujours trop courte pour les plaisirs , toujours trop longue pour la pénitence ; car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Ecoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis ; coronemus nos rosis antequam marcescant* (2) : « Ne perdons » pas la fleur de notre âge , couronnons-nous de » roses devant qu'elles soient flétries. » Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort ? et un si triste objet ne leur donneroit-il pas du chagrin ? Ils y pensent eux-mêmes , n'en doutez pas , pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « Mangeons et buvons , ajoutent-ils , parce que notre fin est proche (3). »

Hé bien , je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie. Pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si long-temps , et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont

(1) *Isai.* xxxviii. 12. — (2) *Sap.* 11. 7, 8. — (3) *Isai.* xxi. 13.

aussitôt changer de langage; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi corde* (1) ? « Jusques à quand, ô enfans des » hommes, laisserez-vous aggraver vos cœurs ? » jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe ? quand reconnoîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte ? voulez-vous attendre le dernier soupir ? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'ils soit déjà dans sa force, l'apôtre dit à tout le monde que « le temps est proche. » Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps, qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil ? Nous avons du temps, convertissons-nous : nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur, le bon usage du temps qui nous est donné ; c'est le port où se sauvent les sages ; considère l'attente indiscreète de ceux qui diffèrent toujours, c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô Dieu, qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir ? et que n'attendra pas leur témérité ? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance (2). Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas (3). Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous ; ce qui n'est pas de son instruction, [ ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité

(1) Ps. IV. 3. — (2) Act. I. 7. — (3) Marc. XIII. 32.

d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui. ] Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu' « il » cache le dernier jour, afin que nous observions » tous les jours » : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (1). Et cependant encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine ? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles ; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus, et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugemens [ de Dieu ], « cette vision, disent-ils en Ezéchiël, ne sera pas si-tôt accomplie » : *In tempora longa iste prophetat* (2). Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les veut serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée et toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (3) : « La cognée » est déjà posée à la racine de l'arbre. »

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps ; pourquoi tardes-tu à te convertir ? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui ? crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour ? Quoi, non content d'être criminel, tu veux durer long-temps dans le crime ! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise ! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre ! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testamens, dit saint Chrysostôme (4), et non pas le temps des mystères. Ne sois

(1) *S. Aug. Serm. xxxix, n. 1, t. v, col. 199.* — (2) *Ezech. xii. 27.* — (3) *Matth. iii. 10.* — (4) *In Act. Apost. homil. 1, n. 7, t. ix, p. 12.*



pas de ceux qui diffèrent à se reconnoître quand ils ont perdu la connoissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres; qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence, mes Frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les momens de votre vie par des mouvemens de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques ; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament (1). Convertissez-vous de bonne heure; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce, et n'attendez pas pour le lui donner qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez-garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous; que cependant elle

(1) *S. Gregor. Naz. Orat. xl. t. 1, p. 643, 644.*

ne vous joue par des sentimens contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait, non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis* (1) : « Voilà le temps favorable, voici les jours de salut. » [ Evitez ] l'écueil [ où vous conduit ] l'impénitence ; [ cherchez ] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

(1) *II. Cor. vi. 2.*

SERMON  
POUR LE LUNDI  
DE LA I<sup>re</sup> SEMAINE DE CARÊME.  
SUR L'AUMONE.

Obligation, vertu de l'aumône : ses rapports avec ce qui se passe dans le jugement. Effets de la miséricorde divine dans l'œuvre de notre sanctification : vraie manière de l'honorer : sacrifice qu'elle exige. Juste sujet de damnation dans la dureté de cœur pour les misérables (\*).

---

Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

*Quand vous n'avez pas secouru les moindres personnes qui souffroient, c'est à moi que vous avez refusé ce secours. Matth. xxv. 45.*

QUAND le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos foiblesses, et « qu'il a passé, » comme dit l'apôtre (1), par toutes sortes d'épreuves, « à l'exception du péché » ; il est entré avec nous dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentimens si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux, nos infirmités ses infirmités, nos douleurs enfin ses douleurs propres. C'est

(\*) Nous n'avons de ce sermon que le premier point. Il paroît que l'auteur n'a pas composé les autres parties, s'étant contenté de renvoyer dans son manuscrit à d'autres sermons relatifs à la même matière. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Hebr. iv. 15.*

ce que l'apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles, dans la divine Epître aux Hébreux : « Nous n'avons » pas un pontife qui soit insensible à nos maux, » ayant lui-même passé par toutes sortes d'épreuves, » à l'exception du péché, à cause de sa ressemblance » avec nous (1). » Et ailleurs, dans la même épître : » Il a voulu, dit l'apôtre (2), être en tout semblable » à ses frères, pour être pontife compatissant » : *Ut misericors fieret et fidelis pontifex apud Deum.* Cela veut dire, Messieurs, qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais qu'il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à souffrir les mêmes misères que nous, ayant eu aussi bien que nous une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Il a eu faim sur la terre; et il nous proteste, dans notre Evangile, qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux: il a été lié cruellement; et il se sent encore lié dans tous les captifs; il a souffert et il a languï; et vous voyez qu'il déclare qu'il souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes. De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres maux; il n'y a que Jésus-Christ seul qui, s'étant fait le père de tous, le frère de tous, l'ami tendre et cordial, et pour dire tout en un mot, le Sauveur de tous, souffre aussi dans tous les affligés, et mendie généralement dans tous les pauvres : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet* (3).

Il ne se contente pas, chrétiens, d'être tendre et compatissant pour les misérables, il veut que nous entrions dans ses sentimens, et que nous prenions aussi ce cœur de Sauveur pour nos frères affligés.

(1) *Hebr.* iv. 15. — (2) *Ibid.* ii. 17. — (3) *Salv. lib.* iv, *advers. Avarit.* p. 304.

C'est pourquoi nous ne lisons rien, dans son Ecriture, qu'il nous recommande avec tant de force que la charité et l'aumône, et nous ne pouvons nous mieux acquitter du ministère qu'il nous a commis, d'annoncer ses divins oracles, qu'en excitant ses fidèles à la compassion, par toute l'efficace de son Saint-Esprit, et par toute l'autorité de sa parole.

C'est pourquoi je me suis proposé, Messieurs, de vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante; et ayant pesé attentivement tant ce que nous en lisons dans notre Evangile, que ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans les autres parties de son Ecriture, j'ai réduit tout ce grand sujet à trois chefs. Nous avons à considérer dans l'aumône, la loi de la charité qui nous oblige à la faire; l'esprit de la charité qui nous en prescrit la manière; l'effet, la fin de la charité, qui est le secours actuel du pauvre. Il faut connoître l'obligation, il en faut savoir la manière, il en faut venir à l'effet. J'ai donc dessein de vous exposer dans quel ordre le Fils de Dieu a pourvu à toutes ces choses; et vous verrez, chrétiens, que de peur qu'on ne s'imagine que cet office de charité soit peu nécessaire, il en a fait une obligation; que de peur qu'on ne s'en acquitte avec des sentimens opposés aux siens, il en a réglé la manière; et que de peur qu'on ne s'en excuse sur le manquement des moyens, il a lui-même assigné un fonds.

### PREMIER POINT.

L'obligation d'assister les pauvres est marquée si précisément dans notre Evangile, qu'il n'en faut point après cela rechercher de preuves; et tout le monde entend assez que le refus de faire l'aumône est un crime capital, puisqu'il est puni du dernier supplice. « Allez, maudits, au feu éternel; parce » que j'ai eu faim dans les pauvres, et vous ne » m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et » vous m'avez refusé à boire (1) » : et le reste que

(1) *Matth.* xxv. 41, 42.

vous savez. C'est donc une chose claire, et qui n'a pas de difficulté, que le refus de l'aumône est une cause de damnation. Mais on pourroit demander d'où vient que le Fils de Dieu, dissimulant, pour ainsi dire, tous les autres crimes des hommes dans son dernier jugement, ne rapporte que celui-ci pour motiver sa sentence. Est-ce qu'il ne couronne ou qu'il ne punit que l'aumône qu'on lui accorde ou qu'on lui dénie ? et s'il y a, comme il est certain, d'autres œuvres qui nous damnent et qui nous sauvent, pourquoi est-ce que le Sauveur ne parle que de celle-ci ? C'est, Messieurs, une question qu'il sera peut-être agréable, mais certainement très-utile d'examiner en ce lieu, parce que nous en tirerons des lumières très-nécessaires.

Je pourrois répondre en un mot que le Sauveur a voulu nous rendre attentifs à la loi de la charité et de l'aumône : car comme plusieurs n'eussent pas compris que nous pussions être condamnés au dernier supplice, non pour avoir dépouillé notre prochain, mais pour avoir manqué de le secourir dans ses extrêmes nécessités, il a plu à notre Sauveur de marquer expressément cette vérité dans le récit qu'il nous fait de sa dernière sentence. De même, comme la pitié qui nous porte à soulager les misérables est si naturelle à l'homme, plusieurs ne penseroient pas qu'une vertu qui devoit nous coûter si peu, fût d'un si grand prix devant notre juge. C'est pourquoi entre toutes les pratiques de pitié, Jésus-Christ a voulu choisir les œuvres de miséricorde pour les célébrer hautement à la face de tout le monde ; et afin que nous entendions que rien ne décide tant notre éternité, que les égards que nous aurons pour les affligés, il nous enseigne dans notre Évangile qu'il ne fera retentir dans son jugement, que la charité des uns et la dureté des autres. Cette raison est très-suffisante ; mais je découvre, si je ne me trompe, dans le dessein de notre sauveur, quelque mystère plus haut qu'il faut que je vous expose.

Je ne vous le ferai pas attendre long-temps, et je vous dirai, chrétiens, en un mot, que la miséricorde exercée par nous, ou la charité négligée, ont un rapport si visible avec ce qui se passe dans le jugement, qu'il ne faut pas s'étonner si le Sauveur n'y fait paroître autre chose. Car qu'est-ce que le jugement, sinon miséricorde envers les uns et rigueur extrême envers les autres ? et qui est plus digne de miséricorde, que celui qui a exercé la miséricorde ? au contraire, qui mérite mieux d'être traité à toute rigueur, que celui qui a été dur et impitoyable ? Je m'engage insensiblement dans une grande profondeur, et je me sens obligé de vous expliquer de quelle sorte nous devons entendre que la même vie éternelle, qui nous est donnée par justice, nous est aussi accordée par une infinie miséricorde.

C'est une doctrine étrange et inconcevable, que Dieu, en nous accordant la vie éternelle, n'a point égard à nos œuvres. Comment n'a-t-il point d'égard à nos œuvres, puisque nous lisons en termes formels, qu'« il rendra à chacun selon ses œuvres (1) ? ». Que s'il est ainsi, chrétiens, il faut avouer nécessairement qu'il entre quelque justice dans le couronnement des élus ; car qui ne voit clairement que rendre à chacun selon ses œuvres, c'est-à-dire en d'autres termes, traiter chacun selon qu'il mérite ? Or est-il que traiter les hommes selon leur mérite, c'est un acte de la justice qu'on appelle distributive. Et si l'apôtre saint Paul n'avoit pas reconnu cette vérité, il n'auroit pas dit ces paroles : « J'ai combattu un bon » combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; » au reste la couronne de justice m'est réservée, » que le Seigneur, ce juste juge, me rendra » en ce jour (2). » Il paroît manifestement qu'il ne parle de la couronne qu'après qu'il a raconté ses œuvres. C'est une couronne de justice, et non simplement de grâce : elle ne lui sera pas seulement

(1) *Apoc* xxii. 12. — (2) *II. Tim.* iv. 7, 8.

donnée, mais rendue : il l'attend de Dieu parce qu'il est juste, et non pas simplement parce qu'il est bon. C'est enseigner nettement que les bonnes œuvres sont de grand prix, de grande valeur, de grand mérite devant Dieu ; car tout cela c'est la même chose ; et que c'est à ce mérite que la vie éternelle est donnée ; que la gloire éternelle est donnée au mérite des bonnes œuvres, ainsi que l'Eglise catholique l'a cru et entendu dès les premiers siècles.

Mais cette même Eglise catholique, également éloignée de tous les sentimens extrêmes, nous apprend aussi, après cet apôtre, que la vie éternelle, qui nous est rendue comme récompense par un acte de justice, nous est aussi donnée comme grâce par un effet de miséricorde : *Gratia autem Dei vita æterna* (1) : et il nous faut un peu démêler cette belle théologie.

Oui, Messieurs, la vie éternelle est donnée aux œuvres ; et néanmoins il est certain que c'est une grâce, parce qu'elle nous est promise par grâce : elle nous est préparée dès l'éternité par la grâce de celui qui nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous fussions saints ; et que les bonnes œuvres qui nous l'acquièrent ne sont pas en nous « comme de nous-mêmes » : *quasi ex nobis* (2) ; mais que « nous y sommes créés » par la grâce, comme dit le divin apôtre ; *Creati in Christo Jesu in operibus bonis* (3) : et si nous y persistons jusqu'à la fin, c'est par ce don spécial de persévérance, qui est le plus grand bienfait de la grâce. Ainsi il ne reste plus autre chose à l'homme que de se glorifier en notre Seigneur, qui donne la vie éternelle aux mérites, mais qui donne gratuitement les mérites, selon ce que dit le saint concile de Trente, « que les mérites sont les dons de Dieu » : *Ut eorum velit esse merita, quæ sunt ipsius dona* (4).

(1) *Rom. vi. 23. Ephes. I. 4.* — (2) *II. Cor. III. 5.* —  
 (3) *Ephes. II. 10.* — (4) *Sess. VI, c. XVI.*



C'est, Messieurs, pour cette raison que l'admirable saint Augustin contemplant les œuvres de Dieu, et en regardant la sage distribution, les rapporte à ces trois choses : ou Dieu rend aux hommes le mal pour le mal, ou il rend le bien pour le mal, ou il leur rend le bien pour le bien : *Reddet omnino Deus et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est* (1) : Il rend le mal pour le mal, le supplice pour le péché, quand il punit les pécheurs impénitens, parce qu'il est juste ; il rend le bien pour le mal, la grâce et le pardon pour l'iniquité, quand il pardonne l'iniquité aux pécheurs, parce qu'il est bon : enfin il rend le bien pour le bien, la vie éternelle pour les bonnes œuvres, quand il couronne les justes, parce qu'il est juste et bon tout ensemble. C'est pourquoi nous disons avec le Psalmiste : « O Seigneur, je vous chanterai miséricorde et jugement », parce que tous les ouvrages de Dieu sont compris sous la miséricorde et sous la justice : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (2). La damnation des méchans est une pure justice ; la justification des pécheurs, une pure miséricorde ; enfin le couronnement des justes, une miséricorde mêlée de justice ; parce que si la justice nous reçoit au ciel où la couronne d'immortalité nous est préparée, c'est la miséricorde qui nous y conduit, en nous remettant nos péchés, et en nous donnant la persévérance.

D'où il faut conclure, en passant plus outre, que la miséricorde l'emporte : car n'est-ce pas par un pur effet de miséricorde que Dieu nous aime gratuitement dès l'éternité, qu'il nous prévient de sa grâce dans le temps, qu'il nous attend tous les jours avec patience, et supporte non seulement nos foiblesses, mais encore nos ingrattitudes ? O grâce, je vous dois tout ; ô bonté, je suis votre ouvrage !

(1) *De Grat. et lib. Arb. c. xxiii, n. 45, t. x, col. 744.* —

(2) *Ps. c. 1.*

sans vous, ô miséricorde, je ne découvre de toutes parts autour de moi que damnation et perte assurée : c'est vous seule qui me rappelez quand je m'éloigne, vous seule qui me pardonnez quand je reviens, vous seule qui me soutenez quand je persévère. Mais c'est peu, chrétiens, de le reconnoître ; la manière la plus efficace d'honorer la bonté divine, c'est de l'imiter. Si vous êtes vraiment touchés des bienfaits de Dieu, et de cette miséricorde infinie par laquelle « il vous a tirés des ténèbres à son admirable lumière (1), soyez miséricordieux et bien-faisans comme votre Père céleste (2) » : rendez à Jésus-Christ son sang et sa mort ; faites du bien à ceux qu'il vous recommande. Quand vous nourrissez les pauvres, il est nourri ; quand vous les vêtissez, il est vêtu ; quand vous les visitez, il est consolé. Exercez donc la miséricorde comme vous l'avez reçue : c'est la grande reconnoissance que Dieu attend de vous pour tant de bienfaits, c'est le sacrifice agréable que vous demande sa miséricorde : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (3) : « Car c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable. »

Je remarque dans les Ecritures deux sortes de sacrifices : il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu ; témoin le sang de tant de victimes, et le massacre de tant d'animaux. Mais outre le sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve : car, comme dit l'Ecclésiastique, « celui-là offre un sacrifice, qui exerce la miséricorde » : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* (4). D'où vient cette différence, sinon que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser sa justice ? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine :

(1) *I. Petr.* II. 9. — (2) *Luc.* VI. 36. — (3) *Hebr.* XIII. 16. — (4) *Eccl.* XXXV. 4.

*Pereant peccatores à facie Dei* (1) : « Que les pécheurs périclent devant la face de Dieu. » Au contraire la miséricorde toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse, et « pense » toujours, dit l'Écriture, des pensées de paix, et « non pas des pensées d'affliction » : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (2). C'est pourquoi cette justice, qui tonne, qui fulmine, qui renverse les montagnes et déracine les cèdres du Liban, c'est-à-dire qui extermine les pécheurs superbes, et lave ses mains dans leur sang, exigeoit des sacrifices sanglans et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due aux crimes des hommes. Donnez un couteau, allumez du feu ; il faut que tout l'autel nage dans la sang, et que cette victime soit consumée. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est foible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter un sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire des pauvres nourris, des infirmes soutenus, des misérables soulagés.

Aussi, dans la nouvelle alliance, qui est une alliance de grâce et de miséricorde infinie, Dieu n'exige rien tant de nous, que de semblables hosties. « Ne falloit-il pas, dit le père de famille, que vous eussiez pitié de vos conserviteurs, comme j'ai eu pitié de vous (3) ? » Il veut que la bonté qu'il a exercée soit l'exemple et la loi de ses enfans : c'est par là qu'on s'acquitte envers sa clémence, c'est par là qu'on obtient de lui de nouvelles grâces ; faites miséricorde, parce que vous l'avez reçue ; faites miséricorde, afin que vous la receviez. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur* (4) : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » C'est donc pour cette raison qu'il ne parlera en ce dernier jour

(1) Ps. LXVII. 2. — (2) Jerem. XXIX. 11. — (3) Matth. XIX. 33. — (4) Ibid. V. 7.

que de ceux qui auront soulagé les pauvres. « Venez, » les bénis de mon Père (1) » ; venez, enfans de grâce, enfans d'adoption et de miséricorde éternelle ; vous avez honoré ma miséricorde, puisque vous l'avez imitée ; vous avez reconnu véritablement que vous ne subsistiez que par mes aumônes, puisque vous en avez fait largement à vos frères, mes enfans que je vous avois recommandés. C'est moi que vous avez soulagé en eux, et vous m'avez rendu en leur personne les bienfaits que vous avez reçus de ma grâce. Venez donc, ô fidèles imitateurs de mon infinie miséricorde, venez en recevoir le comble, et « possédez à » jamais le royaume qui vous a été préparé avant » l'établissement du monde » : *Venite, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (2).

Par la raison opposée, il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes, que la dureté de leur cœur sur les misères des autres ; car il faut remarquer, Messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos péchés, que le mépris des remèdes qu'il nous a donnés pour les expier. Or, le plus efficace de tous les remèdes, c'est la charité et l'aumône. C'est de la charité qu'il est écrit qu' « elle couvre non seulement les péchés, mais la multitude des péchés (3). » C'est de l'aumône qu'il est prononcé, que « comme l'eau éteint le feu, » ainsi l'aumône éteint le péché (4). » Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah ! tous vos péchés seront sur vous ; malheureux, toutes vos fautes vous seront comptées. « Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point de miséricorde (5). » Cruel, vous n'en faites pas, et jamais vous n'en recevrez aucune ; une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres ; il comptera avec vous, et il exigera de vous

(1) *Matth.* xxv. 34. — (2) *Ibid.* — (3) *Prov.* x. 12. *I. Petr.* iv. 8. — (4) *Eccl.* iii. 33. — (5) *Jac.* ii. 13.

jusqu'au dernier sou, par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. « Allez donc, maudits, » au feu éternel (1) » ; allez, inhumains et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête ; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau, qui vous sera éternellement refusée. Vous vous plaignez en vain de cette rigueur ; elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres et vous fait comme vous lui avez fait. Il a languï dans les pauvres, il a cherché des consolateurs, et il n'en a pas trouvé ; et bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imité le crime des Juifs ; vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire des rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour, et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet horrible grincement de dents. O justice ! ô grande justice ! mais ô justice terrible pour ceux qui mériteront par leur dureté ses intolérables rigueurs !

(1) *Matth.* xxv. 41.

---

# ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA I<sup>re</sup> SEMAINE DE CARÊME.

Nature du péché d'habitude. Quelles en sont les suites, et quels en doivent être les remèdes.

---

Erat autem æger triginta octo annos habens in infirmitate suâ.

*Il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Joan. v. 5.*

**P**AR ce malade est fort bien représenté le pécheur endurci, qui vieillit dans sa maladie et dans sa corruption ; c'est la plus dangereuse maladie des chrétiens, et par conséquent qui a besoin d'être traitée avec une très-grande et très-exacte diligence. Or, pour traiter une maladie, il faut premièrement en connoître les principes et la nature ; ensuite il en faut remarquer et découvrir les suites ; et enfin il faut choisir les remèdes les plus convenables.

## PREMIER POINT.

La nature du péché d'habitude. Le péché a cela de propre, qu'il imprime une tache à l'âme qui va défigurant en elle toute sa beauté, et passe l'éponge sur les traits de l'image du Créateur qui s'y est représenté lui-même. Mais un péché réitéré, outre cette tache, produit encore dans l'âme une pente et une forte inclination au mal, à cause qu'entrant dans le fond de l'âme, il ruine toutes ses bonnes inclinations,

et l'entraîne par son propre poids aux objets de la terre. L'Écriture se sert de trois comparaisons puissantes pour exprimer le danger de cette maladie : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus* (1) : « Il s'est revêtu de la » malédiction ainsi que d'un vêtement ; elle a péné- » tré, comme l'eau, au dedans de lui, et, comme » l'huile, jusque dans ses os. »

La malédiction est dans le pécheur par habitude comme le vêtement, parce qu'elle emplit tout son extérieur, toutes ses actions, toutes ses paroles ; sa langue ne fait que débiter le mensonge ; elle entre comme l'eau dans son intérieur, et y va corrompre ses pensées ; en sorte qu'il n'en a plus que celles de son ambition, etc. ; et enfin elle pénètre comme l'huile dans ses os, c'est-à-dire dans ce qui soutient son âme et lui donne sa solidité. Il étouffe tous les sentimens de la foi, car enfin tout s'évanouit dans ces grandes attaches qu'il a au péché ; il ruine l'espérance, car tout son espoir est dans la terre ; il étouffe la charité, car l'amour de Dieu ne peut point s'accorder avec l'amour des créatures ; ou bien le vêtement marque la tyrannie, l'eau l'impétuosité, l'huile une tache qui se répand partout et ne s'efface quasi jamais. C'est donc une grande maladie que le péché d'habitude ; et pour reconnoître si elle est en nous cette maladie, si nous péchons par l'habitude, il faut peser trois choses, mais sans se flatter.

Premièrement, si vous faites le mal avec plaisir, car tout plaisir est conformité à quelque nature ; or, il est certain que le péché n'a pas de soi cette conformité avec votre nature ; il faut donc que la répétition du péché ait fait en vous une autre nature, et cette autre nature c'est la coutume. Qui pèche donc souvent et avec plaisir, celui-là pèche d'un péché d'habitude, c'est un pécheur endurci.

Secondement, péchez-vous sans remords de cons-

(1) Ps. cviii. 17.

science, car le remords de conscience est une suite de la réflexion ; or, pécher souvent sans réflexion, c'est marque de la grande inclination qu'on y a, et que la face du péché ne nous semble plus farouche ; nous y sommes accoutumés. Exemple, David a fait deux grands crimes : l'un, le dénombrement de son peuple ; dans celui-là, il ne péchoit pas par habitude, car il ne l'a fait qu'une fois. C'est pourquoi incontinent « il » sentit un remords dans son cœur », *Percussit cor David eum* (1) : voilà le remords. Mais dans son adultère, qui dura un an, son cœur ne le frappe plus ; au contraire, l'adultère attire l'homicide et l'homicide avec le ravissement de l'honneur d'Urie ; car, commandant à Joab de le faire mourir, il lui donne sujet de songer qu'il l'avoit mérité. Aussi dit-il en cet état que « la lumière de ses yeux l'avoit abandonné » : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (2). Il ne dit pas que ses yeux l'eussent abandonné, car la connoissance lui demeuroit ; mais la lumière de ses yeux. Quelle est la lumière des yeux de la connoissance ? la réflexion, qui l'éclaire et qui la conduit elle-même, qui découvre et conduit le reste de l'homme. Il ne faisoit donc pas de réflexion sur son péché ; par conséquent point de remords, car le remords naît de la réflexion ; c'est donc une marque de l'accoutumance au péché, que de pécher sans remords.

Troisièmement, il faut voir si vous péchez sans résistance, car pécher sans résistance c'est une marque que la force de l'âme est abattue, ce qui ne se fait que par la coutume. *Dereliquit me virtus mea* : « Ma force m'a abandonné », dit David (3), décrivant son endurcissement.

## SECOND POINT.

Les suites du péché d'habitude. La première que, quand on commet deux fois un même péché, le se-

(1) *II. Reg. xxiv. 10.* — (2) *Ps. xxxvii. 10.* — (3) *Ibid.*



cond est toujours plus grand que le premier, à cause que le péché s'augmente, ou à raison de la grandeur de la matière en laquelle on pèche, ou à raison de la force avec laquelle on s'y attache. Le second péché est plus grand que le premier, à raison de la matière; vous avez volé les particuliers, dans deux jours vous volerez le prince, si l'occasion s'en présente; par les moindres péchés vous vous disposez aux plus grands. Achab ayant fait mourir un de ses sujets pour avoir son bien, le prophète lui dit de la part de Dieu : « Tu as volé et tu as tué, tu feras encore pis » : *Et addes* (1). Mais ce n'est pas tout : la première fois vous péchez avec moins d'inclination et d'attache; mais la seconde elle augmente, et par suite vous aimez plus votre crime, vous vous y portez avec plus de force, votre péché est donc plus grand; comme l'amour de Dieu s'accroît par les actions de vertu, aussi l'amour des créatures par les actions vicieuses. Il s'ensuit donc qu'au lieu qu'on pense s'excuser en disant : Je pèche, mais c'est par coutume, on s'accuse davantage.

Je sais bien ce que disent les méchants, pour défendre ces excuses : premièrement que la coutume ôte la réflexion, qu'on va plus à l'aveugle, et qu'ainsi l'âme ayant moins de secours, elle est moins blâmable de se laisser vaincre; secondement que la coutume apporte une inclination puissante qui vous empêche, et si elle vous empêche, il y a moins de volontaire, et le péché suit et est égal au volontaire. Mais j'oppose deux choses à ces deux raisons; en premier lieu, que le manque de secours n'excuse jamais lorsque c'est une punition de notre faute, et que nous nous l'ôtons volontairement nous-mêmes.

On avertit un capitaine : prenez garde, les ennemis vous surprendront pendant la nuit; pour les empêcher faites allumer des flambeaux par toute la ville. Ce capitaine, au lieu de suivre cet avis, fait éteindre tous les flambeaux, et est surpris à la faveur des té-

(1) *III. Reg. xxi. 19.*

nèbres ; son excuse semble raisonnable s'il dit : J'ai été surpris, il est vrai, mais c'est pendant les ténèbres : non certainement, car on l'avoit averti de se garder des ténèbres. Tout de même on nous avertit : donnez-vous garde, le prince des ténèbres vous surprendra parmi l'obscurité ; si donc ensuite vous éteignez vous-mêmes les lumières de la raison, et si vous en corrompez l'usage par la multitude de vos péchés, le défaut de lumière ne pourra pas vous servir d'excuse. Voilà pour la première opposition.

A la seconde, je dis qu'il y a deux sortes d'emportemens : l'un est l'emportement d'une volonté prévenue, l'autre est l'emportement d'une volonté persuadée ; vous êtes tourmenté d'une forte tentation, sa force divertit celles de votre raison, vous péchez quasi sans y penser : voilà une volonté prévenue, et emportée de cet emportement de surprise ; et celui-là sans doute peut diminuer le péché. Mais l'emportement d'une volonté persuadée ne le peut pas diminuer, à cause que l'inclination y est plus grande, l'application plus forte, la victoire de la chair et du péché plus pleine et plus entière ; partant, c'est une fort mauvaise conséquence, de vouloir inférer qu'une faute est petite, parce qu'on y tombe par coutume.

La seconde mauvaise suite est la nécessité de pécher.

### TROISIÈME POINT.

« Dieu n'ordonne point des choses impossibles ; » mais en vous ordonnant il vous avertit de faire ce que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas : *Deus impossibilia non jubet ; sed jubendo admonet et facere quod possis et petere quod non possis* (1). Il y a ici des choses que vous pouvez faire, il y en a que vous ne pouvez pas faire. Je veux bien croire que, dans la présence de l'objet

(1) *S. Aug. lib. de Natur. et Grat. c. XLIII, n. 50, t. x, col 148.*

et dans une occasion pressante, vous ne pouvez pas résister ; mais du moins vous pouvez éviter l'occasion : voilà quant à ce que vous pouvez : *facere quod possis*. Mais quant à ce que vous ne pouvez pas, que faut-il faire ? demander instamment à Dieu qu'il surmonte en vous par sa grâce le péché qui est depuis si long-temps le maître, qu'il surmonte vos mauvaises inclinations par de bonnes : *Petite* (1), demandez avec instance ; et s'il rejette vos demandes : *Quærite*, cherchez les moyens de l'apaiser, employez les justes, employez les bienheureux, employez la mort de Dieu, employez Jésus-Christ même : *Pulsate*, frappez à sa justice et dites-lui : Ah ! justice de mon Dieu, vous ne punissez pas nos fautes à la rigueur en ce monde ; frappez à la sagesse et dites-lui : Ah ! sagesse de mon Dieu, vous savez tant de moyens de vaincre mon vice. Criez à Dieu ; mais criez du fond de l'âme, *de profundis* (2), et Dieu écoutera à la fin votre oraison.

**Pénitence.** Trois vérités : nécessaire de faire pénitence ; beaucoup de fausses pénitences ; en faire une véritable, et réparer les défauts des précédentes par une confession générale.

**Examen de conscience. I°.** Ce que c'est : l'interrogatoire d'un criminel devant que de prononcer le jugement : prévenir celui de Dieu.

**II°.** Quel il doit être : général, 1°. parce qu'il est en la place de celui que Dieu fera au jugement ; « car » nous devons tous comparoître devant le tribunal de » Jésus-Christ » : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (3) : [ et nous y serons ] découverts jusqu'au fond de la conscience. 2°. Il faut remédier à toutes les plaies par la douleur, et par conséquent tout connoître : 3°. tout confesser, afin que Dieu pardonne, et qu'il n'entre pas en procès avec nous ; et pour cela rechercher et examiner.

**III°.** Les moyens de faire cet examen. Après avoir demandé lumière à Dieu, cette lumière qui décou-

(1) *Matth. vii. 7.* — (2) *Ps. cxix. 5.* — (3) *II. Cor. v. 10.*

vrira un jour le fond des consciences ; il faut produire et écouter deux témoins : premièrement, il faut laisser parler sa conscience ; quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix, parce qu'elle troubloit nos plaisirs ; elle a charge de Dieu de nous avertir ; elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée : il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avons ôtées. Parle maintenant, ô ma conscience, je te rends la parole et la liberté. C'est le premier témoin qu'il faut ouïr contre ce criminel, c'est-à-dire nous-mêmes contre nous-mêmes ; si elle refuse de parler, ah ! c'est qu'elle est complice du crime, il la faut faire parler par force, il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu étendue ; « que la » pensée tienne lieu d'accusateur, la conscience de » témoin, la crainte de bourreau » : *Adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor* (1).

Le second témoin, c'est la loi de Dieu qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandemens que nous avons violés. « Je vous reprendrai sévèrement, et je vous exposerai vous-même devant » votre face » : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (2). De peur que Dieu ne le fasse, il faut que nous le fassions. « J'ai toujours mon péché devant les yeux », dit le roi-prophète : *Peccatum meum contra me est semper* : et alors Dieu change. David dans le même psaume : *Averte faciem tuam à peccatis meis* (3) : « Détournez votre face de dessus mes péchés. »

Douleur. 1°. Nécessité, par les exemples [ des pécheurs ] de l'ancien et du nouveau Testament, qui n'ont été réconciliés que par la douleur. Dieu n'est pas moins sévère, ni moins rigoureux ; le péché n'est pas moins horrible qu'il étoit alors, ni l'enfer moins épouvantable : il faut aller par la même voie.

(1) *S. Aug. Serm. CCCLII, n. 7, t. V, col. 1356.* — (2) *Ps. XLIX. 22.* — (3) *Ibid. l. 4, 10.*

2°. Motifs : la crainte ; les bienfaits de Dieu qui nous environnent, dont nous avons abusé contre lui : il nous attend avec patience. Description de Dieu nous reprochant nos crimes avec véhémence. « Vous » vous êtes prostitués, comme une femme impudique, sur toutes les collines élevées, et sous tous les arbres chargés de feuillages » : *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris meretrix* (1). Il semble qu'il aille dire : Je te vais damner : « toute- » fois, ajoute-t-il, reviens, et je te recevrai » : *Verumtamen revertere ad me, et ego suscipiam te* (2). Si tout cela n'attendrit pas nos cœurs, nous devons prendre pour dernier et plus puissant motif de notre douleur, de ce que nous n'avons pas de douleur ; comme un malade de fièvre chaude, il est à deux doigts de la mort, il demande ses habits, il veut sortir, digne de pitié. C'est pourquoi Jésus-Christ pleure sur Jérusalem : *Jerusalem, Jerusalem que occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti* (3) ? « Jérusalem, Jérusalem, » qui tués les prophètes, et qui lapides ceux qui sont » envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses » petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Saint Paul : « J'apprehende, dit-il, que je ne sois obligé » d'en pleurer plusieurs, qui, étant déjà tombés » dans le péché, n'ont point fait pénitence » : *Et lugeam multos ex eis qui ante peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam* (4). Je pleure, dit saint Paul, parce qu'ils ne pleurent pas. Ailleurs : *Flere cum flentibus* (5) : « Pleurer avec ceux qui pleurent. » Ici au contraire : [ Pleurer pour ceux qui ne pleurent pas. ]

(1) *Jerem.* II. 20. — (2) *Ibid.* III. 1. — (3) *Matth.* XXIII. 37. — (4) *II. Cor.* XII. 21. — (5) *Rom.* XII. 15.

# I<sup>re</sup> SERMON

POUR

## LE II<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME.

Obligation de croire à la parole de Jésus-Christ, malgré son obscurité. Comment il faut former nos jugemens sur sa doctrine. Soumission due à ses préceptes, quoique difficiles. Vertu de ses exemples pour nous engager à lui obéir. Combien peu écoutent le Sauveur : qui sont ceux qui l'écoutent fidèlement. Motifs puissans pour nous porter à espérer fermement dans ses promesses, prodigieuse insensibilité des hommes.

---

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

*Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Matth. xvii. 5.*

C'EST une doctrine fondamentale de l'Évangile de Jésus-Christ, que le chrétien véritable ne se conduit point par le sens ni par la raison naturelle ; mais qu'il règle tous ses sentimens par l'autorité de la foi, suivant ce que dit le divin Apôtre : *Justus autem meus ex fide vivit* (1) : « Le juste vit par la foi. » C'est pourquoi, entre tous les sens que la nature nous a donnés, il a plu à Dieu de choisir l'ouïe pour la consacrer à son service. « Un peuple, dit-il, s'est donné à moi, il s'est soumis par la seule ouïe » : *In auditu auris obedivit mihi* (2). Et le Sauveur nous prêche dans son Évangile, que « ses brebis » écoutent sa voix, et qu'elles le suivent » aussitôt

(1) *Hebr. x. 38 Hab. ii. 4.* — (2) *Ps. xvii. 48.*

qu'il parle : *Oves meæ vocem meam audiunt*, ..... *et sequuntur me* (1) ; afin, mes Frères, que nous entendions que dans l'école du Fils de Dieu il ne faut point consulter les sens, ni faire discourir la raison humaine, mais seulement écouter et croire.

Je ne m'étonne donc pas aujourd'hui si Dieu fait retentir, ainsi qu'un tonnerre, aux oreilles des saints apôtres, cette parole que j'ai rapportée : « C'est ici » mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu, » écoutez-le » : *Ipsum audite* ; c'est-à-dire qu'après Jésus-Christ il n'y a plus de recherche à faire : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium*, dit le grave Tertullien (2). Ce divin Maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée ; et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance ; *Ipsum audite* : « Ecoutez-le. » Mais afin que vous sachiez mieux ce que signifie cet oracle, et pourquoi le Père céleste a voulu nous le prononcer dans la glorieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ, remarquez, s'il vous plaît, avant toutes choses, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous apporter trois paroles qu'il est nécessaire que nous écoutions : la parole de sa doctrine qui nous enseigne ce qu'il faut croire ; la parole de ses préceptes qui nous montre comme il faut agir ; la parole de ses promesses qui nous apprend ce qu'il faut attendre.

Le vieil homme a cinq sens ; l'homme renouvelé n'a plus que l'ouïe : il ne juge point par la vue ; Dieu lui a en quelque sorte arraché les yeux : *Non contemplantibus nobis quæ videntur* (3) : « Nous » ne considérons point les choses visibles » : ni le toucher, ni le goût ne le règlent ; il lui est seulement permis d'écouter, et cette liberté est restreinte à écouter Jésus-Christ tout seul ; et encore doit-il l'écouter, non pour examiner sa doctrine, mais pour le croire simplement sur son témoignage. Car comme

(1) *Joan. x. 27.* — (2) *De Præscr. adv. Hæret. n. 8.* —  
 (3) *II. Cor. IV. 18.*

l'esprit humain s'égaroit dans ses jugemens par son ignorance, dans ses mœurs par ses désirs déréglés, dans la recherche de son bonheur par ses espérances mal fondées, pour donner remède à de si grands maux, il falloit que ce divin Maître entreprît de former notre jugement par la certitude de sa doctrine, de diriger nos mœurs dépravées par l'équité de ses préceptes, de régler nos prétentions par la fidélité de ses promesses. C'est ce qu'il a fait, chrétiens ; et il y a travaillé principalement dans sa glorieuse transfiguration. De quelle sorte et par quels moyens ; c'est ce qu'il faut vous proposer en peu de mots.

Sachez donc et pesez attentivement que l'effet de ces trois paroles que le Fils de Dieu nous annonce, est traversé par trois grands obstacles. Vous nous enseignez, ô Maître céleste, et rien n'est plus assuré que votre doctrine ; mais elle est obscure et impénétrable, et l'esprit a peine à s'y soumettre. Divin Législateur, vous nous commandez, et tous vos préceptes sont justes ; mais cette voie est rude et contraire aux sens, et il est malaisé de s'y ranger. Enfin vous nous promettez des biens éternels, et il n'y a rien de plus ferme que vos promesses ; mais que l'exécution en est éloignée ! Vous nous remettez à la vie future, et notre âme est fatiguée par cette attente. Voilà, mes Frères, trois grands obstacles qui nous empêchent d'écouter le sauveur Jésus, et de nous soumettre à sa parole : sa doctrine est certaine, mais elle est obscure ; ses préceptes sont justes, mais difficiles ; ses promesses infaillibles, mais fort éloignées. Chrétiens, allons au Thabor pour y voir Jésus-Christ transfiguré ; considérons qui l'y accompagne, de quoi il y parle, comme il y paroît. Moïse et Elie sont à ses côtés ; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que la loi et les prophètes lui rendent hommage. Un maître en qui il paroît tant d'autorité, quoique sa doctrine soit obscure, mérite bien qu'on l'en croie sur sa parole : *Ipsium audite*. Mais de quoi s'entretient ce divin Sauveur avec ces deux hommes que Dieu lui



envoie ? « De sa mort, dit l'évangéliste, et du supplice cruel qu'il devoit souffrir en Jérusalem » : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (1). Chrétiens, ne parlons plus des difficultés des choses qu'il nous a commandées, après que nous voyons les travaux pénibles de celles qu'il a lui-même accomplies. Enfin il paroît, nous dit l'Écriture, plein de gloire et majesté, et il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous prépare. Par conséquent ne nous plaignons pas que la gloire qu'il nous promet soit si éloignée, puisqu'il nous la rend déjà en quelque sorte présente. Que reste-t-il donc maintenant ? sinon que nous entendions le Père éternel qui nous avertit d'écouter son Fils : *Ipsam audite*. Écoutons humblement ce divin Maître ; écoutons sa doctrine céleste, sans que l'obscurité nous arrête ; écoutons ses commandemens, sans que leur difficulté nous étonne ; enfin écoutons ses promesses, sans que leur éloignement nous impatiente. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

### PREMIER POINT.

La première chose, mes Frères, que le Père éternel exige de nous, lorsqu'il nous ordonne d'écouter son Fils, c'est que nous soyons convaincus que, sur toutes les vérités qu'il est nécessaire que nous connoissions, il s'en faut rapporter à ce qu'il en dit, et l'en croire sur sa parole sans examiner davantage. C'est ce qu'il nous faut établir comme le fondement immuable de toute la vie chrétienne ; et pour cela supposons, Messieurs, une chose connue de tous, qui nous donnera de grandes lumières, si nous en savons comprendre les suites ; que les hommes peuvent parvenir à la vérité en deux manières différentes, ou bien par leurs lumières, lorsqu'ils la connoissent eux-mêmes ; ou par la conduite des autres lorsqu'ils en croient un rapport fidèle. C'est une chose connue, et qui n'a pas

(1) *Luc. ix. 31.*

besoin d'explication ; mais les suites en sont admirables, et je vous prie de les bien entendre.

Et pour commencer, chrétiens, à développer ce mystère, je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de nous conduire à la vérité par l'une et par l'autre de ces deux voies. Non, les hommes ne le peuvent pas, c'est folie de l'attendre d'eux. Celui qui entreprend de nous enseigner, doit, ou nous faire entendre la vérité, ou du moins nous la faire croire. Pour nous la faire entendre, il faut nécessairement beaucoup de sagesse ; pour nous la faire croire, il faut beaucoup d'autorité ; et c'est ce qui ne se trouve point parmi les hommes. C'est pourquoi Tertullien disoit dans cet admirable Apologétique : *Quanta est prudentia hominis ad demonstrandum quid verè bonum ? quanta auctoritas ad exigendum* (1) ? « La prudence des hommes est trop imparfaite pour découvrir le vrai bien à notre raison ; et leur autorité est trop foible pour pouvoir rien exiger de notre créance. » La première, c'est la prudence, est peu assurée ; et la seconde, c'est l'autorité, peu considérable : *Tam illa falli facilis, quàm ista contemni*. Par conséquent nous devons conclure qu'il ne faut pas attendre des hommes la connoissance certaine de la vérité ; parce que leur autorité n'est pas assez grande pour nous la faire croire sur ce qu'ils en disent, et que leur sagesse est trop courte pour nous en donner l'intelligence.

Mais ce qui ne se trouve point parmi les hommes, il nous est aisé, chrétiens, de le rencontrer en notre Dieu ; et vous le comprendrez aisément, si vous considérez avec attention comme il parle différemment dans son Écriture. Il pratique, ce grand Dieu, l'un et l'autre. Quelquefois il se fait connoître manifestement ; et alors il dit à son peuple : « Vous saurez que je suis le Seigneur » : *Et scietis quia ego sum Dominus* (2). Quelquefois, sans se découvrir, il fait valoir son autorité, et il veut qu'on le croie sur

(1) *Apolog. n. 45.* — (2) *Ezech. vi. 7.*

sa parole ; comme lorsqu'il prononce avec tant d'emphase, pour obliger tout le monde à se soumettre : *Hæc dicit Dominus* : « Voici ce que dit le Seigneur. » Et ailleurs : « Il sera ainsi, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur » : *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* (1). D'où vient, Messieurs, cette différence ? C'est sans doute qu'il veut que nous comprenions qu'il a le moyen de se faire entendre, mais qu'il a le droit de se faire croire. Il peut, par sa lumière infinie, nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert ; et il peut, par son autorité souveraine nous obliger à la révéler sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre est digne de lui ; il est digne de sa grandeur de régner sur les esprits, ou en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire vue. L'un et l'autre est digne de lui ; il fera aussi l'un et l'autre, mais chaque chose doit avoir son temps. Tous deux néanmoins sont incompatibles ; je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait ? écoutez, mes Frères, voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future ; l'évidence dans la patrie, la foi et la soumission durant le voyage. Un jour la vérité sera découverte ; en attendant pour s'y préparer, il faut que l'autorité soit révérée ; le dernier fera le mérite, et l'autre est réservé pour la récompense. « Là nous avons vu les mêmes choses que nous avons entendues » : *Sicut audivimus, sic vidimus* (2) : ici il ne se parle point de voir, et on nous ordonne seulement de prêter l'oreille, et d'être attentifs à sa parole : *Ipsium audite*.

Venez donc au Thabor, mes Frères, et accourez tous ensemble à ce divin Maître que vous montre le Père céleste. Vous pouvez reconnoître son autorité en considérant les respects que lui rendent Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, comme je l'ai déjà expliqué. Mais j'ajouterai maintenant une

(1) *Jerem. xxxiv. 5.* — (2) *Ps. xlvii. 9.*

remarque sur notre Evangile, que peut-être vous n'avez pas faite, et qui néanmoins est très-importante pour connoître l'autorité du sauveur Jésus. C'est, Messieurs, qu'il est remarqué qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père éternel qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent, et que Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret, vox, inventus est Jesus solus* (1). Dites-moi, quel est ce mystère ? d'où vient que Moïse et Elie se retirent à cette parole ? Chrétiens, voici le secret développé par le grand apôtre. « Autrefois, dit-il, Dieu » ayant parlé en différentes manières par la bouche » de ses prophètes (2) » ; écoutez et comprenez ce discours : Vous avez parlé, ô prophètes, mais vous avez parlé autrefois : « maintenant en ces derniers » temps il nous a parlé par son propre Fils » : *Novissimè locutus est nobis in Filio* (3). C'est pourquoi, dans le même temps que Jésus-Christ paroît comme maître, Moïse et Elie se retirent ; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder ; les prophètes, tout clairvoyans qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue : *Intransibilibus illis in nubem* (4)... *Nubes obumbravit eos* (5) : comme s'ils disoient au divin Sauveur tacitement par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père ; *Olim loquens patribus in prophetis* : maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée ; notre autorité se confond dans l'autorité supérieure ; et n'étant que les serviteurs, nous cédon humblement la parole au Fils. Par conséquent soyons attentifs, et écoutons ce Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus*. Ne recherchons pas les raisons des vérités qu'il nous enseigne ; toute la raison, c'est qu'il a parlé.

Écoutez comme il vous parle dans son Evangile :  
 • Jamais personne n'a vu Dieu ; le Fils unique, qu'

(1) *Luc.* ix. 36. — (2) *Hebr.* i. 1. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Luc.* ix. 34. — (5) *Matth.* xviii. 5.

» est dans le sein du Père, est venu lui-même pour  
 » vous en instruire » : *Deum nemo vidit unquam :  
 Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse  
 enarravit* (1). O hommes, nul de vous n'a encore  
 vu Dieu ; vous ne savez ce qu'il en faut croire, ni la  
 voie qu'il faut tenir pour aller à lui : le Fils unique,  
 qui est en son sein, qui pénètre tous ses secrets, lui-  
 même est venu vous les raconter : *Ipse, ipse enar-  
 ravit*. Que recherchez-vous, ô mortels, après le té-  
 moignage de ce divin Maître ? osez-vous lui deman-  
 der des raisons, ou vous plaindre de ce qu'il vous  
 oblige de croire ce que vous n'entendez pas ? Je vou-  
 drois entendre, je voudrais savoir ; saint Augustin va  
 vous satisfaire : « C'est être savant, nous dit-il, que  
 d'être uni à celui qui sait » : *Non parva scientia  
 est scienti conjungi* (2). C'est être assez savant que  
 d'être uni à celui qui sait ; ajoutons, pour expliquer  
 sa pensée, à celui qui sait d'original, si l'on peut par-  
 ler de la sorte, qui sait pour avoir vu et pour avoir  
 vu jusqu'au fond, et qui nous dit avec vérité : *Quod  
 vidimus, testamur* (3) : « Nous témoignons ce que  
 nous avons vu. » « Celui-là, dit saint Augustin, a  
 » les yeux de l'intelligence ; nous avons les yeux de  
 » la foi » : *Ille habet oculos agnitionis, tu credu-  
 titatis* (4). Je ne prétends rien davantage, je ne me  
 plains pas de l'obscurité des maximes de l'Évangile.  
 Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jé-  
 sus-Christ qui me dirigent ; je n'ai pas la science en  
 moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'as-  
 sure ; et je crois hardiment où je ne vois rien, parce  
 que j'en crois celui qui voit tout.

Il me semble, chrétiens auditeurs, que l'autorité  
 de ce divin Maître est suffisamment établie, et que  
 nous devons être très - persuadés que c'est assez  
 d'écouter sa voix pour connoître la vérité avec certi-  
 tude. Mais tirons de cette doctrine importante quelque  
 instruction pour notre conduite. Il faudroit commen-

(1) *Joan.* I. 18. — (2) *In Ps.* xxxvi, *Serm.* II, n. 2, t. IV,  
 col. 266. — (3) *Joan.* III. 11. — (4) *Ubi supra.*

cer un nouveau discours pour vous dire tout le fruit qu'elle doit produire; mais parmi une infinité de grandes choses qui se présentent de toutes parts, voici une vérité que je vous choisis; et je me tiendrai bienheureux, si je la puis aujourd'hui graver dans vos cœurs.

— Puisqu'il est ainsi, chrétiens, que nous sommes obligés de nous rapporter à ce que nous dit le sauveur Jésus, résolvons, et résolvons invariablement de former tous nos jugemens, non sur les apparences des sens, ni sur les opinions anticipées dont la raison humaine nous préoccupe, mais sur la parole de Jésus-Christ, sur la doctrine de son Evangile. M'entendez-vous, mes Frères, comprenez-vous ce que je veux dire? *Quis est vir sapiens qui intelligat hoc* (1)? Qui de nous juge selon Jésus-Christ, et selon les règles qu'il nous a données? Ah! si nous jugions des choses selon ses maximes, que d'illusions seroient dissipées! que de folles pensées s'évanouiroient! que de vaines opinions tomberoient par terre. Quand on voit les fortunés de ce monde au milieu de la troupe qui leur applaudit; tous les sens disent: Voilà les heureux; Jésus-Christ nous dit au contraire: Ce ne sont pas là les heureux; « heureux » ceux dont le Seigneur est le Dieu! *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (2)! c'est ce que vous dites, ô Maître céleste; mais que cette parole est peu écoutée! Nous nous laissons étourdir par le bruit de ceux qui nous crient perpétuellement qu'ils sont heureux, qu'ils sont fortunés dans leur vie molle et délicate; et parmi ce bruit importun, la voix du Sauveur demeure étouffée, et n'arrive pas jusqu'à nos oreilles.

Chrétiens, venez au Thabor, apprenez du Père céleste à écouter humblement son Fils: *Ipsium audite*. Qui pourroit vous faire comprendre toute la force de cette parole! Cette parole du Père céleste sacrifie tous vos sentimens, et abat toutes vos raisons aux pieds de son Fils. Mais qu'il a raison de nous reprocher que nous ne recevons pas son témoignage!

(1) *Jerem. ix. 12.* — (2) *Is. cxliiii. 15.*

*Testimonium nostrum non accipitis* (1). Si vous le recevez, vous êtes obligés de désavouer tout ce qui s'oppose à ce qu'il témoigne, par exemple, pour vous en convaincre, regardez ce que vous faites dans l'Eucharistie ; tout est mort, il n'y a que l'ouïe qui vive ; et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connoît plus que sa voix. Dans cet adorable mystère, tous vos sens vous trompent, excepté l'ouïe. La vue et le goût disent : C'est du pain ; le toucher et l'odorat se joignent à eux : il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison, pour abandonner tous vos sentimens à Jésus qui vous instruit par la seule ouïe. Éveillez-vous, mes Frères, et rendez partout le même respect à celui qui est toujours infallible. Que ce mystère que vous fréquentez tous les jours vous accoutume à juger des choses, non selon la prudence humaine, mais selon le témoignage qu'en rend le Sauveur. Imaginez-vous, chrétiens, mais que dis-je imaginez-vous ? croyez que vous avez toujours Jésus près de vous, qui vous dit à l'oreille tout ce qu'il faut croire de ce qui se présente à vos yeux. C'est l'Écriture qui vous l'enseigne, qu'il marche après vous comme un précepteur qui suit et qui conduit ses disciples, et qui ne cesse de les avertir de la voie qu'ils doivent suivre : *Et aures tue audient verbum post tergum monentis : Hæc est via* (2).

Soyez donc attentifs, mes Frères, à ce précepteur qui vous parle, et réglez vos jugemens sur les siens. Vos sens vous disent : Ce plaisir est doux ; écoutez, Jésus dit qu'il est très-amer : *Amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (3). Vos sens disent : Courons aux délices ; et Jésus : « Malheur à » vous qui riez, parce que vos ris produiront des pleurs (4) ! » Vos sens disent : Ah ! qu'il est pénible

(1) *Joan.* III. 11. — (2) *Isai.* XXX. 21. — (3) *Jerem.* II. 16.  
— (4) *Luc.* VI. 25.

de marcher dans la voie de Dieu ! et Jésus au contraire, que « son joug est doux et que son fardeau est » léger » : *Jugum meum suave est et onus meum leve* (1). Croyez ces témoignages, fidèles ; et, persuadés de leur vérité, formez-vous des maximes invariables, qui, fixant fortement à jamais votre esprit sur des jugemens arrêtés, puissent aussi diriger vos mœurs par une conduite certaine. C'est ma seconde partie,

## SECOND POINT :

*Ipsam audite* : « Écoutez Jésus » ; écoutez ses commandemens. Je vous ai dit, Messieurs, écoutez et croyez tout ce qu'il enseigne ; je vous parle maintenant d'une autre manière ; et je vous dis, écoutez et faites. Si vous avez oréance à sa droite, venez à l'épreuve des œuvres, et montrez votre foi par vos actions : *Ostende ex operibus fidem tuam* (2). Et certainement, chrétiens, si nous en croyons sa parole, de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de le connoître. Le disciple bien-aimé le dit nettement en sa première épître : *Qui dicit se nosse cum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (3) ; « Celui qui assure qu'il le » connoît, et ne garde pas ses commandemens, c'est » un menteur, et la vérité n'est point en lui. » Non, il ne connoît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connoît pas comme il le veut être. Il le connoît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine, et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu ; au contraire, il nous assure qu'il ne connoît pas ceux qui le connoissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs ; et ce n'est rien de la foi, si elle ne fructifie en bonnes œuvres. Mais afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que toute la vie chrétienne nous étant

(1) *Matth. xi. 30.* — (2) *Jac. ii. 18.* — (3) *I. Joan. ii. 4.*



représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel; les mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « nous sommes fondés en la foi » : *In fide fundati* (1). Or, vous savez que le fondement a deux qualités principales; il est en premier lieu le commencement, et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. D'où pour bien connoître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement, et secondement qu'elle est destinée pour être le soutien de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exige nécessairement la suite des œuvres; parce qu'en qualité de commencement elle nous oblige à continuer, et en qualité de soutien elle nous invite à bâtir dessus; et l'un et l'autre se fait par les œuvres.

Mais, découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles; et la seconde qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer; et il est aisé de l'entendre. Car tout le dessein du christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre : *Fides est prima quæ subjugat animam Deo* (2). La foi est la première qui soumet l'âme à Dieu; et le concile de Trente a défini que « la foi est le commencement du salut de l'homme » : *Fides est humanæ salutis initium* (3). La foi est donc un commencement, c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu, Messieurs, que tous les chrétiens l'eussent bien compris; car par là ils pourroient connoître que de s'en tenir à la foi sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas; c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cepit ædificare, et non potuit consum-*

(1) *Coloss. 1. 23.* — (2) *De Agon. Christ. n. 14, t. VI, col. 252.* — (3) *Sess. VI, c. VIII.*

*mare* (1) : « Voilà ce fou et cet insensé qui avoit commencé un beau bâtiment, et qui ne l'a pas achevé » : il a fait grand amas de matériaux ; il a posé tous les fondemens d'un grand et superbe édifice ; et le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou ! ô l'extravagant ! *Hic homo cepit ædificare.*

Mais éveillez-vous, chrétien : c'est vous-même qui êtes cet homme insensé. Vous avez commencé un grand bâtiment ; vous avez déjà établi la foi qui en est le fondement immuable. Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts a-t-il fallu faire ? La place destinée pour le bâtiment étoit plus mouvante que le sable : chrétiens, c'est l'esprit humain toujours chancelant dans ses pensées, il a fallu l'affermir. Que de miracles, que de prophéties, que d'écritures, que d'enseignemens ont été nécessaires pour servir d'appui ! Il y avoit d'un côté des précipices, précipices terribles et dangereux de l'erreur et de l'ignorance ; il a fallu les combler : et de l'autre, « des hauteurs » superbes qui s'élevoient, dit le saint apôtre (2), « contre la science de Dieu » ; il a fallu les abattre et les aplanir. Parlons en termes plus intelligibles : il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi ? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et l'on met de beaux fondemens sur lesquels on ne bâtit rien : peut-on voir une pareille folie ? Et ne vois-tu pas, insensé, que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie ; et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre ta folle et téméraire conduite ? Mais cela paroîtra bien mieux, si, après avoir regardé la foi comme le commencement de l'édifice, nous

(1) *Luc. xiv. 30.* (2) — *II. Cor. x. 5.*

considérons maintenant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. Car s'il est ainsi, chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites au divin Sauveur, si, ayant mis en vos âmes un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus : n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole ? c'est-à-dire que sa foi vous paroît douteuse, sa doctrine mal soutenue, ses maximes peu assurées.

Mais laissons ces justes reproches, pour prouver solidement par les Écritures que la foi ne nous est donnée que pour être le soutien des œuvres ; et vous en serez convaincus, si vous méditez attentivement la conduite de notre Sauveur tant qu'il a été en ce monde. Il a accompli de grands mystères, il nous y a donné de grands préceptes ; mais afin que ce qu'il faut croire nous apprit comme il faut agir, il a tellement ménagé les choses, que les mystères qu'il a accomplis fussent le soutien et le fondement des préceptes, qu'il a donnés. Saint Augustin, Messieurs, vous fera entendre cette vérité, et il nous l'explique admirablement dans le livre qu'il a écrit, *de Agone christiano*, du combat du chrétien, où, suivant le divin apôtre, il appuie toute la vie chrétienne et la liaison des préceptes avec les mystères, sur Jésus-Christ humilié et sur le mystère de sa croix. O hommes, dit-il, n'aimez pas le monde ; voilà le précepte ; parce que s'il étoit aimable, le Fils de Dieu l'auroit aimé ; voilà le mystère : *Notite amare temporalia, quia si benè amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei* (1). Ne vous attachez pas aux richesses, parce que si elles étoient nécessaires, le Fils de Dieu ne seroit pas pauvre ; ne craignez ni les souffrances ni l'ignominie, parce que

(1) *Cap. xi, n. 12, t. vi, col. 251.*

si elles nuisoient à notre bonheur, un Dieu n'y seroit pas exposé. Ainsi vous voyez manifestement que toutes les choses que Jésus commande, ont leur fondement immuable sur celles qu'il a accomplies ; et que s'il nous prescrit dans son Evangile une vie pénitente et mortifiée, c'est à cause qu'il nous y paroît comme un Dieu anéanti et crucifié. C'est pour cela que sur le Thabor, où l'on nous ordonne d'écouter sa voix, de quoi est-ce qu'il s'entretient avec Moïse et Elie ? De sa croix, dit l'évangéliste, et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem* (1). Pour quelle raison, mon divin Sauveur ? et qu'a de commun ce discours avec la gloire qui vous environne ? C'est, mes Frères, que ce qu'il commande étant fondé sur ce qu'il a fait, il nous propose ce qu'il a fait, pour disposer nos esprits à suivre humblement ce qu'il commande : *Ipsam audite* ; « Ecoutez Jésus » ; écoutez-le, croyez ce qu'il fait ; mais écoutez-le, faites ce qu'il dit.

Mais permettez-moi, chrétiens, d'étendre davantage cette vérité si solide et si importante, et de vous expliquer le dessein pour lequel le sauveur Jésus, dans cet état auguste et majestueux où il nous paroît au Thabor, ne parle que de sa croix et de ses souffrances. Chrétien, ne le vois-tu pas ? et ne l'as-tu pas encore entendu ? C'est qu'il a dessein de te préparer à écouter ses préceptes ; il veut lever les difficultés que tu trouves à suivre ses commandemens et à marcher dans ses voies. En effet, pour ôter ces difficultés, il faut nous inspirer du courage et nous donner de la force. Pour nous inspirer du courage, qu'y a-t-il de plus efficace que de le voir marcher le premier dans la carrière qu'il nous a ouverte, tout couvert de sueur et de sang, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, souffrant volontairement tout ce qu'ils redoutent : *Omnia contemnendó que pravi homines cu-*

(1) *Luc. ix. 31.*

*piunt, et omnia patiendò quæ horrescunt* (1) : et dans cet état de souffrances, nous disant d'un ton ferme et vigoureux : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* (2) : mes disciples, je le confesse, « Vous aurez à souffrir au monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Se peut-il trouver des âmes si basses qui ne soient encouragées par cet exemple ? Que si vous vous plaignez, chrétiens, que vos forces ne fussent pas pour suivre ce Dieu qui vous appelle ; vous me faites toute objection, je lis dans vos cœurs ; regardez que non seulement il marche devant, mais encore qu'il se tourne à vous pour vous tendre sa main charitable. Quelle preuve en avons-nous ? ses souffrances mêmes ! [ Ecoutez ] saint Paul dans l'épître aux Hébreux : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et ils qui tentantur auxiliari* (3) : « Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent. » Mystère admirable ! Messieurs, il prouve sa puissance par sa faiblesse, et avec beaucoup de raison ; car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa bonté, devienne l'appui des autres par sa puissance ; et que pour honorer la faiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont faibles par nécessité. Ne craignons donc pas, chrétiens, de suivre Jésus-Christ dans la voie étroite, et d'écouter un Dieu, marchant devant, nous donnant l'exemple, se retournant, nous tendant la main.

Par conséquent écoutons la voix de ce Maître si charitable : *Ipsam audite* : « Écoutons Jésus ; mais écoutons-le comme il parle, prenons ses sentimens comme il nous les donne. Car combien en voyons-nous tous les jours qui s'approchent du Fils de Dieu, non pour recevoir la loi, mais pour la donner, pour le faire parler à leur mode, selon les préjugés de leurs passions et au gré de leurs convoitises ?

(1) *S. Aug. lib. de ver. Relig. n. 31, t. 1, col. 758.* —  
 (2) *Joan. xvi. 33.* — (3) *Heb. ii. 18.*

Tels sont ceux qui consultent pour être trompés, qui ne trouvent de bons conseils que ceux qui les flattent, qui cherchent à se damner en conscience : tels sont ceux dont parle Isaïe : « Voici, dit-il, un peuple rebelle qui irrite la fureur de Dieu ; ce sont des enfans menteurs, enfans rebelles et opiniâtres, qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu » : *Populus ad iracundiam provocans est, et filii mendaces* (1). De tels hommes disent aux voyans : « Ne voyez pas, aveuglez-vous pour nous plaire ; ne nous montrez pas la droite voie » : *Notite aspicere nobis quæ recta sunt* (2) : ce n'est pas ce que nous cherchons, nous voulons des détours commodes ; nous demandons des expédiens pour assouvir nos vengeances, pour pallier nos usures, pour continuer nos rapines, pour contenter nos mauvais désirs : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores* (3) : « Dites-nous des choses qui nous plaisent, débitez-nous des erreurs agréables. » Que si quelque docteur véritable, de ceux dont parle l'apôtre saint Paul, « qui traitent droitement et fidèlement la parole de vérité (4) », au lieu de cette voie large et spacieuse qui nous mène à perdition, leur montre le chemin du salut dans une vie mortifiée et pénitente : « Otez-nous, disent-ils, cette voie » : *Auferte à me viam, declinate à me semitam* (5) : ôtez-nous cette voie, elle est trop incommode, « tirez-nous de ce sentier », il est trop étroit ; s'il les presse par l'Évangile, et qu'il leur dise : C'est Jésus qui parle : ah ! nous ne voulons point entendre sa voix, elle nous fâche et nous importune : *Cesset à facie nostrâ Sanctus Israel* (6) : qu'il n'y ait aucune partie de nous-mêmes qui fléchisse.

Ainsi, mes Frères, l'arrogance humaine emportée par ses passions ne veut point écouter le sauveur Jésus, s'il ne parle à sa fantaisie. Et jugeons-en par nous-mêmes, mettons la main sur nos consciences.

(1) *Isai. xxx. 9.* — (2) *Ibid. 10.* — (3) *Ibid.* — (4) *II. Tim. 11. 5.* — (5) *Isai. xxx. 11.* — (6) *Ibid.*

Qui de nous, s'il en étoit cru, n'entreprendroit pas de changer et de réformer l'Évangile en faveur de ses convoitises ? Il y a des vices que nous haïssons par une aversion naturelle ; et il n'y a point d'homme si corrompu, qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaît. Ah ! que nous aimons l'Évangile, lorsqu'il condamne ces vices que nous détestons ! Celui-là sera d'un naturel doux, ennemi du trouble et de l'injustice ; tonnez tant qu'il vous plaira, ô divin Sauveur, contre les rapines et les violences, il applaudira à votre doctrine ; mais si vous lui ôtez ces plaisirs si chers, que votre parole lui paroîtra rude ! il ne pourra plus l'écouter. Un autre, naturellement libéral, entendra toujours avec joie ce qui se dira contre l'avarice ; mais qu'on ne lui défende pas la médisance, qu'on lui permette de venger cette injure, qu'on lui laisse envelopper ses ennemis ou ses concurrens dans une intrigue malicieuse. O folie ! ô témérité ! mon Sauveur, que vous êtes rude ! on ne peut s'accommoder avec vous. « Sauvez-nous, sauvez-nous, » Seigneur, disoit autrefois le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les vérités sont diminuées par la malice des hommes » : *Diminutæ sunt veritates* (1). Elles ne sont pas tout-à-fait éteintes, il y en a qui plaisent à quelques uns ; mais par une audace effroyable, chacun les diminue à sa mode, chacun retranche ce qui lui déplaît. Les hommes se sont mêlés de mettre une distinction entre les vices ; il y en a qu'on laisse dans l'exécration, comme la cruauté et la perfidie, il y en a qu'on veut rendre honnêtes ; par exemple, ces passions douces, comme l'ambition, et ainsi des autres. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? « Jésus-Christ est-il divisé ? » *Divisus est Christus* (2) ? celui qui commande la fidélité, n'a-t-il pas commandé la tempérance ? celui qui défend la cruauté, n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles ? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ ? pourquoi défigurez-vous sa doc-

(1) *Ps.* xi. 1. — (2) *J. Cor.* i. 13.

trine par cette distinction injurieuse ? que vous a fait l'Évangile pour le déchirer de la sorte ? *Quid dimidiatis mendacio Christum ? totus veritas fuit* (1) ? Est-ce donc que l'Évangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre ? *Totus veritas* : Il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

Mais, chrétiens, que faut-il donc faire pour écouter fidèlement ce Maître celeste ? le voici en un mot de saint Augustin dans le livre de ses Confessions. *Optimus minister tuus est, qui non magis in-tuetur hoc à te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod à te audierit* (2) : « Celui-  
là est votre serviteur véritable, qui s'approche de  
vous, ô Sauveur, non pas pour entendre ce qu'il  
veut, mais plutôt pour vouloir ce qu'il entend. » Parole vraiment sainte, vraiment chrétienne, et digne certainement d'être toujours présente à notre mémoire. C'est ainsi que vous devez écouter Jésus, comme un maître dont vous venez recevoir la loi, en désavouant humblement tout ce qui se trouve contraire à ses volontés ; et si vous le faites, Messieurs, ô Dieu ! quelle sera votre récompense ! il fera un jour ce que vous voudrez, après que vous aurez fait ce qu'il veut ; et si vous accomplissez ses préceptes, il accomplira ses promesses. C'est ce qui me reste à vous dire, et que je conclurai en peu de paroles.

### TROISIÈME POINT.

Saint Thomas, traitant de la nature du vœu (3), établit cette différence entre le commandement et la promesse ; que le commandement règle et détermine ce que les autres doivent faire à notre égard, et la promesse au contraire, ce que nous devons faire à l'égard des autres. Ainsi, Messieurs, après avoir ouï

(1) *Tert. de Car. Chr. n. 5.* — (2) *Lib. x, c. xxvi, t. 1, col. 184.* — (3) *2. 2. Quæst. lxxxviii, art. 1.*



à quoi la parole de Jésus-Christ nous oblige envers lui par les préceptes, il est juste que vous entendiez à quoi il s'oblige envers vous par ses promesses. *Ipsam audite*; écoutez Jésus dans les promesses de son Évangile : et afin que vous entendiez quelle estime vous devez faire de cette promesse, concevez, s'il vous plaît, avec attention, Messieurs, dans quel ordre et par quelle suite Dieu s'engage à vous. Premièrement, il vous promet; secondement, pour vous rassurer, il confirme par serment toutes ses promesses; non content d'avoir engagé sa fidélité, il nous envoie son Fils du ciel en la terre, pour nous réitérer la même parole et nous persuader de sa bienveillance; et enfin pour nous ôter tout scrupule, il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous a promise, dans la glorieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est cette dernière circonstance qu'il nous faut examiner en peu de paroles.

C'étoit déjà une grande grâce qu'il eût plu à notre grand Dieu de s'engager à nous par des promesses; car, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, « celui qui promet quelque chose, le donne » déjà en quelque façon, en tant qu'il s'oblige à le donner : *Qui promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo dat* (1). Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas, par cette promesse, dans une possession actuelle, néanmoins il s'est, en quelque sorte, dessaisi lui-même en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. C'est pourquoi, dit le même saint Thomas, il paroît, par l'usage des choses humaines, qu'on rend grâces non seulement à celui qui donne, mais encore à celui qui promet, quand il paroît agir de bonne foi; parce qu'encore que le bien que l'on nous promet ne soit pas encore à nous par une possession actuelle, il est déjà à nous par engagement; et que celui qui promet quelque chose, s'est déjà en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté

(1) 2. 2. *Quæst. LXXXVIII, art. 5, ad 2.*

d'en disposer d'une autre manière. Par conséquent il faut avouer que Dieu, se liant à nous par ses promesses, nous donnoit un merveilleux avantage.

Mais il fait en notre faveur quelque chose de bien plus grand dans la glorieuse transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ. Il connoît notre dureté et notre cœur incrédule ; il sait que la vie future ne nous touche pas ; elle nous paroît éloignée, et cependant nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présents, ne connoissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur ? écoutez un conseil de miséricorde : « En vérité, en vérité, je vous le dis, il y en aura parmi vous, » dit-il, qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et dans son royaume » : *Sunt de hic stantibus qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in regno suo* (1). Je veux aider vos sens, je veux soulager votre infirmité ; si cette félicité que je vous promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente, je la ferai voir à quelques uns de vous qui pourront en rendre témoignage aux autres. Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples (2), et comme il étoit en prière ; car, mes Frères, c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous ; comme donc il étoit en prière, cette lumière infinie, qui étoit cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa face éclata comme le soleil, et une » blancheur admirable se répandit sur ses vêtements (3). »

Voilà, mes Frères, une belle idée de la gloire qui nous est promise ; car combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface le soleil même ! et combien est-elle abondante, puisqu'ayant rempli tout le corps, elle passe jusqu'aux vêtemens ! Aussi Pierre, ravi d'un si beau spectacle, s'écrie transporté et tout hors de

(1) *Matth.* xvi. 28. — (2) *Ibid.* xvii. 1. — (3) *Ibid.* 2.

soi : « O Seigneur, qu'il fait bon ici », et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue ! *Bonum est nos hic esse* (1). Que s'il est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps, que seroit-ce donc, chrétiens, si Jésus lui découvroit celle de son âme ? Mais s'il voyoit la beauté incompréhensible de son essence divine sans nuage, sans mélange, sans obscurité, et telle qu'elle est en elle-même, ô Dieu, quelle seroit son extase ! Mais puisqu'il se croit si heureux de voir son maître en sa majesté, quoiqu'il n'ait point encore de part à sa gloire, quel seroit son ravissement, s'il s'en voyoit revêtu lui-même ! O mes Frères, écoutons Jésus, et laissons-nous toucher à ses promesses qu'il nous rend déjà si sensibles. *Ipsium audite* : « Écoutez-le », écoutez la parole de sa promesse. Quelle est-elle ? la voici, Messieurs, telle qu'il l'a prononcée lui-même : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (2) : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, c'est » celui-là qui sera sauvé. » Que veut dire cette parole ? croyez sa promesse avec certitude, attendez l'effet avec patience.

Mais, hélas ! qui le fait, Messieurs ? qui se rend attentif à cette parole ? L'entendez-vous, ô hommes du monde, qui, enivrés par les biens présents, faites une raillerie de la vie future ? Oserai-je répéter dans cette chaire les discours que vous en tenez ? Ah ! plutôt que Dieu, qui sonde les cœurs, vous mette devant les yeux vos sentimens. N'êtes-vous pas de ceux qui parlent ainsi dans le prophète Isaïe ? « Ah ! » que le Seigneur se dépêche ; qu'il nous fasse voir » bientôt son ouvrage, s'il veut que nous le croyions ; » qu'il nous fasse expérimenter quelque chose de » ses desseins, et nous n'en douterons pas » : *Festinet, et citò veniat opus ejus, ut videamus : et appropiet, et veniat consilium sancti Israel, et sciemus illud* (3). Reconnoissez aujourd'hui vos sentimens dans la bouche de ces impies. Ne pensez-

(1) *Matth.* xvii. 4. — (2) *Ibid.* x. 22. — (3) *Isai.* v. 19.

vous pas tous les jours : Ah ! qui nous dira des nouvelles de cet avenir qu'on nous promet, toujours attendre, toujours espérer, et cependant tout le présent nous échappe : *Festinet, et citò veniat opus ejus*. Le monde nous donne des plaisirs présens, et Dieu nous remet à une autre vie. *Festinet* ; ah ! qu'il se dépêche, qu'il ne nous rejette pas à un si long terme ; nous ne pouvons pas attendre si loin : *Citò veniat opus ejus*. Ah ! loin de nous ces discours profanes, loin de nous ce langage impie : *Ipsium audite* : Ecoutez Jésus dans la parole de sa promesse ; ne doutez pas, ne vous laissez pas : ah ! ne doutez pas, chrétiens, Dieu l'a dit, vous serez sauvés : *Hic salvus erit*.

Mais, chrétiens, ne vous laissez pas ; il faut persévérer jusques à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem*. O Justes, ô fidèles, ô enfans de Dieu, c'est ici la voix qu'il vous faut entendre. Où êtes-vous dans cette assemblée ? Il y en a, je n'en doute pas : ah ! que nous ne soyons pas assez malheureux qu'il n'y ait point de justes dans un si grand peuple : ô justes, c'est à vous que je parle ; je vous parle sans vous connoître ; mais Dieu que vous connoissez et qui vous connoît, saura bien porter ma voix dans vos cœurs : *Qui perseveraverit, hic salvus erit*. Oui, c'est la parole qu'il vous faut entendre : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum* (1) : « Les cris d'allégresse et du salut se font entendre » parmi les tentes des justes. » C'est cette parole dont il est écrit : « Mes brebis entendent ma voix (2). » « C'est cette parole, dit saint Augustin, que nul des » étrangers n'écoute, que nul des enfans ne rejette » : *Hanc vocem non negligit proprius, non audit alienus* (3). Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles ; mais que celle-ci est entendue de peu de personnes ! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique ; celui-là, lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence, il écoute

(1) *Ps. cxvii. 15.* — (2) *Joan. x. 27.* — (3) *In Joan. Tr. xlv, n. 13, t. III, part. II, col. 600.*

parler Jésus-Christ ; mais, ô voix sacrée ! ô parole de persévérance ! il ne t'entend pas ; la tentation s'élève, il succombe ; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance ! il ne t'entend pas ; néanmoins c'est le sceau de l'obéissance. Ecoutez-la, ô enfans de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse, ah ! « persévérez jusques à la » fin, parce que la tentation ne durera pas jusques à » la fin » : *Persevera usque in finem, quia tentatio non perseverat usque in finem* (1). Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* (2) : « Encore quelque » peu de temps, et le pécheur ne sera plus. » Mais que ce délai est ennuyeux ! « C'est l'infirmité qui » vous fait paroître long ce qui est si court » : *Infirmitas facit diu videri quod citò est* (3). « Il nous » semble long quand il se passe, mais lorsqu'il sera » achevé, c'est alors que vous sentirez combien il » étoit de peu de durée » : *Hoc modicum longum nobis videtur, quoniam adhuc agitur : cùm finitum fuerit, tunc sentiemus quàm modicum fuerit* (4).

Que si les promesses ne vous touchent pas, écoutez la parole de ses menaces : je n'en ai point parlé, parce que l'intention de notre Seigneur n'est pas de nous montrer aujourd'hui rien qui soit terrible. Il n'est venu apporter que le salut : *Non enim veni ut iudicem mundum* (5) : « car je ne suis pas venu pour » juger le monde. » Mais enfin, contraint par nos crimes, [ il nous fait avertir ] de fuir devant la colère qui nous poursuit : *fugere à venturâ irâ* (6). « Car » déjà la cognée est mise à la racine des arbres » : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (7). « Qu'on jette, s'écrie-t-il, ce serviteur inutile » dans les ténèbres extérieures » : *Inutilem servum*

(1) *In Joan. Tr. XLV. n. 13, t. III, part. II, col. 600.* —  
 — (2) *Ps. XXXVI. 10.* — (3) *S. Aug. in Ps. XXXVI, Serm. 1, n. 10, t. IV, col. 263.* — (4) *In Joan. Tr. CI, n. 6, t. III, part. II, col. 753.* — (5) *Joan. XII. 47.* — (6) *Matth. III. 7.* — (7) *Ibid. 10.*

*ejicite in tenebras exteriores* (1). O paroles terribles ! *Irritam quis faciens legem Moysi, sine ullâ miseratione duobus vel tribus testibus moritur : quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (2) : « Celui qui a violé la loi de Moïse, est » condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins ; combien donc » croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus » grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de » Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane » le sang de l'alliance par lequel il avoit été sanctifié, » et qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce ? » Pour éviter toutes ces menaces, mes Frères, écoutons le sauveur Jésus, croyons humblement ce qu'il enseigne, suivons fidèlement ce qu'il commande ; et nous aurons infailliblement ce qu'il promet, la félicité éternelle. *Amen.*

(1) *Matth. xxv. 30.* — (2) *Ibid. Heb. x. 28, 29.*

## II<sup>e</sup> SERMON

POUR

LE II<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Rapport admirable entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole. Dispositions nécessaires pour l'entendre avec fruit : comment les prédicateurs doivent l'annoncer : où il faut qu'elle soit entendue des auditeurs. Obéissance fidèle à ce qu'elle prescrit, preuve certaine et essentielle qu'on est enseigné de Dieu.

---

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite.

*Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Matth. XVII. 51.*

JÉ n'entreprends pas de vous raconter toute la gloire du Thabor, ni toute la magnificence de la transfiguration de notre Sauveur ; je ne m'arrêterai pas à cette lumière, à cette majesté, à cet éclat qui éblouit les yeux des apôtres ; je ne vous dirai pas, avec saint Basile de Séleucie (1), que le soleil, plus surpris qu'au jour qu'il fut arrêté par Josué, fut étonné d'apercevoir un autre soleil plus resplendissant que lui, et, ce qu'il n'avoit jamais vu jusqu'à ce temps, de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère, lui devant qui toute autre lumière cède et disparaît.

(1) *Orat. in Transfigur. Domin.*

Je m'arrête à écouter cette voix du Père céleste : C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Mais je ferai une remarque qui me semble très-importante. Moïse et Elie avoient paru auprès du Sauveur en grande majesté : *Visi in majestate* (1) : la loi et les prophètes viennent lui rendre témoignage et le reconnoître. Mais ce qui nous doit faire entendre l'autorité du Seigneur Jésus, c'est que saint Marc et saint Luc ont observé qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent : ils entrèrent dans une nuée, et Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus* (2). Que si vous me demandez d'où vient que Moïse et Elie se cachent à cette parole, je vous en expliquerai le mystérieux secret, tel qu'il nous est exposé par le docteur des Gentils dans la divine Epître aux Hébreux. « Dieu, dit le grand » apôtre (3), ayant parlé autrefois à nos pères en » différentes manières par la bouche des prophètes ; » remarquez ces mots, *autrefois, maintenant,* » *dans les derniers temps*, il nous a parlé par son » propre Fils. » C'est pourquoi dans le même temps Jésus-Christ paroît comme maître, Moïse et Elie se retirent ; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder ; les prophètes, tout clairvoyans qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nuée, comme s'ils disoient au divin Jésus par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père : *Olim Deus* ; maintenant que vous ouvrez votre bouche, et que « l'Unique qui étoit dans » le sein du Père (4) » vient lui-même expliquer les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure ; et, n'étant que les serviteurs, nous cédon humblement la parole au Fils.

Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne

(1) *Luc.* ix. 31. — (2) *Ibid.* 36. *Marc.* ix. 7. — (3) *Heb.* i. 1. — (4) *Joan.* i. 18.



de tous côtés dans les chaires évangéliques. Ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Evangile. [ Venez ] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole, ou plutôt la parole du Fils de Dieu même ; [ et demandons ] les prières de celle qui le conçut, dit saint Augustin, premièrement par l'ouïe ; et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de le concevoir dans ses bénites entrailles. *Ave, Maria.*

Le temple de Dieu, chrétiens, a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances : là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple ; ici ils parlent au peuple de la part de Dieu : là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps ; il se fait reconnoître ici dans la vérité de sa doctrine. Il y a une très-étroite alliance entre ces deux places sacrées, et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfans de Dieu une nourriture céleste : Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là, rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion, et nous apprenant par même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette ; ici, il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là, par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de notre Seigneur Jésus-Christ ; ici, par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable :

et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont renommées parmi les savans, et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours, auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque: *Interrogo vos, Fratres, dicite mihi, quid vobis plus videtur, verbum Dei, an corpus Christi? Si verum vultis respondere, hoc utique dicere debetis, quod non sit minus verbum Dei, quàm corpus Christi; et ideo quantâ sollicitudine observamus, quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tantâ sollicitudine observemus ne verbum Dei quod nobis erogatur, dum aliquid aut cogitamus aut loquimur, de nostro corde cadat; quia non minus reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quàm ille qui corpus Christi in terram cadere negligentia suâ permiserit* (1). « Je vous » demande, mes Frères, laquelle de ces deux choses » vous semble de plus grande dignité, la parole de » Dieu, ou le corps de Jésus-Christ? Si vous voulez » dire la vérité, vous répondrez sans doute que la pa- » role de Jésus-Christ ne vous semble pas moins » estimable que son corps; ainsi donc, autant que » nous apportons de précaution pour ne pas laisser » tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous » présente, autant en devons-nous apporter pour ne » pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus- » Christ qu'on nous annonce; parce que celui-là » n'est pas moins coupable, qui écoute négligem- » ment la sainte parole, que celui qui laisse tomber » par sa faute le corps même de Jésus-Christ. » Voilà les propres termes de saint Augustin (\*), qui

(1) *Append. Sermon ccc, n. 2, t. v, col. 504.*

(\*) Le sermon d'où ce passage est tiré avoit été mal à propos attribué à saint Augustin, dans quelques anciennes éditions de ses œuvres. Les Bénédictins l'ont rejeté dans l'Appendix, comme n'appartenant pas à ce saint docteur, mais plutôt à saint Césaire d'Arles, mort en 542.

me donnent lieu, chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret rapport entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole ; parce que je ne trouve rien de plus efficace pour attirer le respect à la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre.

Ce rapport, dont nous parlons, consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis premièrement, chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de notre Seigneur, vous devez désirer aussi qu'on vous prêche en la chaire la vérité de sa parole : c'est la première disposition. Mais il faut encore passer plus avant : car comme il ne suffit pas que vous receviez au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps ; ainsi, pour bien entendre la sainte parole, vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, chrétiens, et voici la perfection du rapport et la consommation du mystère. Comme en recevant dans le cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter, qu'il paroisse à votre bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu, ainsi vous devez profiter de sorte de sa parole divine, qu'il paroisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite*. Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole ; vous écouterez au dedans sa prédication intérieure ; enfin vous l'écoutez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance : *Ipsum audite*.

Madame (\*), cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui Votre Majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications ;

(\*) La Reine-Mère.

afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices ; et que la parole de Dieu qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre Majesté, Madame, y donne peu d'attention ; et, comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver, qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

### PREMIER POINT.

Les chrétiens délicats, qui, ne connoissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et ce qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocens de désirer dans les chaires les discours qui plaisent, et non ceux qui touchent et qui édifient ; et énervent par ce moyen toute l'efficacité de l'Évangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur dangereuse, voici la proposition que j'avance, que comme il n'y a aucun homme assez insensé pour ne chercher pas à l'autel la vérité du mystère ; aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher pas en la chaire la pureté de la parole : c'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que preuve sera concluante.

Pour établir ce rapport, je pose ce fondement nécessaire, que, selon le conseil de Dieu dans la dispensation du mystère du Verbe incarné, il doit se montrer aux hommes en deux manières différentes. Premièrement, il doit paroître en la vérité de sa chair ; secondement, il doit paroître dans la vérité de sa parole : et voici la raison solide de ces différentes apparitions, c'est qu'étant le Sauveur du monde, il doit nécessairement se manifester par tout le monde. Par conséquent il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin de la terre ; il faut qu'il paroisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a prédestiné des élus. Si bien que ce même Jésus

qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole ; et c'est en cet état, chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche, paroît assez clairement dans notre évangile de la Transfiguration : car c'est une chose digne de remarque, que dans le même moment que saint Pierre, admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile sur le Thabor pour jouir éternellement de sa vue ; dans le même moment, chrétiens, *adhuc eo loquente* (1), « tandis qu'il parloit encore », la gloire de Jésus-Christ disparoît, un nuage couvre les disciples, d'où sortit cette voix du Père : « Celui-ci est mon Fils » bien-aimé, écoutez-le. » Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui devoient suivre : Cette vie mortelle et caduque n'est pas le temps de voir Jésus-Christ ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il viendra prendre sa place dans la gloire du sein paternel. Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout-à-fait la vue ; car en cessant de le voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine. Ecoutez-le seulement, et regardez ce divin Maître dans son Evangile, dans lequel il s'est lui-même renfermé : *Ipsium audite*. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, dans le livre de la Résurrection, que la parole de vie est comme la chair du Fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem,..... eundem etiam carnem suam dixit* (2) : et au savant Origène, que la parole qui nourrit les âmes est une espèce de second corps dont le Fils de Dieu s'est revêtu : *Panis quem Deus verbum corpus suum esse fatetur, verbum est nutritorium animarum* (3). Que veulent-ils dire, Messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps

(1) *Matth.* xvii. 5. — (2) *De Resur. carn.* n. 37, p. 406.  
— (3) *Hom.* xxxv. in *Matth.* t. 111, p. 898.

de notre Sauveur, et la parole de son Evangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu, retirant de nous cette apparence visible, et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Evangile, qui est en effet comme un corps dont la vérité est revêtue ; et par le moyen de ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous les jours des enseignemens de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Evangile ne montent pas dans les chaires pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions ! ils y montent, dans le même esprit qu'ils vont à l'autel, pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie ; car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes ; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ ; et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes ; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle porte dans vos esprits, c'est la doctrine même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici à sa conscience, et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute ; que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Eglise ; car c'est ainsi que les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes Frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent, ou exigent même de

prédicateurs autre chose que l'Évangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes; ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain. Ils pourroient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur; mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et les mystères sacrés: d'où il faut tirer cette conséquence, qui doit faire trembler tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs, que tel que seroit le crime de ceux qui feroient ou exigeroient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs, et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Évangile autrement que ne l'a déposée entre les mains de son Eglise le céleste prédicateur, que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsium audite.*

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul enseigne aux prédicateurs qu'ils doivent s'étudier, non à se faire renommer par leur éloquence, « mais à se rendre » recommandables à la conscience des hommes par » la manifestation de la vérité (1) : où il leur enseigne deux choses; en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où? dans les consciences. Comment? par la manifestation de la vérité; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par l'académie et l'arrangement des paroles, l'imagination réjouie par la délicatesse des pensées, l'esprit gagné quelquefois par la vraisemblance du raisonnement : la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, non un brillant et un feu d'esprit qui égale, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvemens qui chatouillent; mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes

(1) II. Cor. IV. 2.

choses, s'ils ne font luire la vérité, et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre : il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre ; et s'il y avoit un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit, comme à Job : *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas* (1) : « Si tu crois avoir un bras comme Dieu, et tonner » d'une voix semblable », achève, et fais le Dieu tout-à-fait : « Elève-toi dans les nues, parois en ta gloire, » renverse les superbes en ta fureur », et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorum, et in sublime erigere, et esto gloriosus..... disperge superbos in furore tuo* (2). Quoi, avec cette foible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant! N'affectons pas d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu, par notre foible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paroître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam de domo suâ, id est pectore sapientis procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam* (3). Il y a ici un ordre à garder : la sagesse marche devant comme la maîtresse ; l'éloquence s'avance après comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude ; il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse

(1) Job. XL. 4. — (2) Ibid. 5, 6. — (3) De Doct. Christ. lib. IV, n. 10, t. III, part. I, col. 68.



qui parle. Mais quelle est cette sagesse, Messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père, qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi, le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Ecritures, il en emprunte même les termes sacrés, non seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentimens. Ce n'est pas, dit saint Augustin (1), qu'il néglige quelques ornemens de l'élocution, quand il les rencontre en passant, et qu'il les voit comme fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent; mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer; et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paroisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Evangile; où, s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni n'affoiblisse sa sainte parole.

Vous voyez par là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte; mais, mes Frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes; car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère que je vous annonce: oui, mes Frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes; ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole; ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémence contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur; il faut qu'elle se donne elle-même. *Non... exigitur, sed... donat* (2). Dieu

(1) *De Doct. Christ. lib. IV, n. 57, col 89.* — (2) *S. Petr. Chrysol. Serm. LXXXVI.*

n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander : « il souffle où il veut (1) », quand il veut ; et la parole de vie qui commande à nos volontés ne reçoit pas la loi de leurs mouvemens : *Dominatur divinus sermo, non servit; et ideo non, cum jubetur, loquitur, sed jubet* (2). Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de parler ? quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé, ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée du ciel ne manqueront pas. Que si, au contraire, vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité, et qui demandent des fables et d'agréables rêveries : *Ad fabulas autem convertentur* (3) ; Dieu commandera à ses nues [ de ne point pleuvoir sur vous (4) ] ; il retirera la saine doctrine de la bouche de ses prédicateurs, [ et vous livrera à cette terrible famine de sa parole dont le prophète vous menace ]. Il enverra en sa fureur des prophètes insensés et téméraires « qui disent : La paix, où il n'y a point de » paix (5) ; qui disent : Le Seigneur, le Seigneur ; et » le Seigneur ne leur a point donné de commis- » sion (6). » Voilà le mystère que je promettois. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques ; parce que les prédicateurs étant pour les auditeurs, les uns reçoivent d'en-haut ce que méritent les autres : *Hoc doctor accipit, quod meretur auditor* (7). Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée ; ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté ; souhaitez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusqu'aux oreilles de votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs ; et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

(1) *Joan.* III. 8. — (2) *S. Petr. Chrysol. Serm.* LXXXVI. — (3) *I. Tim.* IV. 4. — (4) *Isai.* V. 6. — (5) *Jerem.* VIII. 11. — (6) *Ezech.* XIII. 6. — (7) *S. Petr. Chrysol. ubi supra.*

## SECOND POINT.

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes; l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement qui, approchant du mystère, prépare seulement la bouche du corps, et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur; ainsi, celui-là reçoit sa condamnation, qui, écoutant parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors, et bouche l'ouïe au dedans à cet enchanteur céleste : *Incantantis sapienter* (1).

Que si vous me demandez ici, chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est peut-être pas celle que vous entendez; et il nous faut ici expliquer deux choses : combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

Pour bien entendre, Messieurs, quelle doit être votre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne, qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. Nous devons donc être auditeurs dans l'intérieur : *Intus omnes auditores sumus* (2). Le Fils de Dieu ne nous permet pas de prendre le titre de maîtres : « Que personne, dit-il, ne s'appelle maître; car il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur » : *Unus est enim magister vester* (3). Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin (4), que nul ne nous peut enseigner que Dieu; ni les

(1) *Ps. LVII*, 5. — (2) *S. Aug. Serm. CLXXIX*, n. 7, t. v, col. 857. — (3) *Matth. XXIII*. 8. — (4) *De peccat. mer. et remiss. lib. 1*, n. 37, t. x, col. 20, 21.

hommes, ni les anges n'en sont point capables; ils peuvent bien nous parler de la vérité; ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets : ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. C'est en vain que l'on désigne avec le doigt les peintures de cette Eglise; c'est en vain que l'on remarque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien, si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi, parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est émis « qu'il éclaire tout homme venant au monde (1) » n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement. Je puis bien vous montrer au doigt l'objet de la vue, et adresser votre vue; puis-je vous donner des yeux pour les regarder? C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses; c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jésus-Christ (2) », par lequel nous goûtons ce qui est de Dieu. C'est lui qui ouvre le cœur, et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche; et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Voici, mes Frères, un grand secret » : *Magnum sacramentum, Fratres* : « Le son de la parole frappe les oreilles, le maître est au dedans » : on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur; *Sonus verborum nostrorum aures percutit, magister intus est* (3); car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute (4). » Certainement, chrétiens, il ne parloit pas à des sourds; mais il savoit, ce divin docteur, qu'il

(1) *Joan.* 1. 9. — (2) *I. Cor.* 11. 16. — (3) *In Ep. Joan. Tract.* III, n. 13, t. III, part. II, col. 849. — (4) *Matth.* XIII. 9.

y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant » n'écoutent pas (1) » ; qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas, et où lui seul a droit de se faire entendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle ; « celui qui enseigne les cœurs a sa chaire au » ciel (2) » ; il y est assis auprès de son Père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite*.

Ne croyez pas toutefois que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car, comme dit excellemment saint Jean-Chrysostôme (3), Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication ? quand aura le courage de l'accomplir, celui qui n'a pas la patience de l'entendre ? quand lui donnera son cœur, celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles ? C'est une loi établie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens ; et il l'a fallu en cette sorte pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paroître, pour l'amour de nous, sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons, et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. Pour la même raison, chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu, qui a tant voulu honorer les hommes que, sans avoir besoin de leur secours, il les choisit néanmoins pour être les instrumens de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte prédication. Mais cette assistance extérieure n'est que la moindre partie de notre devoir ; il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée, ne fassent tomber du cœur la sainte parole. Si, dans

(1) *Matth.* xiii. 13. — (2) *S. Aug. loco mox citato.* —

(3) *S. Chrys. de Mutat. Nomin. t. 111, p. 107 et seq.*

la dispensation des mystères, il arrive, par quelque malheur, que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Eglise tremble, tout le monde est frappé d'une sainte horreur; et saint Augustin vous a dit que ce n'est pas un moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité.

Et en effet, chrétiens, Jésus-Christ, qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps : au contraire, c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages : il a voulu, au contraire, que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent, il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce; et, comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons - lui - en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsium audite*.

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs; bien loin de laisser perdre les sentimens, ils pèsent exactement toutes les paroles : non seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance; et ils en savent remarquer au juste le fort ou le foible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostôme (1), on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes; le premier discours avec les suivans, le commencement avec le milieu; comme si la chaire étoit un théâtre où l'on monte pour disputer le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes Frères? où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? où se fait cette secrète

(1) *De Sacerd. liv. v, n. 1, t. 1, p. 415.*

leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Evangile: « Qui-  
 » conque a ouï de mon Père et a appris, vient à  
 » moi (1) ? » où se donnent ces enseignemens, et où  
 se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle  
 si fortement de son Fils, et où le Fils enseigne reci-  
 proquement à connoître son Père céleste ? Ecoutez  
 saint Augustin là-dessus, dans cet ouvrage admirable  
 de la prédestination des saints : *Valdè remota est à  
 sensibus carnis hæc schola, in quâ Pater auditur  
 vel docet, ut veniatur ad Filium* (2): « Que  
 » cette école céleste dans laquelle le Père apprend à  
 » venir au Fils, est éloignée des sens de la chair !  
 » encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée des  
 » sens de la chair, cette école où Dieu est le maître » !  
*Valdè, inquam, remota est à sensibus carnis  
 hæc schola, in quâ Deus auditur et docet.*

Mais quand Dieu même parleroit à l'entendement  
 par la manifestation de la vérité, il faut encore aller  
 plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent  
 simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la  
 leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit ;  
 parce qu'alors, dit saint Augustin (3), Dieu ne nous  
 enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce ;  
 selon la lettre qui tue, non selon l'esprit qui vivifie.  
 Donc, mes Frères, pour être attentif à la parole de  
 l'Evangile, il ne faut pas ramasser son attention au lieu  
 où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent  
 les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on  
 goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent  
 les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer  
 au lieu où se forment les jugemens, il faut aller à celui  
 où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque  
 endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne  
 le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins,  
 où se donne le branle à ses mouvemens ; c'est là qu'il  
 faut se rendre attentif pour écouter Jésus - Christ. Si  
 vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire, si vous

(1) Joan. vi, 45. — (2) De Præd. SS. n. 13, t. x, col. 799.

— (3) De Grat. Chr. n. 15, t. x, col. 237.

pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme qui viendra tout à coup vous percer le cœur, et ira droit aux principes de vos maladies. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit (1) que « la parole de Dieu » est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive » tranchant des deux côtés; qu'elle va jusqu'à la » moelle du cœur et jusqu'à la division de l'âme et de » l'esprit; c'est-à-dire, comme il l'explique, qu'elle » discerne toutes les pensées et les plus secrètes inten- » tions du cœur. » Et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem* (2) : « Celui qui prophétise parle aux hommes pour les » édifier, les exhorter et les consoler » ; parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous dérobons et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ, qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs, qui va mettre la main sur nos blessures : c'est alors qu'il faut faire ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcunque audierit sciens, laudabit et ad se adjiciet* (3) : « Que l'homme habile entende une parole sage, il la » louera aussitôt et il se l'appliquera. » Si le coup ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Que plutôt à Dieu que nous portassions le coup si avant que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme (4). Mais encore n'est-ce pas assez : il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, en sorte que les bons désirs

(1) *Heb.* iv. 12. — (2) *I. Cor.* xiv. 3. — (3) *Eccl.* xxi. 18.  
— (4) *Serm.* cccli, n. 7, t. v, col. 1356.



se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole. C'est mon troisième point.

### TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu a dit dans son Evangile : « Celui qui » mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, » et moi en lui (1) » ; c'est-à-dire que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle ; si une sainte douceur nous attache constamment et fidèlement à Jésus - Christ et à sa doctrine ; c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, Messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine Eucharistie, que comme nous ne connoissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur qu'en nous mettant en état qu'il paroisse qu'un Dieu nous nourrit ; ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole qu'en vivant de telle manière qu'il paroisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentimens véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même ; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits ; et, afin de bien reconnoître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que ses œuvres : *Operibus credite* (2) : « Croyez aux œuvres. »

J'ai observé, à ce propos, qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Eglise, je veux dire saint Jean-Chrysostôme (3), reproche souvent à ses auditeurs qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'étoit une comédie. Comme je rencontrais souvent ce reproche dans ses divines prédications,

(1) *Joan.* vi. 57. — (2) *Ibid.* x. 38. — (3) *De Sacerd.* lib. x, n. 1, t. 1, p. 415.

j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvoit être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres, dangereuses en ce point, qu'elles ne plaisent point si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans être de l'action et sans monter sur le théâtre. C'est en quoi ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui, au fond, sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvemens ne tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu : cette pitié qui causoit des larmes, cette colère qui enflammoit et les yeux et le visage, n'étoient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisoient toutefois les mêmes effets que les passions véritables ; tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes.

Saint Augustin appréhende que « les choses inutiles » ne deviennent agréables » : *Ne sunt delectabilia quæ sunt inutilia* ; combien plus que les objets ne plaisent, « s'ils sont dangereux » : *si periculosa* (1) ! Et on ne veut pas que nous disions que ces représentations sont très-dangereuses. Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable ! Les impressions demeurent des passions du théâtre : celles de la parole spirituelle sont bien plus tôt enlevées, le temporel les étouffe. Ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, foibles imitations des sentimens véritables, désirs toujours stériles et infructueux. La forte émotion s'écoule bientôt ; la

(1) *De Anim. et ejus orig. lib. 1, n. 3, t. x, col 339.*

secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons, qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plus tôt emportée. De telles émotions foibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre, où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que devant les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paroît dans sa pureté. Quand le docte saint Chrysostôme craignoit que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils sembloient émus; il s'élevoit souvent, dans son auditoire, des cris et des voix confuses qui marquoient que ses paroles excitoient les cœurs. Un homme un peu moins expérimenté auroit cru que ses auditeurs étoient convertis; mais il appréhendoit, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre, excitées par ressorts et par artifices: il attendoit à se réjouir quand il verroit les mœurs corrigées; et c'étoit, en effet, la marque assurée que Jésus-Christ étoit écouté.

Ne vous fiez donc pas, chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentimens, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché; vous n'avez encore écouté que l'homme; sa voix peut aller jusque-là; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu? vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure. Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité: elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez: *Si doctrina dicenda est... , aliùs et interiùs... , ut non ostendat tantummodo veritatem, verùm etiam impertiat charitatem* (1). De sorte que ceux

(1) *De Grat. Chr. n. 14, t. x, col. 236.*

qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis* : « Pour la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin » que l'on vous en parle » : *Ipsi enim vos à Deo didicistis ut diligatis invicem* : « car vous avez » vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres » ; et il en donne aussitôt la preuve : « en » effet, vous le pratiquez fidèlement envers les frères » de Macédoine » : *etenim illud facitis* (1). Ainsi, la marque très - assurée que le Fils de Dieu vous enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignemens ; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir ; il n'appartient qu'à ce divin Maître, que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut, et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere* (2). Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez - le véritablement, et obéissez à ses paroles : *Ipsium audite*. Ne vous contentez pas de ces affections stériles et infructueuses qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées ; de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne se nouent jamais pour donner des fruits ; ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices : Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école, et de tels soldats de sa milice. Ecoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (3) : « Les enfans d'Ephrem, qui bandoient » leurs arcs et préparoient leurs flèches, ils ont été

(1) *I. Thess.* iv. 9, 10. — (2) *S. Aug. loco mox citato.* —  
 (3) *Ps.* lxxvii. 9.

« rompus et renversés au jour de la bataille. » En écoutant la prédication, ils sembloient aiguïser leurs traits et préparer leurs armes contre leurs vices ; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettoient beaucoup dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans le combat : ils sembloient animés quand on sonnoit la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filiis Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que, pour écouter Jésus-Christ, il faut accomplir sa sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences ; il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la volupté, de la délicatesse, et les victimes de la curiosité publique : c'est pour affermir le règne de sa vérité ; de sorte qu'il ne veut pas voir, dans son école, des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers ; enfin, il y veut voir des disciples qui honorent, par leur bonne vie, l'autorité d'un tel maître. « Je suis le Seigneur, dit-il, qui vous enseigne » des choses utiles, et qui vous conduis dans la voie » : *Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in viâ quâ ambulas* (1). Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes : *Ipsam audite* : Ecoutez, c'est lui-même qui vous parle : « Si quel- » qu'un écoute mes paroles, et n'est pas soigneux de » les accomplir » ; *Non judico eum* : « je ne le juge » pas, car je ne viens pas pour juger le monde, mais » pour sauver le monde » : *non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum* (2). Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : « Celui qui me méprise et ne reçoit » pas mes paroles, il a un juge établi » : *habet qui judicet eum*. Quel sera ce juge ? « La parole que j'ai

(1) *Isai.* XLVIII. 17. — (2) *Joan.* XII. 47.

« prêchés le jugera au dernier jour » : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die* (1); c'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera; la loi elle-même fera la sentence selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde. Ceci nous manquoit encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu : il falloit encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'Eucharistie : celle-ci s'approchant des hommes, vient discerner les consciences avec une autorité de juge; elle couronne les uns, elle condamne les autres; ainsi la divine parole; ce pain des oreilles, ce corps spirituel de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes préviennent par leurs sentimens ce que je puis dire; et je m'assure que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes Frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi, pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contemnances de mépris, un murmure, et quelquefois un ris scandaleux déshonore publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous, saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due! Et nous, chrétiens, à quoi pensons-nous? quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole que nous manquons de respect à l'Eucharistie? Si

(1) *Joan. XII. 48.*

vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes Frères, ces mystères sont amis; ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle : contemplant en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel, avant qu'il nous enseigne dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation ! Pratiquez-la, chrétiens; ainsi notre Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Evangile puissent tellement arroser vos âmes, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaille à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! *Amen.*

---

# SERMON

POUR LE MARDI

DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR L'HONNEUR.

Puérilité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Etendue prodigieuse des vanités ; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

---

*Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.*

*Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes. Matth. XXIII. 5.*

**J**E me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugemens, se rendent si fort dépendans de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne ; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement,



auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions ; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avoient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentimens d'autrui, des affaires qu'ils auroient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde, auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut ? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures ! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus - Christ nous représente les Pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui ; et, pour cela, j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous exoite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion ; et, quand je considère attentivement les divers événemens des choses humaines, il me paroît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentimens qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré ; et je découvre, au contraire, tant de bien et tant de mal, et, pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'hon-

neur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises ; il y a des vices que nous honorons ; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin, nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes ; autrement, la vertu ne seroit pas honorée ; par exemple, dans la vertu, dans la force, et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, Messieurs, l'honneur attaché à toute sorte de choses. Qui ne seroit surpris de cette bizarrerie ? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvoit pas en arriver d'une autre sorte. Car, comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est foible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines ; parce que notre jugement est dépravé, il étoit absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises ; et parce qu'il n'est ni tout-à-fait foible, ni tout-à-fait dépravé, il falloit bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même foiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, Messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons, premièrement, du prix et de la valeur ; et par là les choses vaines seront décriées ; secondement, la conformité avec la raison ; et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement, l'ordre nécessaire ; et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à

Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

### PREMIER POINT.

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfans en malice (1); mais il ajoute, Messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentimens; c'est-à-dire qu'il y a en nous des foiblesses et des pensées puérides que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfans en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout-à-fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les foiblesses et les sentimens de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérids, il n'y a personne qui ne voie que le plus puérid de tous, c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornemens de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit, par ses vices, au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que, pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné quand il assemble, pour ainsi dire, autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme si c'étoit » là, dit saint Augustin (2), le souverain bien et la » richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche

(1) *I. Cor.* XIV. 20. — (2) *De Civit. Dei*, lib. III, cap. 1, t. VII, col. 59.

» et précieux, excepté lui-même » : *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean-Chrysostôme en rend cette raison excellente, dans la quatrième Homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles. Je ne puis, dit-il (1), comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostôme me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'étoit la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédoit noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisoit sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvoit tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendoit tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendoit aussi, par conséquent, libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandoit jusque sur les sens une joie divine. L'homme avoit en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissoit lui étoient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle étoit la première institution de la-créature raisonnable.

(1) *Hom. 17 in Matth., t. VII, p. 65, 66.*

Mais de même qu'en possédant Dieu, elle avoit la plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenoit attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression, qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et, comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et, sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, Messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a, non seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle, en ses ornemens, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert* (1); et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme petit en soi, et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans

(1) *De cult. scem. lib. 1, n. 8.*

ses vanités : tant de fois comte , tant de fois seigneur , possesseur de tant de richesses , maître de tant de personnes , ministre de tant de conseils , et ainsi du reste : toutefois , qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira , il ne faut toujours , pour l'abattre , qu'une seule mort. Mais , mes Frères , il n'y pense pas , et , dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine , il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil , qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est , Messieurs , en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet , il est admiré , et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève , c'est ce qui l'abaisse. Car ne voit-il pas , chrétiens , dans toute cette pompe qui l'environne , et au milieu de tous ces regards qu'il attire , que ce qu'on regarde le moins , ce qu'on admire le moins , c'est lui-même ? tant l'homme est pauvre et nécessaire , qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît.

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone , le modèle des âmes vaines , ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil » monte toujours », dit le roi prophète , et ne cesse jamais d'encherir sur ce qu'il est ; *Superbia eorum... ascendit semper* (1) ; Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté , il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut , qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité , il érige sa magnifique statue , il éblouit les yeux par sa richesse , il étonne l'imagination par sa hauteur , il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle ; et ainsi l'idole de ce prince , plus privilégiée que lui-même , reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation , voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te

(1) Ps. LXXIII. 23.

suivre ; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde ; et on adore, non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paroît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfans des hommes, jusques » à quand aimerez-vous la vérité, et vous plairez-vous dans le mensonge (1) ? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur* (2) : « Il passe comme un songe, et il ne court aussi » qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme (3), que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes ? Car quel siècle a-t-on vu où la vanité ait été plus désordonnée ? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences ? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contre-faire. On ne peut plus faire de discernement ; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étoient simplement que vanités, elles ne nous contraindroient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout-à-fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici des aumônes ? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers, pour satisfaire à son ambition ; encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité, la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges

(1) *Ps.* iv. 3. — (2) *Ibid.* xxxviii. 7. — (3) *Homil.* 1 in *Ep.* 11 ad *Thiessal.* t. xi, p. 514.

ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté, mais enfin vous voulez paroître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paroît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât; et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornemens du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savans, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornemens du monde. Mais qui les pourroit supporter, lorsqu'aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent; ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornemens de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrois n'avoir que ces plaintes, je ne les porterois pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés: y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots, elle passe à des libelles



diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocens de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

### SECOND POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur ; puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et, certes, les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques uns de ses ornemens, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange ? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée ? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord ; et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la

loi, une perte de la raison et de la droiture ? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean-Chrysostôme en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque (1), n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul ; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passans, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. [ Ceux que le monde considère, ] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte ; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes ; leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paroître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter, par un même attentat, un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Eglise, et une âme à Dieu, qu'il a rachetée de son sang ? Et toutefois, depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Eglise, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paroît libéralité et

(1) *Homil. 11, in Acta t. 1x, p. 22.*

qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain ? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense ; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros ? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie ; et n'avons-nous pas vu le monde poli, traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avoient point de telles attaches ? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie ; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connoissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connoît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices ; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu ; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas long-temps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (1) : « J'ai découvert Esaü, j'ai » dépouillé cet homme du monde de ces vains pré- » textes dans lesquels il s'enveloppoit : j'ai manifesté » toute sa honte, et il ne peut plus se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice, on ne se paiera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose, ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur, que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Eveillez-vous donc, chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable; et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

### TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'étoit plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit; et, d'autre part, la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes, il est véritable que si nous combattons avec tant de force

(1) *Jérem.* XLIX. 10.

l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence, et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre; que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desinimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus* (1). Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé, que « vouloir faire le bien, et ne vouloir » pas qu'on nous en loue, c'est vouloir que l'erreur » prévale, c'est se déclarer ennemi de la justice pu- » blique, et s'opposer au bien général des choses » humaines, qui ne sont jamais établies dans un » meilleur ordre, que lorsque la vertu reconnue » reçoit l'honneur qu'elle mérite (2). » D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et, comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondemens sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes Frères, une chose

(1) *Plin. Epist. lib. III, Epist. XXI.* — (2) *De Serm. Dom. lib. II, n. 1, 2, III, part. II, col. 201.*

assez remarquable, que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions deshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges: d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelle à la vertu; je dis à la vertu chrétienne; car on n'en connoît point d'autre en cette chair. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges, et si vous pesez attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher: *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* (1): « Prenez garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés »: voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte. *Orationem tuam fac esse mysterium* (2): et ainsi des autres: voyez dont comme il élève la vertu: il la retire du monde; il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non seulement aux autres, mais à elle-même: il ne veut pas que la gauche sache l'aumône que fait la droite (3); enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean-Chrysostôme compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il (4), au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses

(1) *Matth.* VI. 1, 6. — (2) *S. Chrysost. Homil.* XIX, in *Matth.* n. 3. t. VII, p. 248. — (3) *Matth.* VI. 3. — (4) *In Matth. Homil.* LXXI. t. VII, p. 698.

flatteries ; elle aime la retraite et la solitude , et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu , sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face : elle aime , dis-je , à se cacher , non par honte , mais par modestie. Car , mes Frères , ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte , que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble , qui l'étaient avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer , et lui donnent moins de liberté de paroître au jour , que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir ; mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bientôt loia de vouloir surprendre les yeux par des ornemens empruntés , elle cache même une partie de sa beauté naturelle , et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice , qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée ; mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *Ut videant opera vestra bona , et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (1).

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste ? C'est ainsi qu'elle étoit faite , lorsqu'elle sortoit toute récente d'entre les mains des apôtres , formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété étoit véritable , parce qu'elle n'étoit pas encore devenue un art : elle n'avoit pas encore appris à s'accommoder au monde , ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle étoit , elle ne regardoit que le ciel auquel elle prouvoit sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire , dit saint Chrysostôme (2) , vient gâter cette bonne éducation : elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu , elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours

(1) *Matth.* v. 16. — (2) *Loco mox citato.*

déshonnêtes : *Sic à lenâ corruptissimâ ad turpes hominum amores impellitur*. Fuyons, Messieurs, ces excès ; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, » encore que ce soit un orgueil damnable que de » mépriser ce que Dieu commande, c'est une audace » bien plus criminelle de s'attribuer à soi-même ce » que Dieu donne » : *Detestabilis est cordis humani superbia, quâ facit homo quod Deus in hominibus damnat ; sed illa detestabilior, quâ sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat* (1). Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, Messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ezéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : Ton cœur s'est élevé démesurément, » et tu as dit : Je suis un Dieu ; et, quoique tu ne » sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de » Dieu » par ton audace insensée : *Dixisti, Deus ego sum ;... cùm sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei* (2). Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes Frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes ; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que, comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une

(1) *Epist. vi ad Theodor. p. 189.* — (2) *Ezech. xxviii. 2.*



créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et, malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : *Labia nostra à nobis sunt* (1) ? « Nos lèvres sont de nous-mêmes » ; et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde. Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (2) ? « Tout ce grand domaine est » à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis » fait moi-même. » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main vigoureuse » qui a fait hautement ces choses » : *Manus nostra excelsa* (3).

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire ! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe ; car c'est lui dont il est écrit « qu'il réproûve les desseins des peuples ; qu'il » confond quand il lui plaît les entreprises des » grands (4), et qu'il est terrible en conseils par- » dessus les enfans des hommes (5). » C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse ; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie ; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe (6),

(1) *Ps.* XI. 5. — (2) *Ezech.* XXIX. 3. — (3) *Deut.* XXII. 27. — (4) *Ps.* XXXII. 10. — (5) *Ibid.* XLV. 4. — (6) *Isai.* XLV. 1.

qui fait marcher la terreur devant sa face, et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur, par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode, pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu (1), qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardoit comme rien » ; *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré (2) ; qui confond un Antiochus avec son armée, par laquelle il croyoit pouvoir dominer aux flots de la mer ; *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare* (3). Et quand aurois-je fini, si j'entreprendois de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël, et de ce monarque du monde !

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événemens et change avec la fortune ? C'est pourquoi je souhaite à notre grand Roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils ; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais, méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite ; enfin, une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

(1) Act. xii. 23. — (2) II. Mach. viii. 35. — (3) Ibid. ix. 8.

# FRAGMENT

## SUR LE MÊME SUJET.

Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de la bonne opinion des hommes : combien et comment nous devons travailler à nous la concilier et à nous y maintenir.

---

L'HONNEUR peut être considéré en deux manières : 1° il peut être pris pour le crédit et l'autorité que donnent les emplois, les charges, la faveur des grands ; 2° pour la bonne opinion que l'on a de nous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen assez ordinaire pour parvenir à l'autre ; et la première nous donne de grands avantages pour entretenir celle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je prétends parler, et rechercher quelle estime nous en devons faire, jusques à quel point nous sommes obligés de nous le conserver, comment nous nous y devons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur en ce sens, l'estime que les hommes font de nous pour quelque bien qu'ils y considèrent ; mais il faut ici user de distinction ; car ou ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou ils jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et l'estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque la chose qu'ils prisent en nous nous convient effectivement, et qu'elle est digne de louange : c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition ; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut

mal user ; parce qu'elle ne seroit plus vertu si l'on en faisoit un mauvais usage ; il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange , et par conséquent que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est - ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur , par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne , comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule , ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur que l'on nous défère , fondé sur un jugement véritable , il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin , mais on peut s'égarer par diverses voies ; tellement qu'à cet honneur solide qui a fondement sur la vérité , nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1° en nous attribuant des choses louables qui ne nous conviennent pas ; 2° en nous louant pour des choses que nous avons en effet , mais qui ne méritent pas de louange ; 3° en joignant l'un et l'autre ensemble , c'est-à-dire , en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas , et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paroît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une estime raisonnable et de la chose et de la personne , le faux honneur , au contraire , se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première , on se trompe quant à la personne ; en la seconde , on erre en la chose ; en la troisième , on juge mal et de la personne et de la chose. Cette division est juste et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé , venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur ; et pour cela il faut comparer , 1° toutes ces

sortes d'honneur ensemble ; 2° les comparer avec la vertu ; 3° avec la vie ; 4° avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire, c'est que l'un nous a semblé véritable, et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque, en ce que celui que nous appelons faux honneur ne laisse pas, en un sens, de pouvoir être nommé véritable. Car encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement ; et, en ce sens, l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère ; mais on peut aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi, et une estime contraire à la vérité. De là il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion raisonnable et une opinion mal fondée. On pourroit même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas, l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable ; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis ; et, quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois, dans cet avantage que nous recevons, il y a un mal mêlé, qui est l'erreur ; et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage.

Maintenant, pour connoître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur qui en est le principe. De cette sorte, il est aisé de voir que l'erreur la moindre de toutes, est celle qui ne regarde que la personne : par exemple, lorsqu'on croit vertueux celui qui ne l'est pas ; le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas ; le troisième et le plus mauvais, c'est de juger fausement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire et de la chose et de la personne.

Au premier genre d'erreur, encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort ; au contraire, on lui donne plus qu'il ne lui appartient ; au second, on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité, en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas ; au troisième, on fait tort à la vérité et à la personne qu'on déshonore en pensant l'honorer. Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur, qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni estimer le second, qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre : autrement, nous nous préfererions à elle, ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison, ni à la personne.

Premièrement, on pourroit douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur, et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites ; car encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue ; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a ; et, quoique je doive plutôt

désirer, d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis. Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur? Il paroît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien; et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis, et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point est tombé dans une erreur fort préjudiciable; et ne connoître pas la vertu, c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer, même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas; au contraire, ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit, non plus qu'à la vertu qu'il pense honorer en ma personne, rien ne m'empêche d'avoir quelque joie de cette erreur innocente, pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire cet avantage nous doit être peu considérable; car c'est se repaître de peu de chose que de se croire relevé par l'erreur d'autrui; au contraire, plus on estime le bien que l'on s'imagine être en nous, plus nous devons être mal satisfaits de nous-mêmes de ce que nous sentons qu'il nous manque. Ainsi, le moins que puisse faire un homme que l'on honore de cette sorte, c'est de recevoir cet honneur sans s'en estimer davantage, et de souhaiter, pour l'amour de ceux dont le jugement lui est si favorable, qu'ils cessent de se tromper dans leur opinion, non par la connoissance qu'ils pourroient prendre de ses défauts, mais par le règlement que lui-même apportera à ses mœurs. S'il a d'autres pensées, et qu'il tourne tous ses soins à tromper le monde, sans rechercher jamais le solide, il sera du nombre de ceux qui sont appelés hypocrites, qui, outrageant la vertu

dans leurs cœurs, abusent de son image, qui leur sert de montre pour se concilier la faveur des hommes.

Après avoir considéré combien nous devons priser l'honneur en lui-même, par la comparaison que nous avons faite de toutes les espèces d'honneur entre elles, voyons combien il doit être prisé à l'égard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la raison : et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien ; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme ; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il seroit meilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas en homme, c'est-à-dire ne vivre pas selon la raison, et faire de l'homme une bête ; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux, sans comparaison, que le sembler être ; il vaut mieux être riche que de sembler riche ; être sain, être savant, que de sembler tel ; il vaut donc mieux, sans comparaison, être vertueux que de le paroître ; et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or, celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple, les habits magnifiques. Ces choses d'elles-mêmes sont de peu de prix, et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravalier trop indignement la vertu, qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre, que la seule opinion fait valoir.

De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur, parce que la vertu



lui apprend que son bonheur ne dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même : or, la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer, 1° pour soi, 2° pour les autres, 3° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes ses semblables, à cause du bien de la société : or, l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu ; et cet acte de justice nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu. Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement ? sans doute il ne le peut pas. Car ce seroit le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre, par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un véritable désir d'honneur se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions.

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate, qui consiste à comparer l'honneur à la vie ; et, pour en juger sainement, il faut présupposer, avant toutes choses, que, pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable, et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non être, montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois, deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1°. L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance : or, la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2°. Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie, sans quoi il n'a plus pour nous de douceur : or, la vie est exposée à tant de maux, qui sur-

passent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très-souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant. C'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous seroit à charge, si nous ne faisons simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les momens : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffiroit pour nous rendre la vie insupportable.

Par là il paroît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne seroit pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui nous les présente et qui en fasse le choix, puisqu'ainsi que nous avons dit, il vaut mieux, sans comparaison, ne pas vivre que de ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que, tant qu'un homme peut avoir dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer la mort à la vie, bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Les choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre, que la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur. Pour cela, repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit n'est pas de la nature de celles que nous devons

désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable; parce que, ou nous connoissons notre manquement; et alors notre jugement propre, qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup; ou nous ne le connoissons pas, et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connoissance que nous avons de nous-mêmes.

Par conséquent, l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est, non seulement par opinion, mais encore par effet, très-avantageux par les bons effets qu'il produit; c'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu, qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agrémens de la vie. Or, nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire: tout cela sont des biens effectifs, qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, on n'a ni amitié ni confiance en nous, et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la

société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paroît un bien excellent; et je le trouve en ce sens de telle valeur, que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y iroit de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé; et quand il n'encourroit aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu plus glorieuses. Par exemple, un homme n'est pas toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre, pour le service de son prince et de sa patrie; il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur.

Mais quoiqu'en ces rencontres la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première. Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine; mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres, et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme fait grande dépense, il est vraisemblable qu'il est libéral; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer, on juge vraisemblablement qu'il est timide; mais peut-être que, dans l'apparence qu'il voyoit que son secours seroit inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme fait de grandes épargnes, il est vraisemblable qu'il est avare; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'Etat ou de sa maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire: c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on

fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait: Je crois très-assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisemblances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement, il faut avouer qu'il se laisseroit gêner par les opinions des autres, plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage doit réserver à son jugement; et cette foiblesse de s'abandonner à ce que les autres trouvent vraisemblable, au préjudice de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il recherche l'honneur trop basement, qu'il le veut briguer comme par faveur, au lieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi, quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté, lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où, y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de mon ami que je vois en péril, soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité. Alors je manque à ce que je dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux que nous avons médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que l'incertitude des événemens nous oblige souvent, pour notre décharge, de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits, et autres semblables, il

me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1° à la coutume, 2° à son humeur et à celle des siens. Mais s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage, qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable, surtout s'il se modère de telle sorte qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rende point esclave de leurs passions et de leurs sentimens; autrement, il n'y auroit pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire, et jusques à quel point on s'en peut passer. L'honneur ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion; or, les opinions ne sont pas forcées: donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne « permet la force que contre la force »: *Vim vi repellere licet*. Un homme nous donne un soufflet; ce n'est pas lui proprement qui nous déshonore, mais ceux qui nous font l'injustice de nous en estimer moins pour avoir été exposés à la violence.

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui nous déshonore. On peut se récompenser de l'argent qui nous est volé en prenant autant de notre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée: or, ici l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez, et vous ne pouvez avoir aucune action légitime pour lui ôter son bien: donc il n'y a point de compensation.

I<sup>er</sup> SERMON  
POUR LE JEUDI  
DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,  
PRÊCHÉ A LA COUR.  
SUR LA PROVIDENCE.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchants. Sentimens que la foi de la Providence doit nous inspirer.

---

Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

*Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourmens.*  
Luc. XVI. 25.

Nous lisons dans l'Histoire sainte (1), que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte qui tenoit en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel

(1) III. Reg. xv. 17—22.

effort contre l'ennemi, que, non seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paroît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons, au contraire, qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond, après que nous aurons imploré, etc.

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze (1), contemplant la beauté du monde dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avoit appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissoit ce grand édifice, en admiroit lui-même toutes les parties: *Vidit Deus lucem quod esset bona* (2). « Dieu vit que la lumière étoit bonne »: qu'en ayant composé le tout, il avoit encore enchéri, et l'avoit

(1) *Orat.* xxxiv, t. 1, p. 557. — (2) *Genes.* i. 4.



trouvé « parfaitement beau » : *Et erant valdè bona* (1); enfin qu'il avoit paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail, et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieront la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devoit prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avoit tant aimé à faire, et ce qu'il avoit lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidens inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événemens qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde ! prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne. Car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infallibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connoître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi

(1) *Genes. 1. 31.*

à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux princes (1) pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instrumens de la conduite supérieure; et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un Etat par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même, ou quelque injustice qui paroisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune, mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événemens que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes; et, après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentimens qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvemens, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde: et c'est tout le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La pre-

(1) *Deut.* xxxiv. 9.

mière vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se déinèle, et vous voyez paroître un visage avec ses linéamens et ses proportions, où il n'y avoit auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus vites, ni les affaires » aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux ; » mais que c'est le hasard et l'occasion qui donne » tous les emplois, qui règle tous les prétendans » : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum ;... sed tempus casumque in omnibus* (1). J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses » arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui blasphème » : *Quod universa æquè eveniant justo et impio, ... immolanti victimas et sacrificia contemnti... eadem cunctis eveniunt* (2). Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante, et l'innocence affligée ; mais de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône, et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte ?

(1) *Eccles. ix. 11.* — (2) *Ibid. 2, 3.*

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu », ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1). Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, » sous le soleil l'impiété en la place du jugement, » et l'iniquité dans le rang que devoit tenir la justice » : *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* (2). C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvoit pas monter plus haut, ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvoit penser Salomon en considérant un si grand désordre ? Quoi, que Dieu abandonnoit les choses humaines sans conduite et sans jugement ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement. « Aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera » le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de » toutes choses » : *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit* (3).

Voici, Messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit ; il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que

(1) Ps. LII. 1. — (2) Eccles. III. 16. — (3) Ibid. 17.

Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes; et, voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'Etat de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paroître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impïété dans les places qui leur sont dues; « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose » : *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême, qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se

passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants ; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilans de sa providence paternelle ne soient pas ouverts ? *Nonne vos magis pluris estis illis* (1) ? « N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Que s'il vous paroît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice : songez à l'éternité de ce premier Etre ; ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des momens ; et il faut la durée entière du monde pour développer tout-à-fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchans. *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii et coronentur omnes boni* (2). Il ne seroit pas raisonnable : laissons agir

(1) *Matth.* vi. 26. — (2) *S. Aug. in Ps.* xci, n. 8, t. iv, col. 986.

l'Éternel suivant les lois de son éternité; et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus esto* (1).

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchans; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paroître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire » : *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem.* « Il se montre presque égal sur toute la nature humaine, et les biens et les maux qu'il envoie, en attendant, sur la terre, sont communs à ses ennemis et à ses enfans » : *Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis; et incommoda suis* (2). Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains momens dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connoît sa toute-puissance,

(1) *S. Aug. in Ps. xc1, n. 8, t. iv, col. 986.* — (2) *Apol. n. 41.*

et qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement ; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir ; il ne s'émeut pas de leurs reproches : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (1) : « parce qu'il voit » que son jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes : et quand un tel désordre ne dureroit qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux : il y en a de deux sortes ; il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien ; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle ; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes ; c'est

(1) Ps. xxxvi. 13.



pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il falloit certainement, dit saint Augustin (1), que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés : c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il falloit que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tint les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*. Il y a, premièrement, le vin pur, *vini meri* ; il y a, secondement, le vin mêlé, *plenus mixto* ; enfin il y a la lie, *verumtamen fœx ejus non est exinanita* (2). Que signifie ce vin pur ? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie ? sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur. Et que représente ce vin mêlé ? sinon ces biens et ces maux, que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente. O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée ! mais la sage dispensation que la Providence en

(1) *In Ps. LV, n. 16, t. IV, col. 526.* — (2) *Ps. LXXIV. 8. 9.*

a faite ! Voici les temps de mélange , voici les temps de mérite , où il faut exercer les bons pour les éprouver , et supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter , pendant que les insensés en abusent ; mais ces temps de mélange finiront . Venez , esprits purs , esprits innocens , venez boire le vin pur de Dieu , sa félicité sans mélange . Et vous , ô méchans endurcis , méchans éternellement séparés des justes , il n'y a plus pour vous de félicité , plus de danses , plus de banquets , plus de jeux ; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ* (1). Voilà , Messieurs , ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable .

« O que vos œuvres sont grandes ! que vos voies » sont justes et véritables , ô Seigneur , Dieu tout- » puissant ! qui ne vous loueroit , qui ne vous bénirait , ô Roi des siècles (2) » ! qui n'admireroit votre providence , qui ne craindroit vos jugemens ! Ah ! vraiment ! « l'homme insensé n'entend pas ces » choses , et le fou ne les connoît pas » : *Vir insipiens non cognoscet , et stultus non intelliget hæc* (3). « Il ne regarde que ce qu'il voit , et il se » trompe » : *Hæc cogitaverunt , et erraverunt* (4). Car il vous a plu , ô grand Architecte , qu'on ne vit la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce seroit seulement au dernier jour qu'on enten- » droit le mystère de votre conseil » : *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus* (5).

Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connoissance si nécessaire : prévenons , Messieurs , l'heure destinée ; assistons en esprit au dernier jour , et du marche-pied de ce tribunal devant lequel nous comparoîtrons , contemplons les choses humaines . Dans cette crainte , dans cette épouvante , dans ce silence

(1) *Ps.* LXXIV. 9. — (2) *Apoc.* xv. 3, 4. — (3) *Ps.* xci. 6. — (4) *Sap.* II. 21. — (5) *Jerem.* xxiii. 20.

universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissoient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyoient pas que cette publique impunité les avertissoit hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant, qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance ; les châtimens exemplaires qu'il exerce sur quelques uns, ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissoit ici tous les criminels, je croirois toute sa justice épuisée, et je ne vivrois pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore quoique innocent ; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être : cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ; il faut que les choses changent. Et en effet, admirez la suite : « Mon fils, tu » as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu » des maux. » Ce désordre se pouvoit souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparoit un plus grand ouvrage ; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvoit pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité : *Nunc autem* ; une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris*. Voilà, Messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Ecriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

## SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paroît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentimens que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future. a établi cette loi : qu'aucun n'auroit de part aux biens suprêmes, qui auroit trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfans : *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (1). La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons ; ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur à bonis*, dit saint Augustin (2).

Et certainement, chrétiens, quand rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfans d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un

(1) *S. Aug. in Ps. cxxxvi, n. 5, t. iv, col. 1516.* — (2) *In Ps. lxi, n. 14, col. 613.*

petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles ; et, pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ; et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parois peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance : non, non, Messieurs, je ne m'oublie pas : non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience, et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consor-*

tes (1). Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfans de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose : mais elle fait encore un plus grand effet ; c'est de les délivrer de la crainte. Que craindroient-ils, chrétiens ? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres ; le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout ; elles s'accordent avec le tout, dont elles sont l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il seroit long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête ; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout, et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui, ni qui trouble ses desseins : au contraire, tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins ; parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre, à l'accomplissement de son salut ; et son salut est sa grande affaire ; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (2).

(1) *S. Aug. de Civ. Dei, lib. v, c. xxiv, t. vii, col. 141.*  
 — (2) *Rom. viii. 28.*

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance (1) », que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume (2). » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien ; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu ? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance ?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie ; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice ; autant la chute des uns que la persévérance des autres ; autant les exemples de foiblesse que les exemples de force ; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin (3), vient laver ses mains dans leur sang ; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi, comme une voix céleste qui dit aux méchans fortunés

(1) *Rom.* v. 4. — (2) *Luc.* xii. 32. — (3) *In Ps.* lviij, n. 21, t. iv, col. 556.

qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison ? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune, ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit ; « les puissans, » dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puis-  
samment » : *Potentis potenter tormenta patientur* (1). C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de » vous de meilleures choses » : *Confidimus autem de vobis meliora* (2). Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle [l'Évangile], et vous irez, avec le pauvre Lazare, vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

(1) *Sap.* vi. 7. — (2) *Heb.* vi. 9.



# II<sup>e</sup> SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Différens degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime : terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

---

Mortuus est autem et dives.

*Le riche mourut aussi.* Luc. XVI. 22.

**J**E laisse Jésus-Christ sur le Thabor, dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étois d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenteroit sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse ; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur

conversion, si je faisais ce partage, se persuaderoient trop facilement qu'ils pourroient aussi détacher ces choses, qui ne sont, pour notre malheur, que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manqueroit à la vie nourriroit leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours, comme par une chute insensible on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée; afin que, contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave, Maria.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poètes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables, que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés; se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable; car ils devroient penser, au contraire, que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. Or, qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre; et, afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu ; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi ; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'étoit jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare, qui mourroit de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde ; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançoit pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement ; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter : il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente : il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah ! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire ; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses empressemens, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement ; premier point : à la plus grande affaire, sans loisir ; second point : à la plus grande misère, sans assistance ; troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

## PREMIER POINT.

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse, sont comparées souvent, dans les saintes Lettres, à des fleuves impétueux qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force ; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin (1).

Il faut aujourd'hui, Messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes ! ô quel esclavage ! mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice seroit tout-à-fait éteinte, que l'on n'auroit plus d'attache aux richesses, si l'on en avoit ce qu'il faut. Ah ! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée ; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre, à qui tout manque ; et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre,

(1) *In Ps. CXXXVI, n. 3, t. IV, col. 1514.*

Messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte: on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croiroit pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions), s'il n'usoit de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage; et, pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre Evangile. « C'est un homme, dit saint Grégoire, qui s'est » damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est » donné tout entier, parce qu'il s'y est laissé aller sans » retenue »: tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables: *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illi-*

*citum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit* (1). O Dieu ! qui ne seroit étonné, qui ne s'écrieroit avec le Sauveur : « Ah ! que la voie » est étroite qui nous conduit au royaume (2) ! » Sommes-nous donc si malheureux qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis ? N'en doutons pas, chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir » deux maîtres (3) ; il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut y avoir des attachemens damnables à des choses qui de leur nature seroient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens ; et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la vérité nous en assure ? ô grands, ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible ! Mais tout le monde n'entend pas cette parole ; passons outre, chrétiens ; et, puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas ? qui ne le sent par expérience ? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avoit bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (4) : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne » penser à aucune beauté mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des

(1) *Pastor. part. III, c. XXV, t. II, col. 67.* — (2) *Matth. VII. 14.* — (3) *Ibid. VI. 24.* — (4) *Job. XXXI. 1.*

regards qui pourroient être innocens, pour arrêter des pensées qui apparemment seroient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi ? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine ; si bien que l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah ! quel état ! quel penchant ! quelle étrange disposition ! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence ; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas ; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au-delà de ce » que je dois, pendant que je ne prends aucun soin » de me modérer en ce que je puis » : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (1).

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (2) : « Dans leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur » abondance, il se fait un fonds d'iniquité qui ne » s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés régnans, qui ne se contentent pas qu'on les souffre, ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin (3), deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette ; les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache ; quand il est découvert, il tremble ; il n'oseroit

(1) *Epist. xxx. ad Sever. n. 3.* — (2) *Ps. lxxii. 6.* — (3) *In Ps. lxxii. n. 12, t. 1v, col. 759.*

soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction: « Ils veulent jouir, dit Tertullien, » de toute la lumière du jour et de toute la conscience » du ciel » : *Delicta vestra et loco omni, et luce omsi, et universâ cœli conscientia fruuntur* (1).

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de sainte. Ah! si je pouvois vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar dans l'histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom: et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et, dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? la grande puissance, féconde en crimes; la licence, mère de tous les excès. « Vous avez dit: Je » régnerai éternellement. Vous n'avez point fait de » réflexion sur tout ceci, et vous ne vous êtes point » représenté ce qui devoit vous arriver un jour » : *Dixisti: In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, usque recordata es novissimi tui* (2). « Ces pécheurs hardis et superbes » ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en

(1) *Ad Nat. lib. 1, n. 16.* — (2) *Isai. LXVII. 7.*



» vantent, ils s'en glorifient » : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt* (1). Remarquez ces paroles : *in excelso* ; à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblatus est Deus* (2). L'impunité leur fait tout oser, ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvemens artificiels qui se font et se défont en un moment ; mais ses mouvemens véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux ? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens ; plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* (3) ! « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses ! » Il pensoit et à sa gloire et à ses plaisirs ; et vous voyez comme, à la vue de la mort, qui lui enlève

(1) Ps LXXII. 8. — (2) *Ibid.* IX. 34. — (3) *I. Reg.* XV. 32.

son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avoit la liberté de s'expliquer, on verroit qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, Messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourans ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser à ces belles conversions des mourans, qui, peignant et sur les yeux et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé : car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente ! ô pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde ! avec cette étrange pénitence, cette âme malheureuse sort de son corps, toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah ! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme, ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel ; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi ? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

## SECOND POINT.

L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde, qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber tout entière au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux,

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active et remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, Messieurs, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer : et si vous couriez avec tant d'ardeur, lorsqu'il falloit grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrétiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présens de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout-à-fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses, et

comme la source des biens se tarit bientôt, il seroit tout-à-fait à sec, s'il ne savoit distribuer des espérances. Et est-il homme, Messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin, qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres et le console de tous ses ennemis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croiroit n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et, à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis* (1) ! « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant » d'iniquités dans les cordes de la vanité ! » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, Messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connoissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel

(1) *Isai.* v. 18.

d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chrétiens, ne les croyez pas ; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de cet embarras, ne pourroit souffrir son repos : maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui seroit à charge : il aime sa servitude ; et ce qui lui pèse lui plaît ; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec une grande inconstance ; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent ; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quâdam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* (1).

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manqueroit d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire ? Ah ! pensons-y, direz-vous ? Vous êtes donc averti que

(1) *S. Aug. in Ps. cxxxvi, n. 9, t. iv, col. 1518.*

vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée, que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Ecoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Ecoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue : la fin est venue; maintenant la fin est sur toi » : *Finis venit; venit finis; nunc finis super te*; « et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras que je suis le Seigneur » : *Et immittam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus* (1). O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice, que tu croyois endormie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est à la porte » : *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit* (2). « Le jour de la vengeance est proche. » Toutes les terreurs te sembloient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe » : *Venit tempus; propè est dies occisionis : nuno de propinquo effundam iram meam super te : et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (3). Tels sont, Messieurs, les ajournemens par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparoître : *Ecce*

(1) *Ezech.* VII. 2, 3, 5. — (2) *Ibid.* 6. — (3) *Ibid.* 7, 8, 9.

*dies, ecce venit, egressa est contritio* (1). L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en-haut : *Fac conclusionem* (2) : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs ; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

### TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des hommes cruels, » sans affection, sans miséricorde » : *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores* (3) ; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paroît ni cruelle ni malfaisante ; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il (4), les buissons hérissés d'épines, qui font

(1) *Ezech.* VII. 10. — (2) *Ibid.* 24. — (3) *II. Tim.* III. 3, 4.  
— (4) *In Ps.* CXXXIX, n. 4, t. IV, col. 1553.

horreur à la vue ; la racine en est douce et ne pique pas ; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nosrosis* (1) : « Couronnons nos têtes de fleurs » avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum excors sit luxuriæ nostræ* (2). Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le » juste et le pauvre » : *Opprimamus pauperem justum* (3). « Ne pardonnons point ni à la veuve », ni à l'orphelin. Quel est, Messieurs, ce changement, et qui auroit jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ? C'est le génie de la volupté ; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, Messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès ; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseroient paroître : mais sachez que l'oppression des foibles et des innocens n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connoître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles

(1) *Sap.* 11. 8. — (2) *Ibid.* 9. — (3) *Ibid.* 10.



à la compassion et les mains aux secours. C'est; Messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre Evangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti* (1). Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste, ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfans : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante] ?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressans et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémiss à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas; mais ils l'assiègent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse; ainsi dans l'âme de

(1) *Lactant. Divin. Instit. lib. vi, c. xi.*

ce mauvais riche ; et ne l'allons point chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, » apporte » : *Dicentes : Affer, affer* (1) : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudens et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère ? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteroient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais, sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est

(1) *Prov. xxx. 15.*

capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes ; c'est ici que l'esprit du monde paroît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme ? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Ecoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a » que moi sur la terre » : *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter* (1). Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est (2). » Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisses. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel ; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence ; ces mé-

(1) *Isai. XLVII. 10.* — (2) *Exod. III. 14.*

decins, qu'à vous tourmenter, ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés, sont les seuls qui seroient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendroient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels ? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieroient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auroient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feroient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante ; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auroient béni ; leurs saints anges veilleroient autour de votre lit comme des amis officieux ; et ces médecins spirituels consulteroient entre eux nuit et jour, pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, Messieurs, un grand spectacle ; venez considérer les sains anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invincibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata* (1) : « Nous avons soigné cette Babylone, et elle » ne s'est point guérie. » Nous avons traité diligemment ce riche cruel ; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, » disent-ils ; retournons à notre patrie, d'où nous » étions descendus pour son secours » : *Derelinqua-*

(1) *Jerem.* LI. 9.

*mus eum, et eamus unusquisque in terram suam* (1). Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et, quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvoit plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Per venit iudicium ejus usque ad cœlos* (2). Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu sembloit s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais de quoi de dérégulé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens

(1) *Jerem.* LI. 9. — (2) *Ibid.*

nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées : *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater* (1). Ah, que ce plaisir est saint! ah, que c'est un plaisir vraiment royal!

Sire, votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à votre Majesté : il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

(1) *Philem.* 7.

# I<sup>er</sup> SERMON

POUR

LE III<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS (\*).

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes , sources fécondes de joies pures et ineffables.

---

Homo quidam habuit duos filios , et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

*Un homme avoit deux fils , et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père , donnez-moi mon partage du bien qui me touche. Luc. xv. 11.*

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Eglise dans la célébration des mystères , et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement , chré-

(\*) Ce sermon se trouve placé au troisième dimanche de carême , parce que les premiers mots indiquent qu'il a été prêché ce jour-là , quoique l'évangile de l'Enfant prodigue se lise le samedi précédent. Une variante du manuscrit porte : « Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Eglise , etc. » , ce qui fait croire qu'il a été aussi prêché un autre jour de cette semaine.

tiens , toute l'histoire de ce prodigue , sa malheureuse sortie de la maison de son père , ses voyages , ou plutôt ses égaremens dans un pays éloigné , son avidité pour avoir son bien , et sa prodigieuse facilité à le dissiper , ses libertés et sa servitude , ses douleurs après ses plaisirs , et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures , sont un tableau si naturel de la vie humaine ; et son retour à son père , où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus , une image si accomplie des grâces de la pénitence , que je croirois manquer tout-à-fait au saint ministère dont je suis chargé , si je négligeois les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paroît important , et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu , arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire , et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'ange , en disant , *Ave* , etc.

Depuis notre ancienne désobéissance , il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avoit répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencemens ; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux , et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris , lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscbitur , et extrema gaudii luctus occupat* (1). « Le ris sera mêlé de douleur , et les joies se termineront en regrets. » C'est connoître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs , et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées : premièrement qu'ils ne sont pas purs , puisqu'ils sont mêlés de douleurs ; et secondement , qu'ils passent bien vite , puisque la tristesse les suit de si près. En

(1) *Prov. xi. 13.*



effet il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, Messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat*. Mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et, reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avoient fait perdre. Etranges vicissitudes ! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égaré et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleur; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

### PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution » : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patien-*

*tur* (1). L'Eglise étoit encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armoient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans, ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfans étoit soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichoit à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnoient d'une autre sorte. Si les empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde leur étoit un exil; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénoit encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quàm vitæ avocet ab hac sectâ, cùm alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas* (2). C'est-à-dire qu'on s'éloignoit du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire que si l'on craignoit les rigueurs des empereurs contre l'Eglise, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyr, Messieurs, ne finira point, et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Eglise. La haine aveugle et injuste qu'avoient les grands du monde contre l'Evangile, a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout-à-fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption, doit être immortelle,

(1) *II. Tim.* III. 12. — (2) *De Spect.* n. 2.

et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyr vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que, pour suivre Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie* (1); [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi : mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes* (2) : « Il dit à tous d'entrer par la » porte étroite, parce que la porte de la perdition » est large, que le chemin qui y mène est spacieux, » et qu'il y en a beaucoup qui y entrent » : *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* (3). [Aussi s'écrie-t-il avec étonnement] : « Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y » en a peu qui la trouvent » ! *Quàm angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* (4) ! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour » entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur » dit-il, que plusieurs chercheront à y entrer, et ne » le pourront » : *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt* (5).

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au pro-

(1) *Luc.* ix. 23. — (2) *Ibid.* — (3) *Matth.* vii. 13, 14. — (4) *Ibid.* — (5) *Luc.* xiiii. 24.

chain ; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'étoit mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile, que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrois-je vous faire voir qu'il étoit absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite ; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens ; que si, ayant égard à la foiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour honorer la raison, il falloit y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit !

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disoit sage-ment cet ancien (1), ce sont les flatteurs ; et j'ajoute, avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries ? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglemens dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs ? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats ? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ? Ils ont

(1) *Q. Curt. liv. viii, c. v et viii.*

amené dans le monde des maux inconnus au genre humain ; et les médecins nous enseignent d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il étoit juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine ?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes Frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère ?

Le prodigue nous le fait bien voir ; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre Evangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une » région bien éloignée » : *Peregrè profectus est in regionem longinquam* (1). Ce fils dénaturé et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles ; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout-à-fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel ; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton es-

(1) *Luc. xv. 13.*

prit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugemens n'y ont plus de place ? *Auferuntur judicia tua à facie ejus* (1). Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée : ô le malheureux éloignement ! ô le funeste voyage ! Où êtes-vous, ô prodigue ! combien éloigné de votre patrie ; et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure !

David s'étoit autrefois perdu dans cette terre étrangère ; il en est revenu bientôt : mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me* : « Mon cœur, dit-il, m'a » abandonné » ; il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappoit, où avoit-il son esprit ? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* (2) : « les pensées de mon » péché m'occupaient tout, et je ne pouvois plus voir » autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui (3). » La connoissance de Dieu étoit obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement ! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent, nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue : on ne sait qu'en croire ; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, Messieurs, jusques où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas : car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs ? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse.

(1) *Ps.* IX. 27.—(2) *Ibid.* XXXIX. 13.—(3) *Ibid.* XXXVII. 10.

Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés ? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut, premièrement, se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter long-temps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est » inconstante » : *Inconstantia concupiscentiæ* (1); parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place : ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle : *Inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quâdam*

(1) *Sap. iv. 12.*

*libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* (1).

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que » notre vie n'est qu'un jeu », *lusu[m] esse vitam nostram* (2), sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme accoutumée dès long-temps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisans, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changemens, cette variété qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés

(1) *S. Aug. in Ps. cxxxvi, n. 9, t. 17, col. 1518.* — (2) *Sap. xv. 12.*



dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude ? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas ? *Venumdatus sub peccato* (1) : « Je suis vendu pour être assujéti au péché » : Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, Messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent ; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse ne trouve plus d'ornemens qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions ; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité ; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et, quoique, repris par ses amis, et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir, jointe à celle de l'accoutumance ? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, quâ evadat non invenit* (2).

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connoissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère ? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plai-

(1) *Rom.* VII. 14. — (2) *In Ps.* CVI, n. 5, t. IV, col. 1203.

sirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement auroit quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous, aucune pour les retenir; enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue; car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contens; c'est alors, c'est alors, mes Frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit: « Illuminez mes yeux, ô » Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la » mort (1). » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit: « Ils passent leurs jours en paix, et descendent en » un moment dans les enfers (2). » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Evangile: « Malheur à vous qui riez, car » vous pleurerez (3). » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés, peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissemens éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contens,

(1) *Ps.* xii. 4. — (2) *Job.* xxi. 13. — (3) *Luc.* vi. 25.

O qu'il vous seroit peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instrusît par quelque affliction ! Mais, mes Frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers ; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur ; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace ; et de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

## SECOND POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que, lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avoit détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie pousoit en l'air des accens lugubres, l'autre faisoit retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvoit distinguer les gémissemens » d'avec les cris d'allégresse » : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletûs populi* (1). Ce mélange mystérieux de douleur et de joie, est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage ; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets,

(1) *Esdr.* III. 13.

commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde, et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heureux, qui est, » malheureux de cette sorte! » *Quàm felix est, qui sic miser est* (1)!

C'est ici que je voudrois pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Ecritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe (2), cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes Frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous manacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiez tout-à-fait à cette bonace; et c'est

(1) *In Ps. xxxvii, n. 2, t. iv, col, 294.* — (2) *Isai. lxvi. 12.*

pourquoi je ne vois point l'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide; un coup de foudre viendra d'en-haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non seulement ne puisse manquer; mais encore nous être tourné en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-même. Car, mes Frères, vous n'avez point de sauve-garde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilège contre les foiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous inettiez à l'abri, vous es-suiez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête; mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet, et dans votre lit où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-

même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents ! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux ? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez-vous renfermer au dedans ? le dedans qui est tout en trouble vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés ; ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre ? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous ; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste (1). Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis, et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence ; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses ; nettoyez cette conscience souillée ; lavez ce cœur profané et « rendez-moi cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiã salutaris tui* (2).

(1) *Ps.* XLV. 5. — (2) *Ibid.* L. 13.

Et certes ce seroit une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisirs, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien (1), du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre?

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûteroit pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avoit pleuré avec amertume ses débauches, ses égaremens, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret

(1) *De Spect. n. 29.*

et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudroit se consoler des fautes que l'on a commises, n'étoit qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [ Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite ].

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire, et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi* (1) : « J'ai trouvé » la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom » de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume, que « les peines et les angoisses l'ont » bien su trouver » : *Tribulatio et angustia invenerunt me* (2). En effet mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et, comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* (3). Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritoit bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses

(1) *Ps.* CXIV. 4. — (2) *Ibid.* CXVIII. 143. — (3) *Ibid.* XLV. 1.



péchés; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déploiera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes Frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes Frères, que, pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes Frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme, faisant alors un dernier effort, pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Ecritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguisissimus*, au mo-

ment de perdre la vie qu'il avoit trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors* (1) ? « Est-ce ainsi que la » mort amère sépare de tout ? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisir ; et que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérans, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède ! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour ; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps ; et, ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel ; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'étoit né-

(1) *I. Reg. xv. 32.*

cessaire pour en arracher jusqu'a la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, te ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime.

---

## II<sup>e</sup> SERMON

POUR

### LE III<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME. SUR LES RECHUTES.

Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent , en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour la recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorable effets des rechutes.

---

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

*Et cet homme, par ses rechutes, tombe en pire état qu'auparavant. Luc. xi. 26.*

Il s'agit ici, chrétiens, de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon enduret dans leurs mauvaises habitudes, et de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leurs rechutes continuelles : matière certainement importante, et digne d'être traitée avec toute la force et l'autorité que donne l'Évangile aux prédicateurs. Et, pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes, tirées de trois qualités de la pénitence : c'est une réconciliation, c'est un remède, c'est un sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer, avant toutes choses, trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs, et qui est la source de

tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu. « Vos » iniquités, dit le Seigneur, ont mis la division entre » moi et vous (1). » Et de là naissent deux autres grands maux; car l'âme étant séparée de Dieu, qui est le principe de force et de sainteté, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée. « Guérissez mon âme, ô Seigneur, dit David, » parce que j'ai péché contre vous (2) » : donc le péché le rendoit malade. Mais ce n'est pas une maladie ordinaire; c'est une lèpre spirituelle, qui porte impureté et profanation, et qui non seulement affoiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes.

Ainsi donc le péché apportant ces trois maux, il paroît que la pénitence a dû avoir trois biens opposés. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Le péché, en nous séparant, nous a faits malades; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse; et de là vient que c'est un remède. Et enfin, comme le péché ajoute la profanation et l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir; et de là vient que la pénitence est un sacrement. D'où je tire trois raisons solides pour montrer le malheur extrême de ceux qui abusent de la pénitence, en retournant à leurs premiers crimes, et il est aisé de l'entendre. Car s'il est vrai que la pénitence soit une réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut, sans un insigne mépris, rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rendre inutile, sans un grand péril, un remède si efficace, ni violer, sans une prodigieuse irrévérence, un sacrement si saint et si salutaire. Et voilà trois moyens certains par lesquels j'espère conclure invin-

(1) *Isai.* **LV.** 2. — (2) *Ps.* **XL.** 4.

ciblement ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte ; que « l'état de ceux qui retombent devient toujours » de plus en plus déplorable » : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

*Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo* (1) ? « Etant une fois morts » au péché, comment vivrons-nous encore dans le » péché ? » Celui-là est bien infidèle, qui manque à une amitié si saintement réconciliée ; et celui-là est bien malheureux, qui prodigue sa santé, si difficilement et si miraculeusement rétablie ; et celui-là est bien aveugle, qui ne respecte pas en lui-même la grâce de l'innocence, et la souille dans de nouvelles ordures.

### PREMIER POINT.

• Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes, qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, et ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre ; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, et je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection et la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs : Jonathas et David s'aimoient ; leurs âmes, dit l'Écriture, étoient unies : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (2) : « L'âme de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David » ; voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espèce de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit l'Écriture sainte ? *Inierunt autem David et Jonathas fœdus* (3) : « David et Jonathas firent un traité » ; donc la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement d'un traité et de l'affection mutuelle.

(1) *Rom.* VI. 2. — (2) *I. Reg.* XVIII. 1. — (3) *Ibid.* 3.

Or je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés : l'affection doit être plus forte ; la fidélité est plus engagée ; si l'on y manque, le crime est plus grand : *Fiunt novissima pejora prioribus.*

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec contention, on le fait aussi avec efficacité ; et les effets sont d'autant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts ? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue ; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits de ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées ; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

Il doit être ainsi, chrétien ; tu le vois, la raison en est évidente : mais, hélas ! tu le vois inutilement, et tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même : *Jam non dicam vos servos ;... vos autem dixi amicos meos* (1) : « Je ne vous appellerai plus serviteurs ; » mais je vous ai appelés mes amis » : vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée !

(1) *Joan. xv. 15.*

vous l'avez rompue par vos crimes. Ah ! il n'y devoit plus avoir de retour ; il devoit punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses grâces. Mais c'est un ami charitable ; il n'a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le sacrement de pénitence, une fois, deux fois, cent fois. Ah ! sa bonté ne s'est point lassée ; il a toujours eu pitié de votre foiblesse. Où est donc ce redoublement d'affection que vous lui deviez ? où est cette première condition d'une amitié réunie ? De sa part, chrétiens, il l'a observée très-exactement : je m'assure que vous prévenez déjà ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Evangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévèrent. « Il se réjouira plus, dit Tertullien, de votre retour, que de la solide sagesse d'un autre » : *Magisque de regressu tuo, quam de alterius sobrietate lætabitur* (1). Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans le désert pour courir après sa brebis perdue, et que celui de tous ses enfans qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le prodigue qui retourne ? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien ; « Il recouvre un fils qu'il avoit perdu, le plaisir de l'avoir trouvé le lui rend plus cher » : *Fitium enim invenerat quem amiserat, chariorem senserat quem lucrificerat* (2). Il redouble envers lui son affection : pourquoi ? c'est qu'il s'est réconcilié ; c'est qu'il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie, lui qui est au-dessus des lois, lui qui est l'offensé, lui qui pardonne, lui qui se relâche : et toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont l'on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour ! Tu le dois certainement, pécheur converti : tu dois à Jésus plus d'affection

(1) *Tertull. de Pæn. n. 8.* — (2) *Ibid.*



que le juste qui persévère; et Jésus - Christ s'y attend.

Ecoute comme il parle dans son Evangile à Simon le Pharisien. « Un homme avoit deux débiteurs, dont l'un lui devoit cinq cents écus, et l'autre cinquante : n'ayant de quoi payer ni l'un ni l'autre, il leur remit la dette à tous deux : lequel est-ce qui le doit plus aimer ? *Quis ergo eum plus diligit ?* Et le Pharisien répondit : « C'est celui à qui il a quitté la plus grande somme » : *Æstimo quia is, cui plus donavit* : Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé » : *Rectè judicasti* (1). Il est vrai, celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui l'on a pardonné plus de péchés : voilà une juste sentence; ce ne sont point les hommes qui l'ont prononcée, c'est une décision de l'Evangile. Pécheur converti, l'exécutes-tu ? toi, qui, en sortant de la confession, retournes à tes premières ordures; qui, au lieu de redoubler ton amour envers Jésus-Christ, redoubles tes affections illégitimes; au lieu d'ouvrir largement tes mains sur les misères des pauvres, non seulement tu resserres tes entrailles, mais tu multiplies tes rapines ? Ah ! tu abuses trop indignement de l'amitié réconciliée ; ton audace ne sera pas impunie : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus*. Si le pécheur justifié, qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu, en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous prie, renouvelez vos attentions pour écouter cette doctrine; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le baptême est un pacte et un traité solennel par lequel nous engageons notre foi à Dieu; néanmoins nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite, et dans des engagements plus particuliers.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple, durant le vieux Testament. Le premier

(1) *Luc. vii. 41, 42, 43.*

[traité] est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvième du Deutéronome, où, en exécution de ce qui avoit été commencé en l'Exode, et continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevoit en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte; et Moïse leur déclare de la part de Dieu, que comme ils l'avoient choisi pour leur souverain, il les choisissoit pour son héritage : *Dominum elegisti hodiè, ut sis tibi Deus;... et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus* (1). Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui étoit son plénipotentiaire : *Hæc sunt verba fæderis, quod præcepit Dominus Moysi, ut feriret cum filiis Israel* (2). Le second traité d'alliance, chrétiens, est rapporté au neuvième chapitre du second livre d'Esdras, et se fait sur la rupture du premier traité après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité, et les formalités sont très-remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. « Vous » êtes descendu, ô Seigneur, sur la montagne de » Sinaï, et vous avez parlé du ciel avec nos pères » : *Locutus es cum eis de cælo* (3); « et vous leur » avez donné des jugemens droits, et la loi de vérité, » et des cérémonies, et des préceptes, par la main » de Moïse, votre serviteur » : *Dedisti eis judicia recta et legem veritatis, cæremonias et præcepta bona, ... in manu Moysi servi tui* (4). Après avoir énoncé cette première alliance, ils racontent au long les diverses contraventions : « Ils ont, disent-ils, » péché contre vos jugemens, ils se sont endurcis » contre vos paroles, et ils n'ont pas obéi » : nos rois, nos princes, etc. *Ipsi verò superbè egerunt... et dederunt humerum recedentem, et cervicem suam induraverunt nec audierunt* (5). Après les contraventions, ils rapportent les justes châtimens :

(1) *Deut.* xxvi. 17, 18. — (2) *Ibid.* xxix. 1. — (3) *II. Esdr.* ix. 13. — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.* 29.

« Et vous les avez, disent-ils, livrés aux mains des » Gentils » : *Et tradidisti eos in manu populorum* (1). Ils ajoutent néanmoins que « Dieu se sou- » venant de ses infinies miséricordes au milieu de » ses vengeances, ne les avoit pas entièrement dé- » truits » : *In misericordiis autem tuis plurimis non fecisti eos in consumptionem* (2). C'est pour- » quoi ils s'humilient devant lui, ils confessent ses justices, ils adorent ses miséricordes : *Et tu justus es in omnibus quæ venerunt super nos* (3). Ils le prient de les recevoir en sa grâce, au milieu de tant de calamités; et sur toutes ces choses ensemble; c'est-à-dire sur ce premier traité fondamental, sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtimens de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un second traité d'alliance, et lui engagent de nouveau leur fidélité : « Sur toutes » ces choses, disent-ils, nous-mêmes ici présens, » nous faisons un pacte avec vous, et nous l'écrivons; » et nos princes, et nos lévites, et nos prêtres y » souscrivent » : *Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus, et scribimus, et signant principes nostri, levitæ nostri, et sacerdotes nostri* (4).

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu, énoncés formellement dans l'Écriture : le premier essentiel et fondamental, le second sur la rupture de l'autre, de la part du peuple. Lequel des deux, mes Frères, porte un engagement plus étroit? les jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts, ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées : et cela est bien appuyé sur la raison, parce qu'alors la bonne foi est engagée dans des circonstances plus fortes. En effet, l'Écriture le fait bien entendre; car au lieu que dans le premier traité le

(1) *II. Esdr. ix. 30.* — (2) *Ibid. 31.* — (3) *Ibid. 33.* —  
 (4) *Ibid. 38.*

peuple se contente simplement d'accepter les conditions de vive voix, ici il les écrit et les signe. Nous, disent-ils, présens personnellement, les écrivons et les soussignons, et y obligeons nous et les nôtres ; reconnoissant, sans doute, que traitant avec Dieu sur des contraventions, ils devoient s'obliger en termes plus forts. Aussi voyons-nous, par leur histoire, qu'après avoir violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde : mais ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser, il retira peu à peu ses grâces ; ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins ; et enfin a été accompli ce qu'avoit prédit Jérémie : « Ils ne sont » pas demeurés dans mon alliance ; et moi, je les ai » rejetés, dit le Seigneur. » Tant il est vrai, mes Frères, que cette seconde espèce d'alliance doit être beaucoup plus sacrée.

Mais appliquons tout ceci à notre sujet, et raisonnons du nouveau Testament par les figures de l'ancien. Sachez donc et entendez, pécheurs convertis, que vous avez contracté deux sortes d'alliances avec Dieu, votre Créateur, par l'entremise de Jésus-Christ, votre Médiateur et son Fils : la première dans le saint baptême, la seconde dans le sacrement de la pénitence. L'alliance du saint baptême est la première et fondamentale, dans laquelle que vous puis-je dire des biens qui vous ont été accordés ? la rémission des péchés, l'adoption et la liberté des enfans de Dieu, l'espérance de l'héritage et de la gloire céleste ; aux conditions néanmoins que vous soumettriez de votre part vos entendemens et vos volontés à la doctrine de l'Évangile. Vous avez manqué à votre promesse ; vous avez contrevenu à l'Évangile par vos désobéissances criminelles ; vous avez affligé le Saint-Esprit, foulé aux pieds le sang du Sauveur, renoué votre traité avec l'enfer, qui avoit été rompu par sa mort. Lâches et infidèles prévaricateurs, je vous l'ai dit, vous ne méritiez plus de miséricorde ; voici néanmoins un second traité, voici le pacte sacré de la pénitence qui vient au secours de la fragilité hu-

maine. Par ce traité de la pénitence, vous rentrerez, Dieu vous le promet; car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive; vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions; mais aussi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites; et si vous manquez encore à votre parole, le Tout-Puissant s'en vengera, et vous serez en pire état qu'auparavant : *Fient novissima hominis vitius pejora prioribus.*

Pour vous en [ convaincre ], mes Frères, je laisse les raisonnemens recherchés, et je me contente de vous rapporter de quelle sorte a été fait ce second traité. Un pécheur, pressé en sa conscience, voit la main de Dieu armée contre lui; la cognée est à la racine : il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel spectacle ! Dans cette frayeur qui le saisit, se voyant le cou sous la cognée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah ! il n'attend pas qu'on l'accuse ; il se rend dénonciateur de ses propres crimes ; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine s'élève ; il prend son parti contre soi-même ; il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminelles, à ses intelligences avec l'ennemi ; il promet, il accepte tout : Faites la loi, j'obéis.

Vous l'avez fait, mes Frères, souvenez-vous-en, ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été sacrilège. Vous avez fait quelque chose de plus : vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole ; car, étant le Médiateur, il est aussi le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il promet de vous pardonner : il est caution de la vôtre, par laquelle vous promettez de vous amender. Voilà le traité qui a été fait ; et, pour plus grande confir-

mation, vous avez pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table : et, après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel. Vous vous êtes repenti de vos péchés, et vous vous repentez de votre pénitence ; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ses mains ; vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et terrible, lequel, certes, ne devoit pas être employé en vain ; et, après avoir manqué tant de fois à cette seconde alliance, si ferme, si authentique, si inviolable, vous allez encore la tête levée. Ah ! mon Frère, j'ai pitié de vous ; vous ne sentez pas votre malheur, ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus*. C'est ce que j'avois à vous dire dans ma première partie. Mais n'y a-t-il point de remède ? il y en a, n'en doutez pas, un très-efficace ; c'est le remède de la pénitence : mais vous en avez tant de fois abusé, que bientôt il ne sera plus remède pour vous. C'est ma seconde partie.

## SECOND POINT.

Outre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechutes, c'est le mépris du remède ; car celui qui méprise le remède, il touche de près à sa perte, et il deviendra bientôt incurable. Pour vous faire sentir vivement, ô pénitens qui retombez, combien vous méprisez ce remède, remarquez, avant toutes choses, que le remède de la pénitence a deux qualités : il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remède, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins, pour vous en donner une grande idée, reprenons-la jusqu'en son principe, et disons que la police céleste, avec laquelle Dieu régit les hommes, l'oblige à leur faire connoître qu'il déteste infiniment le péché ; autrement, dit Tertullien, ce seroit un Dieu trop

patient et bon déraisonnablement : *Irrationaliter bonum* (1); un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la foiblesse : « Un Dieu, dit-il dans » le même endroit, sous lequel les péchés seroient » à leur aise, et dont on se moqueroit impunément » : *Deum sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet* (2). Voilà une bonté bien méprisable : telle n'est pas la bonté de notre Dieu. « Il est bon, dit » Tertullien, en tant qu'il est ennemi du mal, non » en souffrant le mal » : *Non aliàs plenè bonus sit, nisi mali æmulus* (3). Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a contre le péché ; il se montre défenseur de la vertu en attaquant son contraire : *Uti boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat* (4).

Il s'ensuit de cette doctrine, que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, chrétiens, il est assez malaisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici en effet un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre injustice ; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre foiblesse. Mes Frères, que dirons-nous ? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes ? Dieu oubliera-t-il ses justices ? vengera-t-il toujours le péché ? le laissera-t-il régner à son aise ? ni l'un ni l'autre, Messieurs. Il envoie aux hommes la pénitence pour concilier ces difficultés, et il partage pour cela les temps : il pardonne ce qui est passé ; il donne des précautions pour l'avenir : il institue un remède, qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force et de guérir le mal présent, et de prévenir le mal futur. Par l'un il contente sa miséricorde, il pardonne ; et par l'autre il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la pénitence, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires : car si Dieu n'use

(1) *Adv. Marcion. lib. II, n. 6.* — (2) *Ibid. n. 13.* —

(3) *Ibid. lib. I, n. 26.* — (4) *Ibid.*

jamais de miséricorde, que ferons-nous, misérables? nous périrons sans ressource; et s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas applaudir les crimes?

Comme donc ces deux qualités de la pénitence sont nécessaires en même degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en la première, si tu la violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes; et après tu te relâches et tu te reposes, comme si tout l'ouvrage étoit achevé. La pénitence se plaint de toi: J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve; je nettoie et je fortifie; je suis également établie, et pour ôter les péchés commis, et pour empêcher ceux qu'on peut commettre: autrement, elle ne feroit que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables: pourquoi me veux-tu diviser? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Chrétiens, que répondrons-nous à ce reproche? Il est juste, il est juste, reconnoissons-le; nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Mais, pour profiter de ce reproche, et mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, Messieurs, que comme la pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions: la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises; la disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourroit assez exprimer combien cette crainte est salutaire? Sans la crainte; dit saint Cyprien, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assurée: *Timor innocentiae custos* (1). Sans la crainte, dit Tertullien, il n'y a point de pénitence, parce qu'on n'a pas, dit-il, cette crainte qui est son instrument nécessaire: *Nec pœnitentiam adimplevit, quia instrumento pœnitentiæ, id est, metu caruit* (2). Ainsi la pénitence a deux regards: elle

(1) *Epist. 1, ad Donat. p. 2.* — (2) *De Pœnit. n. 6.*



regarde la vie passée, et elle s'afflige et elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon : elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, et elle est saisie de crainte, et elle marche avec circonspection ; comme un homme qui voit dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer et à la navigation : Ô mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été prêt d'échouer ; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur ; tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée : *Exinde repudium et navi et mari dicunt* (1).

C'est ce que nous devons faire, mes Frères ; mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas ! vaisseau fragile, battu et brisé par les vents et par les flots, et entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme. Tu sais bien ce que je veux dire : tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port ; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, et tu ne te défies pas d'une foiblesse trop et trop souvent expérimentée. Quand la pénitence t'auroit guéri (et j'en doute avec raison, et tes rechutes continuelles me font trembler justement pour toi que toutes tes confessions ne soient sacrilèges) ; mais quand elle t'auroit guéri, que te sert une santé si mal conservée ? que te sert le remède de la pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires ? Tes rechutes abattent peu à peu tes forces : le mépris visible du remède te fait toucher de près à ta perte, et rendra enfin le mal incurable ; *Fient novissima hominis illius pejora prioribus*.

La pénitence, mes Frères, n'est pas seulement un remède, c'est un remède sacré qu'on ne peut violer sans profanation : et, afin de le bien entendre,

(1) *De Pœnit. n. 7.*

remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Pères, qui appellent la pénitence un second baptême. Le docte Tertullien, dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaircir cette vérité, et je vous prie de le bien entendre; il dit donc dans le livre du Baptême, « que nous autres chrétiens, nous sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons naître que dans l'eau, ni conserver notre vie qu'en y demeurant » : *Nos pisciculi secundum ἰχθῦν nostrum Jesum Christum in aquâ nascimur : nec aliter quàm in aquâ permanendo salvi sumus* (1). ἰχθῦς, parole de mystère parmi les fidèles, lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ : mais, laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le baptême, et ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'antiquité appeloit, « garder son baptême » : *Custodire baptismum suum* (2); c'est-à-dire le garder saint et inviolable, et en observer les promesses : car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnoit; c'est-à-dire notre innocence : non seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture et la vie; parce que nous sommes des poissons mystiques qui ne pouvons vivre que dans l'eau : *Nec aliter quàm in aquâ permanendo.*

Mais s'il est ainsi, chrétiens, quel salut y a-t-il pour nous ? car qui de nous demeure en cette eau ? qui a conservé son innocence ? qui de nous a encore son baptême entier ? c'est encore une phrase ecclésiastique, bien commune dans les Pères et dans les conciles. Peut-être qu'étant sortis de l'eau du baptême, il nous sera permis d'y rentrer. Non, mes Frères, il est impossible : cette eau ne lave point de

(1) *De Bapt. n. 1.* — (2) *S. Aug. de Symb. ad Cat. n. 14, t. vi, col. 554.*

secondes taches , elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté : mais de peur que nous ne périssions sans ressource , Dieu nous a ouvert une autre fontaine, Dieu nous a donné un autre bain où il nous est permis de nous plonger ; c'est le bain de la pénitence, baptême de larmes et de sueurs ; ce sont les eaux de la pénitence , eaux saintes et sacrées , aussi bien que celles du baptême , parce qu'elles dérivent de la même source , et qu'on ne peut souiller sans profanation : *In die illâ erit fons patens domui Israel et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (1) : « En ce temps-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitans de Jérusalem , pour y laver les souillures du pécheur » : *patens* , toujours ouverte.

Voilà , mes Frères , notre seul remède et notre seconde espérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau , parce que nous y sommes nés. Etant donc sortis de notre eau natale , si je puis parler de la sorte , c'est-à-dire de l'eau du baptême , rentrons dans l'eau de la pénitence , et respectons-en la sainteté. Mais c'est ici notre grande infidélité ; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes , et que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacrilèges. Car du moins , ainsi que j'ai déjà dit , l'eau du baptême ne peut être souillée qu'une fois , parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent : c'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs , toujours prêt à reprendre ceux qui retournent ; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante.

Que dirai-je ici , chrétiens ? et avec quels termes assez énergiques déplorerai-je tant de sacrilèges qui infectent les eaux de la pénitence ? « Eau du baptême , que tu es heureuse ! c'est Tertullien qui vous parle ; que tu es heureuse , eau mystique , qui ne laves qu'une seule fois ! » *Felix aqua , quæ semel abluit !* « qui ne sert point de jouet aux pé-

(1) *Zach. XIII. 1.*

» cheurs » : *Quæ ludibrio peccatoribus non est* : « qui, n'étant point souillée de beaucoup d'ordures, » ne gâtes pas ceux que tu laves » : *quæ non assiduitate sordium infecta, rursus quos diluit inquinat* (1). Ce sont les eaux de la pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non seulement elles sont souvent infectées, mais elles servent, contre leur nature, à souiller les hommes : *Rursus quos abluit inquinat* : c'est notre malice qui en est cause : mais enfin il est véritable; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau si souvent violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante !

Que dirai-je ? où me tournerai-je pour arrêter ces profanations ? dirai-je que Dieu, pour punir les hommes de leurs sacrilèges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent ? mais je parlerai contre l'Évangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un baptême, et l'on n'y retourne jamais : mais au contraire il est écrit de la pénitence : « Tout ce » que vous remettrez, sera remis ; tout ce que vous » délierez, sera délié (2). » Jésus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés ? Non, pécheurs, je ne puis vous dire que vous êtes exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois ; revenez, elle est prête à vous recevoir, et vous pouvez encore y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter ? Quoi ? qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous permettra pas d'en aborder ; qu'il vous fera mourir d'une mort soudaine, sans avoir le loisir de vous reconnoître, ou bien qu'il retirera tout à coup ses grâces ? Mais qui a pénétré les conseils de Dieu ? qui sait le terme où il vous attend ? Chrétiens, je n'entreprends pas de le définir.

(1) *De Bapt. n.* 15. — (2) *Matth. xvi.* 19.

Exhorterai-je vos confesseurs à vous refuser toujours l'absolution dans vos rechutes continuelles, pour vous inspirer plus de crainte ? Mais vos besoins particuliers n'étant pas de ma connoissance, c'est à eux à user dans les occasions avec charité et discrétion de cette conduite médicinale : seulement puis-je dire généralement que comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, et bien prendre garde de ne pas accabler la foiblesse. Mais si tous ces moyens me sont ôtés pour vous faire appréhender les rechutes, que dirai-je enfin à des hommes que la difficulté désespère, et que la facilité précipite ? Voici, mes Frères, ce que Dieu m'inspire ; qu'il le fasse profiter pour votre salut. Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible ! vous ne le savez que trop ; c'est ce qui nourrit votre impénitence : mais sachez, pour vous retenir, qu'il se rend toujours plus difficile.

Dans le premier dessein de Dieu, la grâce ne devoit être donnée qu'une fois. Les anges l'ont perdue : il n'y aura jamais de retour : les hommes l'ont perdue ; elle leur étoit ôtée pour jamais. Mais, prédicateur, que nous dites-vous ? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée ? D'où vient ? ne le savez-vous pas ? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Est-ce donc que vous ignorez que la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne ? Ce n'est pas à nous qu'on la restitue : c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède ; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres. Il est vrai qu'ayant une fois rendue aux mérites infinis de son Fils, il donne son Esprit sans mesure, il ne met point de bornes à ses dons ; autant de fois que vous la perdez, autant la pouvez-vous recouvrer. Mais quoi qu'il se soit si fort relâché de la première résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néan-

moins toute sa rigueur; et, pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament, qu'il se rend toujours plus difficile.

Par exemple, vous avez reçu la grâce au baptême, avec quelle facilité? nous le voyons tous les jours par expérience: nous n'y avons rien contribué du nôtre; et Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parens. Si nous péchons après le baptême, cette première facilité ne se trouve plus: il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un baptême, mais un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente. « Nous ne pouvons, nous dit-il, par-  
» venir par le sacrement de pénitence à cette nou-  
» veauté et cette intégrité que le péché nous a fait  
» perdre, sans beaucoup de larmes et de grands  
» travaux, la justice divine l'exigeant ainsi; en sorte  
» que c'est avec raison que la pénitence a été ap-  
» pelée par les saints Pères un baptême laborieux » :  
*Ad quam tamen novitatem et integritatem per  
sacramentum pœnitentiæ sine magnis nostris  
fletibus et laboribus, divinâ id exigente justi-  
tiâ, pervenire non possumus : ut meritò pœni-  
tentia laboriosus quidam baptismus à sanctis  
Patribus dictus fuerit* (1). D'où vient cette nou-  
velle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystère, non seulement du baptême, mais encore de la pénitence, ne s'ensuit-il pas, par la même suite, que Dieu se rendra toujours plus inexorable? pourquoi? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris: pourquoi? parce que vous manquez à la foi donnée, et à l'amitié réunie; parce que vous méprisez le remède; parce que vous profanez le mystère. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que la diffi-

(1) Sess. XIV. c. II.

culté s'augmente toujours ; et étant retombés mille et mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes ; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous et la grâce.

Et ne me dites pas : Je ne sens point cette peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même manière. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que ta conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas, qui va réglément à ses jours marqués sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son confesseur, et s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé ; je veux qu'il frémissse contre soi-même ; je veux qu'il s'irrite contre ses foiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je te voyois troublé de la sorte, j'aurois quelque espérance de ta conversion ; je croirois que ton cœur étant ému pourroit peut-être changer de situation : si je le voyois ébranlé jusqu'aux fondemens, je croirois que ces habitudes corrompues en seroient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement de toi-même, et que, comme dit saint Augustin, la tyrannie de la coutume pourroit être enfin surmontée par les efforts violens de la pénitence : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (1). Mais cette prodigieuse facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, et la pénitence de même, c'est ce qui me fait craindre pour vous que ce jeu et ce passage continuel de la grâce au crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin par quelque événement tragique. Si je ne désespère pas, je la tiens presque déplorée. N'abusez pas de ce que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous soient connues ; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ*

(1) *In Joan. tract. XLIX, n. 19, t. III, part. II, col. 627.*

*timore tuo iram tuam dinumerare* (1) ? « Qui peut connoître la grandeur de votre colère, et en comprendre toute l'étendue autant qu'elle est redoutable ? »

Le fruit commence par être verd, et sa crudité offense le goût ; mais il faut qu'il vienne à la maturité : ainsi le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme et fragile ; et les fruits de la pénitence, quoique encore amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire jamais fermes, ni jamais constants ; que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile, c'est-à-dire une conversion durable et constante ; que notre vie toujours partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, elle prenne le parti du crime, et le fasse régner en nous malgré les sacremens tant de fois reçus : c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon ; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance ; aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières ordures ; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde : peut-on faire un plus grand outrage au christianisme ? Ce n'est pas ainsi que nos Pères nous ont parlé des rechutes.

(1) *Ps.* LXXXIX. 13.



Un saint concile d'Espagne dit que la rechute fait un jeu profane et un sacrilège amusement de la communion (1). Un ancien Père nous dit que retomber dans le crime auquel on a renoncé, c'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jésus-Christ avec connoissance de cause; et, après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions, et faire satisfaction au démon de ce qu'on avoit osé secouer son joug détestable (2).

Mais quelque véhémens que soient les saints Pères à nous exprimer l'horreur des rechutes, rien n'égale les expressions des apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes, c'est affliger le Saint-Esprit (3): et avec raison; car on le contraint, contre sa nature à quitter la demeure qu'il vouloit garder, et d'où chassé une fois il ne reviendra plus qu'avec répugnance: c'est crucifier Jésus-Christ encore une fois (4), fouler aux pieds son sang répandu pour nous, et renouveler toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie: car en effet c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une âme qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur le va mettre, ni soutenir sa victoire contre le démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été cultivée et qui a reçu la pluie du ciel, c'est-à-dire une âme renouvelée par les sacremens, et arrosée de la grâce; qui, malgré cette culture sacrée, ne produit que de mauvais fruits, est maudite et réprouvée (5).

Saint Pierre sera-t-il moins fort? écoutez-le. Vous déplorez, et avec raison, la misère des nations infidèles, qui, n'ayant jamais connu Dieu, ni les mystères de son royaume, périclent dans leur ignorance. Mais saint Pierre vous dit qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais connu la voie de justice, que de se retirer de la sainte loi dont on a connu l'équité:

(1) *Concil. Eliberit. can. XLVII. Labb. t. 1, col. 975* —  
 (2) *Tertull. de Pœnit. n. 5.* — (3) *Ephes. IV. 30.* — (4) *Heb. VI 6.* — (5) *Ibid. 7, 8.*

car c'est justement, poursuit cet apôtre, ce qui est dit dans les Proverbes : *Canis reversus ad suum vomitum* (1). Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos sens; si je vous dis que selon saint Pierre, le pénitent qui retombe dans ses premiers crimes, c'est un chien qui reprend ce qu'il a jeté, vos oreilles délicates seront offensées : et néanmoins nous ne craignons pas quelque chose de plus horrible; c'est de reprendre nos voies corrompues, et de ravalier le poison qu'un remède salutaire nous avoit ôté, afin qu'il achève de nous perdre et de déchirer nos entrailles.

Mais que dit le Fils de Dieu lui-même, lui qui, trouvant dans sa parabole l'arbre cultivé, et n'y voyant point paroître de fruit, prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (2); qui nous montre le démon chassé, plus fort quand il a repris sa première place (3), plus fort en nombre, sept pour un; plus fort en malice, [ sept autres ] plus malins que lui; plus fort en stabilité, et il demeure; et l'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechute; et la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature, elle surmonte encore les remèdes mêmes? Si donc, selon sa parole, les difficultés s'augmentent toujours; si en effet, par un juste jugement de Dieu, la pénitence est plus difficile que le baptême, et que par la même règle la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise, augmente les difficultés de la conversion et y ajoute de nouveaux obstacles, où en sommes-nous, ô Dieu vivant! et quel effroyable chaos avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes!

(1) *II. Petr.* II. 21, — (2) *Luc.* XIII. 6, 7. — (3) *Ibid.* XI. 26.

# SERMON

POUR LE MARDI

DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Trois préceptes de Jésus-Christ pour établir la concorde parmi les hommes. Ordre que Dieu a établi dans l'union des hommes. Quel est le fondement de l'amour du prochain. Pourquoi si peu d'amitié solide dans le monde. Combien un ami fidèle nous est utile. Dangers des flatteurs. Devoirs de la charité envers le prochain.

---

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo , ibi sum in medio eorum.

*Où il y deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai là au milieu d'elles.*  
Matth. XVIII. 20.

Ce que dit saint Augustin est très-véritable, qu'il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme; rien de plus sociable par sa nature; ni rien de plus discordant et de plus contredisant par son vice : *Nihil est enim quàm hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale naturâ* (1). L'homme étoit fait pour la paix, et il ne respire que la guerre. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissension et d'hostilité, qui bannit pour toujours le

(1) *De Civ. Dei*, lib. XII, c. XXVII, t. VII, col. 325.

repos du monde. Ni les lois, ni la raison, ni l'autorité ne sont pas capables d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante et les amitiés incertaines, pendant que les soupçons sont extrêmes, les jalousies furieuses, les médisances cruelles, les flatteries malignes, les inimitiés implacables.

Jésus-Christ s'oppose dans notre Evangile au cours et au débordement de tant de maux, et il y établit là concorde et la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance. Premièrement il ordonne que l'on s'unisse en son nom, et se déclare le protecteur d'une telle société : *Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* « Où seront deux » ou trois personnes assemblées en mon nom, là je » serai au milieu d'elles. » En second lieu il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : *Corripi eum inter te et ipsum solum* (1); « Reprenez, dit-il, votre frère entre vous » et lui. » Enfin il commande expressément de pardonner les injures, et il ne donne aucunes bornes à cette indulgence. « Pardonnez, dit-il, les offenses, » je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante » fois sept fois » ; c'est-à-dire, jusqu'à l'infini et sans aucunes limites : *usque septuagies septies* (2). Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle : car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jésus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom : *in nomine meo*. Il en prescrit le plus noble et le plus utile exercice dans les avertissemens mutuels : *Corripi eum*. Enfin il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies*. C'est le sujet de ce discours.

(1) *Math. xviii. 15.* — (2) *Ibid. 22.*

Entrons d'abord en matière, et montrons, avant toutes choses, dans le premier point, que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

### PREMIER POINT.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non seulement la douleur, qui, étant foible et impuissante, demande naturellement du soutien, mais la joie, qui, abondante en ses propres biens, semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico* (1).

(1) *Ad. Prob. Epist. cxxx, n. 4, t. II, col. 384.*

Mais comme ce désir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, foible et ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide : Dieu a voulu, chrétiens, que notre société et notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute; et voici l'ordre qu'il a établi. Il ordonne que l'amour et la charité s'attachent premièrement à lui comme au principe de toutes choses, que de là elle se répande par épanchement général sur tous les hommes qui sont nos semblables, et que lorsque nous entrerons dans des liaisons et des amitiés particulières, nous les fassions dériver de ce principe commun, c'est-à-dire de lui-même; sans quoi je ne crains point de vous assurer que jamais vous ne trouverez d'amitié solide, constante, sincère.

Cet ordre de la charité est établi, chrétiens, dans ces deux commandemens qui sont, dit le Fils de Dieu, le mystérieux « abrégé de la loi et des prophètes : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même (1). » Et afin que vous entendiez avec combien de sagesse Jésus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer, premièrement sous qui nous avons à vivre, et ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu, et nous sommes faits pour lui seul; c'est pourquoi le devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est de s'unir saintement à Dieu par une fidèle dépendance : mais comme en vivant ensemble sous son empire suprême, nous avons

(1) *Luc. x. 27.*

aussi à vivre avec nos semblables en paix et en équité, il s'ensuit que l'accessoire et le second bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu, mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : « Toute la loi et les » prophètes dépendent de ces deux commandemens » : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ* (1).

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire, celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que pour aimer le prochain comme nous-mêmes, il faut être capable de lui désirer et même de lui procurer le même bien que nous désirons ? et pour pouvoir s'élever à une si haute et si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité et la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire Dieu, qui seul suffit à tous par son abondance, et que nous possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres ? Celui donc qui aime Dieu d'un cœur véritable, comme parle l'Écriture sainte (2), est capable d'aimer cordialement, non seulement quelques hommes, mais tous les hommes, et de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite. Mais celui au contraire qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et qu'il promette, il n'aimera que lui-même ; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie.

En effet, cette attache intime que nous avons à

(1) *Matth.* xxii. 40. — (2) *Jos.* xxiv. 14.

nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la paroi mitoyenne entre tous les cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : « Qu'ai-je affaire de mon frère ? » *Num custos fratris mei sum ego* (1) ? C'est pour-quoi l'apôtre saint Paul parlant de « ceux qui s'aiment » eux-mêmes, dit que ce sont des hommes sans affection et ennemis de la paix : *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace* (2). Car il vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain, comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, *sicut teipsum*; parce que selon la nature et selon la grâce il est notre prochain et notre semblable, et non pas notre inférieur : mais l'amour-propre bien mieux obéi fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, et non pas comme nous mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez; et c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide : *sine affectione, sine pace*. Non, jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car pour faire ce grand effort de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes, pour nous abandonner à lui sans réserve. Or est-il que Dieu est le seul à qui cette haute supériorité et cet avantage appartient; et les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont au contraire rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain de ce premier Etre.

(1) *Genes.* IV. 9. — (2) *II. Tim.* III. 2, 3.



Par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul par sa dignité nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes. La source de notre amitié pourra bien en quelque sorte couler sur les autres; mais elle aura toujours son reflux sur nous, et toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire intérieure. Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal; et quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les foiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le prophète s'écrie qu'il ne sait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes et des tromperies; chacun se défie et chacun trompe: il n'y a plus de droiture; il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes. *Unusquisque se à proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam;... et omnis amicus fraudulentè incedet, et vir fratrem suum deridebit... Habitatio tua in medio doli* (1): « On ne trouve plus de saint » sur la terre; il n'y a personne qui ait le cœur droit: » tous tendent des pièges pour verser le sang; le » frère cherche la mort de son frère.... Ne vous fiez » point à votre ami.... Car l'homme a pour ennemis » ceux de sa propre maison. » *Periit sanctus de terrâ, et rectus in hominibus non est: omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur.... Nolite credere amico.... Et inimici hominis, domestici ejus* (2).

Je pourrois bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassemens, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah!

(1) *Jer.* ix. 4, 5, 6. — (2) *Mich.* vii. 2, 5, 6.

si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venoit découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; ô quel étrange spectacle! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amuseut mutuellement, et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt: comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité: et certes si je parlois en un autre lieu, j'alléguerois peut-être la cour pour exemple; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connoisse elle-même, et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le médiateur. Jonathas et David étoient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur

amitié mutuelle : « L'alliance du Seigneur » ; *Fœdus Domini* (1) ; parce qu'elle avoit été contractée sous les yeux de Dieu, et qu'il devoit en être le protecteur, comme il en étoit le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux celui, chrétiens, qui pourroit trouver un pareil trésor ! Il pourroit bien mépriser à ce prix toutes les richesses du monde ; car une telle amitié contractée au nom de Dieu et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs ; et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changemens infinis dont le temps et les intérêts menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte, fidèle à Dieu et aux hommes, est un trésor inestimable ; et il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle ; c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la seconde partie.

## SECOND POINT.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même : et saint Augustin a raison de dire (2) qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des Etats et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et pendant que nous nous perdons dans des

(1) *I. Reg. xx. 8.* — (2) *De Trin. liv. IV, n. 1, t. VIII, col. 809.*

pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connoit nos défauts, nous seuls ne les savons pas ; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, chrétiens, nous nous voyons de trop près ; l'œil se confond avec l'objet, et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts, et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne si peu qu'il y paroisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécille et foible, ne pouvoit endurer Michée, qui lui disoit de la part de Dieu la vérité de ses fautes et de ses affaires qu'il n'avoit pas la force de vouloir apprendre ; et il vouloit qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes ; et c'est pourquoi le divin Psalmiste a raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit* (1) ? « Qui est-ce qui connoît ses défauts ? » Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire ? Combien sommes-nous ardens et vainement curieux ! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obscurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer ? Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches, c'est-à-dire remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues ; nous seuls voulons être sans ombre ; et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes : *Delicta quis intelligit* ?

Pour acquérir, chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quel qu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts

(1) Ps. xviii. 12.

que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance; et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc, encore une fois, ô ami fidèle, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison, et mes entreprises à mes forces.

Cette obligation, chrétiens, entre les personnes amies est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Eglise dans l'Évangile que nous traitons, il seroit sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous puissions profiter des avis de tous nos frères. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles; ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aisé, Messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connoître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin (1), voudroit profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice, qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelque autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette manière: pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étoient capables. C'est une parole digne de Caïn, que de dire: Ce n'est pas à moi à garder mon frère; croyons, Messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la

(1) *De Ver. Rel. n. 91, t. 1, col. 780.*

complaisance que nous avons pour leurs vices ; que nous taire en ces rencontres c'est les trahir ; et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux : *Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam non bonam* (1) : « L'homme » injuste séduit son ami, et il le conduit par une » voie qui n'est pas bonne. »

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrons-en les conditions dans les paroles précises de notre Evangile. Premièrement, chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur : car remarquez, le Sauveur n'a pas dit : Avertissez votre frère, mais : « Reprenez votre frère (2). » Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne, ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes sentimens, parlez à votre ami en ami : jetez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même : ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion : je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde ? C'étoit une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire. Le maître avoit commandé ; écoutez le Sauveur des âmes : « Reprenez, dit-il (3), entre vous et lui » : parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

(1) *Prov.* xvi. 29. — (2) *Matth.* xviii. 15. — (3) *Ibid.*

Mais surtout venez animé d'une charité véritable ; pesez cette parole du Sauveur des âmes : « S'il vous écoute, dit-il (1), vous aurez gagné votre frère. » Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins ; pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : *Audiunt convicium, præbent medicamentum*, dit saint Augustin (2). Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot, qu'il reprenoit les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportoit avec une patience infatigable. *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit* (3).

Mais pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissemens autant charitables que fermes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connoître nos véritables amis, et à les distinguer d'avec les flatteurs. Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil ? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes ; car qui ne se tient pas pour tout averti ? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? mais en les craignant on y tombe ; et le flatteur nous tourne en tant de façons qu'il est malaisé de lui échapper. De dire, avec cet ancien (4), qu'on le conhoitra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source ; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la cour est bien plus subtile : elle sait non seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non seulement la douceur de l'ami, [ mais encore ] jusqu'à sa franchise et sa liberté ; et nous

(1) *Math.* XVIII. 15. — (2) *Serm.* CCCLVII, n. 4, t. v, col. 1393. — (3) *De Bapt. cont. Donat.* lib. v, c. XVII, n. 23, t. ix, col. 153. — (4) *Cicer. de Amicit.* n. 15. ♣

voions tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante !

Donc pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors, parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs ; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans ; et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs de dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connoître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent dans ses propres vices notre conscience tremblante ; « et mettent, dit saint Paulin, le comble à nos péchés par le poids d'une » louange injuste et artificieuse » : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulât* (1). Que si nous voulons les déconcerter, et rompre cette intelligence, voici l'unique remède ; un amour généreux de la vérité, un désir de nous connoître nous-mêmes : Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrois bien ne les avoir pas ; mais puisque je les ai, je les veux connoître, quand même je ne voudrois pas encore les corriger, car quand mon mal me plairoit encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable, et si je ne presse pas ma gué-

(1) *Epist. xxiv, ad Sever. n. 1.*



raison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Apprenons donc nos défauts avec joie et reconnaissance de la bouche de nos amis ; et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne ? A qui la lumière de l'Évangile ne montre-t-elle pas ses péchés ? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle, où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnoître ? mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur ; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Évangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcunque audierit sciens laudabit, et ad se adjiciet* (1) : « L'homme sage, qui entend, dit-il, » quelque parole sensée, la loue et se l'applique à » lui-même. » Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer : il ne fait pas, comme plusieurs, qui regardent à droite et à gauche, à qui elle est propre, et à qui elle pourroit convenir. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience, et s'applique tout ce qui se dit : *ad se adjiciet*. C'est là tout le fruit des discours sacrés : pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnoître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls. Ouvrez donc les yeux sur vous-mêmes, et n'appréhendez jamais de connoître vos péchés. Vous

(1) *Eccl.* xxi. 13.

avez un moyen facile d'en obtenir le pardon : « Re-  
 » mettez, dit le Fils de Dieu (1), et il vous sera re-  
 » mis » ; pardonnez, et il vous sera pardonné.

### TROISIÈME POINT.

C'est à quoi je vous exhorte, mes Frères, sur la fin de ce discours. Car, après avoir montré la nécessité de reconnoître vos fautes, il est juste de vous donner aussi les remèdes ; et le pardon des injures en est un des plus efficaces. A la vérité, chrétiens, il y a sujet de s'étonner que les hommes pèchent si hardiment à la vue du ciel et de la terre, et qu'ils craignent si peu un Dieu si juste. Mais je m'étonne beaucoup davantage que pendant que nous multiplions nos iniquités par-dessus les sablons de la mer, et que nous avons tant de besoin que Dieu nous soit bon et indulgent, nous soyons nous-mêmes si inexorables et si rigoureux à nos frères. Quelle indignité et quelle injustice ! Nous voulons que Dieu souffre tout de nous, et nous ne pouvons rien souffrir de personne. Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous ; et l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied, c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire. Mortels aveugles et misérables, serons-nous toujours si sensibles et si délicats ? Jamais n'ouvrirons-nous les yeux à la vérité ? Jamais ne comprendrons-nous que celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus à plaindre que nous qui la recevons ? que lui-même, dit saint Augustin (2), se perce le cœur pour nous effleurer la peau ; et qu'enfin nos ennemis sont des furieux, qui, voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent ? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigris-

(1) *Luc.* vi. 37 — (2) *Serm.* LXXXII, n. 3, t. v, col. 441.

sons-nous par nos vengeances cruelles? et que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur?

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et penser trop basement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent; et nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentimens; nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse, qui ne se remue pas par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage: tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instrumens de la colère, de la patience même et de la pitié. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès: nous n'attendons pas toujours, pour nous irriter, des injures effectives; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre; et souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus; et, trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, et source de mille injustices, à quels excès les engagez-vous? Que méditez-vous, malheureux, et que vous vois-je rouler dans votre esprit? Quoi, vous les allez porter vos soupçons jusqu'aux oreilles importantes! vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinemens d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, chrétiens, prenons garde comme nous parlons du prochain, surtout à la cour où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le Sage, ne tombera pas à terre : *A detractiōne parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit* (1). A la cour on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde encore une fois à ce que vous dites, retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles (2), quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses ? Par conséquent, chrétiens, révérons ses yeux et sa présence ; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain ; si nous pardonnons, il nous pardonnera ; si nous vengeons nos injures, « il nous gardera nos péchés », comme dit l'Ecclésiastique : *Peccata illius servans servabit* (3) ; sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort ; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis ; mais plutôt pratiquons ce que dit l'apôtre : « Que le » soleil ne se couche pas sur votre colère » : *Sol non occidat super iracundiam vestram* (4). Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un chrétien, enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille ayant le cœur ulcéré et aigri contre son frère, ni qu'il puisse goûter du repos, voulant du mal à son prochain dont Dieu prend en main la querelle et les intérêts. Mes Frères, le jour décline, le soleil est sur son penchant ; l'apôtre ne vous donne guère de loisir, et vous n'avez plus guère de temps

(1) *Sap.* 1. 11. — (2) *Math.* XXI. 36. — (3) *Eccl.* XXVIII. 1. — (4) *Ephes.* IV. 26.

pour lui obéir. Ne différons pas davantage une œuvre si nécessaire : hâtons-nous de donner à Dieu nos ressentimens. Le jour de la mort, Messieurs, sur lequel on rejette toutes les affaires du salut, n'en aura que de trop pressées : commençons de bonne heure à nous préparer les grâces qui nous seront nécessaires en ce dernier jour ; et en pardonnant sans délai, assurons-nous dès aujourd'hui l'éternelle miséricorde du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

# AUTRE CONCLUSION

## DU MÊME SERMON,

### PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

---

**M**AIS si vous vous laissez gagner aux soupçons, si vous prenez facilement des ombrages et des défiances, prenez garde, pour le moins, au nom de Dieu, de ne les porter pas aux oreilles importantes, et surtout ne les portez pas jusqu'aux oreilles du prince : songez qu'elles sont sacrées, et que vous les profanez trop indignement, lorsque vous y portez ou les inventions d'une haine injuste, d'une jalousie cachée, ou les injustes raffinemens d'un zèle affecté. Infecter les oreilles du prince, ah ! c'est un crime plus grand que d'empoisonner les fontaines publiques, et plus grand, sans comparaison, que de voler les trésors publics. Le grand trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince : et n'est-ce pas pour cela que le roi David avertit si sérieusement en mourant le jeune Salomon, son fils et son successeur ? « Prenez garde, lui dit-il, » mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez » : *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* (1). Comme s'il disoit : Tournez-vous de plus d'un côté pour découvrir tout à l'entour les traces de la vérité, qui sont dispersées : elle ne viendra guère à vous de droit fil et d'un seul endroit ; car les rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, et que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions ; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous con-

(1) *III. Reg.* 11. 3.

duisez : *Ut intelligas universa quæ facis*. Salomon suivant ce conseil, à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé; et la France qui sera bientôt un Etat heureux, par les soins de son monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné. Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque? quoi, toutes les prospérités? oui, Seigneur; mais bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune : elles sont toutes nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout : c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple : et nous estimerions un malheur public, si jamais il nous paroissoit quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, Sire, votre piété, votre justice, votre innocence, font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel, qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi; et, si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire; et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

---

# SERMON

POUR LE VENDREDI

## DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME, SUR LE CULTE DU A DIEU.

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connoît pleinement son essence et ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle ; défauts qui la corrompent.

---

**Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.**

*Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Joan. IV. 23.*

La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier Etre qui nous a produits par sa puissance, et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer ; ni d'intelligence pour le comprendre ; « ainsi, ne pouvant connoître ; tout ce qu'elle peut, » dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même » à nous pour être du moins connue, et pour nous



« faire connoître son divin' auteur » : *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* (1). C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux, avec tant de magnificence, son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornemens. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer: c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connoître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures, à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, et soi-même, et toutes-choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez que nous connoissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, » est venu pour nous l'apprendre (2); et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration en esprit et en vérité, que Jésus-Christ nous prescrit.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, Messieurs, deux conditions nécessaires: la première, que nous connoissions ce qu'il est; la seconde, que nous disposions nos cœurs envers lui, d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces deux paroles de mon texte, « en esprit et en vérité. » Le principe de notre culte, c'est que nous ayons de

(1) *De Civ. Dei*, lib. XI, c. XXVII, t. VII, col. 293. —  
 (2) *Joan.* I. 18.

Dieu des sentimens véritables, et que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, et la seconde est comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, et que l'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien que l'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est, et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. Le Fils de Dieu, par les bonnes dispositions, nous mène à la vérité : *in spiritu*, bien disposés ; *in veritate*, Dieu bien conçu ; il se fait connoître aux bien disposés. Ainsi toute l'essence de la religion est enfermée en ces deux paroles ; et je priemon Sauveur de me pardonner, si, pour aider votre intelligence, j'en commence l'explication par celle qu'il lui a plu de prononcer la dernière.

### PREMIER POINT.

L'adoration religieuse, c'est une reconnoissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous de la plus profonde dépendance. Je dis donc, encore une fois, et je pose pour fondement, que le principe de bien adorer, c'est de bien connoître. L'oraison, dit saint Thomas (1), et il faut dire de même de l'adoration dont l'oraison est une partie, est un acte de la raison ; car le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire de l'assujétir à Dieu. Or est-il qu'il appartient à la raison d'ordonner les choses : donc la raison est le principe de l'adoration, laquelle par conséquent doit être conduite par la connoissance.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connoissance, dans cet acte de religion, c'est de démêler soigneuse-

(1) 2. 2. *Quæst. LXXVIII, art. 1.*

ment de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre foible entendement ne pouvant porter une idée si haute et si pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier Être. Quelques uns, plus grossiers, lui donnent une forme humaine; mais peu s'empêchent de lui attribuer une manière d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous, nous l'assujétissons à nos règles, et chacun se le représente à sa façon particulière. Toutes ces idées, dit saint Augustin (1), que chacun se forme de Dieu en particulier, au gré de son imagination et de ses sens, sont autant d'idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs; si bien que nous pouvons dire qu'une grande partie des fidèles sont semblables aux Samaritains que Jésus-Christ reprend dans notre Évangile, et desquels il est écrit, au quatrième livre des Rois; « qu'ils craignoient à la vérité le Seigneur, » mais qu'ils ne laissoient pas toutefois de servir en même temps leurs idoles » : *Timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes* (2). Ainsi beaucoup de chrétiens qui sont bien instruits par l'Église, mais à qui leur imagination représente mal ce que l'Église leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connoître; et, néanmoins, l'on peut dire qu'ils lui joignent les idoles qu'ils se sont forgées, c'est-à-dire les images grossières et matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette première essence.

Il faut donc connoître, avant toutes choses, que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait : et comme tout, nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par là que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Être. *Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea* (3) : « Je vous rendrai mes vœux,

(1) *Quæst. in Jos. lib. vi, t. iii, part. i, col. 593.* —  
 (2) *IV. Reg. xvii. 41.* — (3) *Ps. lxxv. 13, 14.*

» dit le roi-prophète, que mes lèvres ont distingués » ; c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin (1), qu'il faut adorer Dieu distinctement : et qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout-à-fait de la créature, et ne lui rien attribuer du nôtre ?

« Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Augustin ? mais que peut-on dire de Dieu dignement ? » *Omnia possunt dici de Deo, et nihil dignè dicitur de Deo* (2). Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; parce que sa perfection est si éminente que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin, « Si nous trouvons quelquefois dans les Ecritures des choses qui nous paroissent peu dignes de la grandeur de cet Etre incompréhensible, répôndons-nous à nous-mêmes, qu'il faudroit juger ces expressions ou ces comparaisons indignes de Dieu, si l'on pouvoit en trouver qui fussent dignes de lui » : *Ego verò cùm hoc de Deo dicitur, indignum aliquid dici arbitrârer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur* (3).

« Par conséquent puisque sa puissance éternelle et sa divinité surpassent infiniment toutes les paroles qui forment le langage humain ; tout ce qu'on dit de lui humainement, qui peut paroître méprisable aux hommes, doit servir à avertir l'infirmité humaine, que les choses mêmes qui lui semblent dans les Ecritures saintes dites de Dieu, d'une manière convenable à son excellence, sont plus proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Etre divin, et qu'ainsi nous devons, par une vue plus claire, élever notre intelligence, au-dessus

(1) *Enar. in Ps. LXV, n. 19, t. IV, col. 651.* — (2) *In Joan. Tract. XIII, n. 5, t. III, part. 11, col. 393.* — (3) *De divers. quæst. ad Simplic. lib. II, quæst. II, n. 1, t. VI, col. 112.*

» même de ces grandes idées, comme elles s'élèvent  
 » en quelque manière au-dessus de celles qui nous  
 » paroissent trop inférieures » : *Cùm verò verba  
 omnia quibus humana colloquia conseruntur,  
 illius sempiterna virtus et divinitas mirabili-  
 ter atque incunctanter excedat, quidquid de illo  
 humaniter dicitur, quod etiam hominibus as-  
 pernabile videatur, ipsa humana admonetur  
 infirmitas, etiam illa quæ congruenter in Scrip-  
 turis sanctis de Deo dicta existimat, humanæ  
 capacitati aptiora esse quàm divinæ sublimi-  
 tati; ac per hoc etiam ipsa transcendenda esse  
 sereniore intellectu, sicut ista quæcunque  
 transcensa sunt.*

On peut juger aisément que pour renverser ces  
 idoles [ dont nous avons parlé ], et adorer Dieu en  
 vérité, il n'y a rien de plus nécessaire que de bien  
 connoître ce qu'il est; et c'est pourquoi le Sauveur,  
 reprenant la Samaritaine, et instruisant les fidèles,  
 a dit dans notre Evangile : « Vous adorez ce que  
 » vous ne connoissez pas, et nous adorons ce que  
 » nous connoissons (1) »; par où il nous prépare  
 la voie à cette adoration en vérité, que je dois tâ-  
 cher aujourd'hui de vous faire entendre.

Concluons donc nécessairement qu'il faut con-  
 noître celui que nous adorons; mais surtout il en  
 faut connoître ce qui est nécessaire pour l'adorer,  
 que je réduis, chrétiens, à ces trois vérités princi-  
 pales : que Dieu est une nature parfaite et dès là  
 incompréhensible; que Dieu est une nature souve-  
 raine; que Dieu est une nature bienfaisante. Voilà  
 comme les trois sources et les trois premières no-  
 tions qui portent l'homme à adorer Dieu; parce que  
 nous sommes portés naturellement à révéler ce qui  
 est parfait, et que la raison nous enseigne à dé-  
 pendre de ce qui est souverain, et que nos besoins  
 nous inclinent à adhérer à ce qui est bon.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensi-

(1) *Joan. 17. 22.*

bilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze (1), parce que nous le connoissons, mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas ; c'est-à-dire, ce que nous connoissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien ; mais parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire ; et c'est là adorer en vérité.

Voilà l'idée véritable ; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé se forme. Je ne veux pas dire, Messieurs, que nous pensions pouvoir comprendre la Divinité. Il y a peu d'hommes assez insensés pour avoir une telle audace. Mais celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées et dans les desseins de sa sagesse. Quelques uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines ; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste, et, sous le nom de la fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts et qu'elle se renferme dans nos pensées. Foible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies ; comme si cette profonde sagesse composoit ses desseins par pièces à la manière des hommes, et nous

(1) *Orat. xxxviii, n. 11, l. 1, p. 616.*

ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connoître encore, en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui, supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours tiré du dehors, et qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jeter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée, et prête à se cacher dans son néant. « J'ai regardé, » dit le prophète Jérémie (1), et voilà que devant » la face du Seigneur la terre étoit désolée et ne » sembloit que de la cendre. J'ai levé les yeux au » ciel, et il avoit perdu sa lumière; j'ai considéré » les montagnes, et elles étoient ébranlées terrible- » ment, et toutes les collines se troubloient, et les » oiseaux du ciel étoient dissipés, et les hommes » n'osoient paroître, et les villes et les forteresses » étoient renversées, parce que le Seigneur étoit en » colère. » Le prophète ne nous dit pas, ni qu'il fasse marcher des armées contre ces villes, ni qu'il dresse des machines contre leurs murailles. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant. C'est pourquoi il prononce dans son Ecriture avec une souveraine hauteur : « Tous mes conseils tiendront, et toutes » mes volontés seront accomplies » : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (2).

Donc pour adorer Dieu en vérité, il faut connoître qu'il est souverain; et à voir comme nous

(1) Jer. IV. 23 et seq. — (2) Isai. XLVI 10.

prions, je dis, ou que notre esprit ne connoît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre prière. Vous venez à Dieu, plein de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire entrer dans vos sentimens. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaires. C'est méconnoître votre souverain, et traiter avec lui d'égal à égal. Car encore que vous ajoutiez : Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles, non comme la règle de vos sentimens, mais comme la forme de la requête; et permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez à la fin de la prière, Votre volonté, comme à la fin d'une lettre, Votre Serviteur. En effet, vous sortez de votre oraison, non plus tranquilles, ni plus résignés, ni plus fervents pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffés pour vos intérêts. Et si les choses succèdent contre vos désirs, ne vous voit-on pas revenir; non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain? Chrétiens, vous vous oubliez : ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

L'oraison, dit saint Thomas (1), est une élévation de l'esprit à Dieu, *ascensus mentis in Deum*. Par conséquent il est manifeste, conclut ce docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui,

(1) 2. 2. *Quæst. LXXXIII, art. 1.*



et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je ne sache que la divine bonté condescend aussi à nos foiblesses, et que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, l'oraison est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, et en partie aussi que Dieu descende; mais il est vrai toutefois qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; et si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, et leur faire percer les nues, c'est-à-dire toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol : *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis* (1). Ainsi vous pouvez sans crainte et vous devez même exposer à Dieu vos nécessités et vos peines. Vous pouvez dire avec Jésus-Christ, qui l'a dit pour nous donner exemple : « Père, que ce » calice passe loin de moi (2) » ; mais croyez, et n'en doutez pas, que ni vous ne connoissez Dieu, comme souverain, ni vous ne l'adorez en vérité, jusqu'à ce que vous ayez élevé votre volonté à la sienne, et que vous lui ayez dit du fond du cœur avec le même Jésus : « Père, non point ma volonté, mais » la vôtre (3) », votre volonté soit faite : *Fiat*.

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté ; car, comme nous venons de dire que son domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a sur nous dérive de sa bonté infinie, et qu'en cela même qu'il est parfaitement souverain, il est aussi souverainement bon et bienfaisant. Que s'il nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la dernière consommation de notre félicité, puisqu'on peut aisément

(1) *Deut.* xxxii. 11. — (2) *Matth.* xxvi. 39. — (3) *Luc.* xxi. 42.

penser qu'une nature infinie et qui n'a pas besoin de nous, pouvoit bien nous laisser dans notre néant ; mais qu'il est tout-à-fait indigne de lui, ayant commencé son ouvrage, de le laisser imparfait et de n'y mettre pas la dernière main : d'où il s'ensuit que celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être, veut aussi nous en donner la perfection, et par conséquent nous rendre heureux, puisque l'idée de la perfection et celle de la félicité sont deux idées qui concourent ; celui-là étant tout ensemble heureux aussi bien que parfait, à qui rien ne manque. Et c'est la troisième chose qu'il est nécessaire que nous connoissions de Dieu pour l'adorer en vérité, à savoir qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, ni une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos desirs et le repos de notre cœur : *adorabunt Patrem, « un Père. »*

Mais encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins, Messieurs, que nous la méconnoissons souvent. Et certes, si nous étions persuadés, comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon et bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien ; et lorsque nous n'obtenons pas ce que nous lui demandons dans nos prières, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, où que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir. Et certainement Dieu comme bon, d'un naturel communicatif, esprit qui aime à se répandre et à s'insinuer dans les cœurs, [ est toujours disposé à nous accorder l'effet de nos justes demandes ] : donc, comme il est avide de se donner [ à ses enfans, ainsi doivent-ils être ] avides de le recevoir : *Sicut urget petere necessitas filium,*

*sic urget charitas dare genitorem* (1). « Comme » la nécessité presse un fils de demander, ainsi la » charité presse son père de lui donner. » A nous notre besoin, et à lui sa charité est un pressement : ne soyons pas moins empressés à recevoir que lui à donner. Il se plaît d'assister les hommes, et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. Il a soif qu'on ait soif de lui, dit saint Grégoire de Nazianze (2) : recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire : exiger de lui, c'est l'obliger ; et il aime si fort à donner, que la demande à son égard tient lieu de bienfait. Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, c'est de croire qu'il ne nous manque pas, et j'ai appris de saint Cyprien, « qu'il » donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient » recevoir de lui » : *Dans credentibus tantum, quantum se credit capere qui sumit* (3). Ne croyons donc jamais qu'il nous refuse, c'est qu'il nous éprouve ; ou, en remettant, il nous fait ce grand bien d'arracher de nous par ce délai de son secours la reconnaissance et la confession de notre foiblesse. Ou nous ne demandons pas bien, ou nous ne sommes pas préparés à bien recevoir, ou ce que nous demandons est tel qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner. Les hommes sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses parce qu'ils sont petits, et Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses parce qu'il est grand. Ne lui demandez rien moins que lui-même.

Mais comme je prévois dans ce discours un autre lieu plus commode pour traiter cette vérité, maintenant je n'en dirai pas davantage ; et, pour conclure le raisonnement de cette première partie, j'ajouterai, chrétiens, qu'encore que je me sois attaché à vous exposer les trois premières notions qui ont principalement porté les hommes à adorer Dieu, à savoir la

(1) *S. Petr. Chrys. Serm. LXXI, in Orat. Dom.* — (2) *Orat. XL, t. I, p. 657.* — (3) *Epist. VIII, ad Martyr. et Confess. p. 17.*

perfection de son être, la souveraineté de sa puissance et la bonté de sa nature; je reconnois toutefois que pour adorer en vérité cette essence infinie, il faut aussi connoître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant, comme le traité en seroit immense, trouvez bon que je vous renvoie, en un mot, à la foi de l'Eglise catholique; et tenez donc pour indubitable que comme l'Eglise catholique est le seul véritable temple de Dieu, *catholicum Dei templum*, ainsi que Tertullien l'appelle (1), elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, et quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Eglise, ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Eglise seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connoissons jamais pleinement ni son essence ni ses attributs, que nous ne les connoissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Par exemple, pour connoître pleinement sa toute-puissance, il faut la connoître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, et n'avoir non plus de peine à croire celui de l'Eucharistie que celui de l'incarnation. Pour connoître sa sainteté, il faut la connoître dans tous les sacremens que Jésus-Christ a institués pour nous l'appliquer, et confesser également celui de la pénitence avec celui du baptême, et ainsi des autres. Pour connoître sa justice, il faut la connoître dans tous les états où il l'exerce, et ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer, que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire. Ainsi, pour connoître sa vérité, il la faut adorer dans toutes les voies par lesquelles elle nous est révélée, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix: « Gardez, dit l'apôtre (2), » les traditions. » L'Eglise catholique a seule cette

(1) *Adv. Marcion. lib. III, n. 21.* — (2) *II. Thess. II. 14.*

plénitude, elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. « Quiconque n'est pas dans l'Eglise, » dit saint Augustin, ne voit ni n'entend; quiconque » est dans l'Eglise, dit le même Père, ne peut être » ni sourd ni aveugle. » : *Extra illam qui est, nec audit nec videt; in illâ qui est, nec surdus nec cæcus est* (1). Partant adorons Dieu, chrétiens, dans ce grand et auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Eglise catholique; adorons-le dans la paix et dans l'unité de l'Eglise catholique; adorons-le dans la foi de l'Eglise catholique; ainsi, toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit: c'est ma seconde partie.

## SECOND POINT.

La raison pour laquelle le Sauveur des âmes nous oblige à rendre à son Père un culte spirituel, est comprise dans ces paroles de notre Evangile: « Dieu » est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en » esprit (2). » En effet, puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, et que le propre de la religion est d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance; il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui; et par conséquent, comme il est esprit, mais esprit très-pur et très-simple, qui est lui-même son être, son intelligence et sa vie, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs, et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles; c'est ce qui s'appelle dans notre Evangile adorer Dieu en esprit: « La » prière, dit Tertullien, doit procéder du même » esprit auquel elle s'adresse. Personne ne reçoit celui » qui lui est opposé: personne n'admet un autre » que son semblable » : *De tati spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur... Nemo adversarium recipit: nemo nisi comparem suum admittit* (3).

(1) *Enar. in Ps. XLVII, n. 7, t. IV, col. 420.* — (2) *Joan. IV. 24.* — (3) *Tert. de Orat. n. 10, 11.*

Je ne finirai jamais ce discours, si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Écriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même et la ferveur ; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme et animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce foible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables, qui sont les spirituels : *Adorabunt Patrem in spiritu.* « Ils adoreront le Père en » esprit. »

Les choses étant changées, le nouveau Testament étant établi, il est temps aussi, chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est esprit ; mais cet esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau ; mais, pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui, étant l'image de Dieu, est capable de le servir, et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisons le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque, et, de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien.

qui s'avise de faire des vœux, et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies, sont toutes affaires du monde ; et plutôt à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous, sans inquiétude, des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et, très-contens de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent nos églises. O Jésus, tels sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : « J'ai vaincu le » monde (1). » Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non seulement méprisé, mais vaincu. O que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disoit autrefois : « La foule vous accable » : *Turbæ te comprimunt* (2) ! Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son âme. Cette troupe,

(1) *Joan.* xvi. 33. — (2) *Luc.* viii. 45.

qui environne vos saints tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du nouveau Testament, ô adorateur véritable, ô Juif spirituel et circoncis dans le cœur, chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur qui gémit, ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de tes erreurs, détrompé de tes folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur, expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti ; mais cherche premièrement son royaume, attends sans inquiétude qu'il te donne le reste comme par surcroît (1) ; et, bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée ; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon : *Venit in spiritu in templum* (2) ; c'est-à-dire qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu ; ou bien, si vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique, mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel ; mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit, et « n'habite pas dans des temples matériels (3) » : Dieu est esprit, et c'est dans

(1) *Matth.* vi. 33. — (2) *Luc.* ii. 27. — (3) *Act.* vii. 48.



l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi rappelez en vous-même toutes vos pensées; et, retiré de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit (1) que l'oraison est une espèce de mort, parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes; et ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu qui est son principe. C'est sacrifier saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte et selon la partie divine et spirituelle; et le véritable adorateur est distingué, par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois, parlant des sacrifices des anciens : « Qu'ai-je affaire de vos » taureaux et de vos boucs, et de toute la multitude » de vos victimes? Je n'en veux plus, j'en suis satisfait, et ils me sont à dégoût (2). » Entendons par là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices : il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi, donnez-lui l'esprit et le cœur; autrement, il vous dira par la bouche de son prophète Amos : que si vous ne chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre harmonie l'incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer à me tumultum carminum tuorum, et cantica lyre tue non audiam* (3) : « Eloignez » de moi le bruit tumultueux de vos cantiques; je » n'écouterai point les airs que vous chantez sur la » lyre. »

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable,

(1) *Orat.* XI, n. 17, t. 1, p. 184. — (2) *Isai.* I. 11, 14. — (3) *Amos.* v. 23.

il faut pouvoir dire avec David : « O Seigneur, votre » serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette » prière » : *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hæc* (1). O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu ! Étrange foiblesse de l'homme ! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissemens rendent notre esprit attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu; et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons; et comme si c'étoit peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous ? venez-vous adorer ou vous moquer ? Parlez-vous en cette sorte au moindre mortel ? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines; vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramèneroit : heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre ! Ah ! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif; et, s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu ses égaremens; dites-lui avec le Psalmiste : « O Seigneur, mon cœur m'a abandonné » : *Cor meum dereliquit me* (2). Tâchez toujours de le rappeler; cherchez cet égaré, dit saint Augustin (3); et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, et adorez en esprit celui qui est esprit et vie : *Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (4).

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer ce cœur. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il seroit

(1) *II. Reg. VII. 27.* — (2) *Ps. XXXIX. 17.* — (3) *In Ps. LXXXV, n. 7, t. IV, col. 905.* — (4) *Joun. IV. 24.*

toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avoit mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes Frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur; autrement, l'esprit lui échappe, et elle s'échappe à elle-même : « L'attention de l'esprit se fait à elle-même » une solitude » : *Gignit sibi mentis intentio solitudinem* (1). Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs foibles. Car, mes Frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervens désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte; je veux dire qu'il nous attire au dehors, et que lui-même nous pousse au dedans. Ecoutez comme parle l'apôtre saint Paul : « Dieu a envoyé en nos cœurs l'esprit de » son Fils qui crie en nous; ô Dieu, vous êtes notre » Père (2) »; et ailleurs : « L'esprit aide notre infirmité »; et encore : « L'esprit prie en nous avec » des gémissemens inexplicables (3). » Cela veut dire, mes Frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils, et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint apôtre, avec des gémissemens inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence; autrement, nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affoiblisons, si nous ne lui prêtons qu'une foible voix. Cet esprit veut gémir en nous; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer, et nous laissons éteindre l'esprit, contre le précepte de l'a-

(1) *S. Aug. de Quæst. ad Simpl. lib. 11, t. vi, col. 118.* —  
 (2) *Gal. 1v. 6.* — (3) *Rom. viii. 26.*

pôtre (1); si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la perfection de notre culte : *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul (2).

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis ; *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur* (3) : « Le paresseux veut et ne veut point ; mais l'âme de ceux qui sont laborieux s'en graissera. » [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consomment toute la force de la foi qui s'évapore toute en ces vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari : totâ die concupiscit et desiderat : qui autem justus est, tribuet et non cessabit* (4). « Les désirs tuent le paresseux ; car ses mains ne veulent rien faire ; il passe toute la journée à faire des souhaits ; mais celui qui est juste donne, et ne cesse point d'agir. » Par où commencer ? vous dites : Dégoûtez-vous du monde, et vous apprendrez à goûter Dieu ; et moi je vous dis : Faites-moi goûter Dieu, et je me dégoûterai du monde : par où commencer ? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte ; excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis ; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté vous disiez tout impossible ; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même seulement, mais de Dieu et de sa grâce ; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, et que n'entreprenez-vous votre salut ? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée ; « car celui qui est mou et lâche dans ses entreprises ressemble à celui qui détruit et qui ra-

(1) *I. Thess.* v. 19. — (2) *Rom.* xii. 11. — (3) *Prov.* xiii. 4. — (4) *Ibid.* xxi. 25, 26.

» vage » : *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis* (1). Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole ; commencez, et vous trouverez à la fin la paix de la conscience, et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

(1) *Prov. xviii. 9*

# SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES JUGEMENS HUMAINS.

Conduite toute extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère : leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugemens. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentimens qu'elle doit produire dans nos cœurs.

---

Nemo te condemnavit ? Quæ dixit : Nemo, Domine.  
Dixit autem Jesus : Nec ego te condemnable ; vade,  
et jam amplius noli peccare.

*Personne ne t'a condamnée, dit Jésus à la femme adultère ? Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi ; va, et dorénavant ne pêche plus. Joan. VIII. 10, 11.*

QUEL est, Messieurs, ce nouveau spectacle ? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites ; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique ; et, bien loin de la punir étant criminelle, il la protège

hautement étant accusée, et l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage ; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond ; et, changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvroit justement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint - Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre Evangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent, avec grand tumulte, cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme que nous vous présentons, » disent-ils, a été surprise en adultère : Moïse nous » a commandé de lapider de tels criminels ; mais » vous, Maître, qu'ordonnerez-vous ? *Tu ergo, quid dicis* (1) ? C'est ce que disent les Pharisiens. Mais Jésus, qui, lisant dans le fond des cœurs, voyoit qu'ils étoient poussés, non point par le zèle de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes, de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui est » innocent, qu'il jette, dit-il, la première pierre (2). » Ils se retirèrent confus, et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique ; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et salvator, remansit*

(1) *Joan.* VIII. 4, 5. — (2) *Ibid.* 7.

*œgrota et medicus, remansit misera et misericordia* (1).

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avoient eu honte de la condamner, se croyoit perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée à son tribunal, lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la » conscience d'aucun péché, mais par une bonté » infinie, » rassura son âme tremblante, par ces aimables paroles que la douceur même a dictées : « Nul, dit-il, ne t'a condamnée, et je ne te condamnerai pas non plus que les autres » : de même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi » craindrois-tu l'innocence ? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam* (2) ? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités : j'en veux aux crimes, et non aux personnes, et je supporte les péchés, afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pêche plus » : *Vade, et jam amplius noti peccare.*

Voilà, Messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean, dans l'Évangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions ? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet Évangile : mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé ; et, parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus, que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence ; sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* (3) :

(1) *Serm. XIII, n. 5, t. v, col. 80.* — (2) *S. Aug. Epist. CLIII, ad Macedon. n. 15. t. II, col. 530.* — (3) *Confess. lib. x, c. III, t. x, col. 171.*



« Ah ! dit-il, que les hommes sont diligens à reprendre la vie des autres, mais qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs propres défauts ! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain : juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même ; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien ; faire vainement le vertueux par une censure indiscrete, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle ; enfin, n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus, opposez-vous à ces deux excès, et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre Evangile ; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés, qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée, et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement ; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse, que nous exerçons sur nos frères, est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le Souverain ; et, lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat, et les lois de la société, et l'autorité de

l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons, avant toutes choses, deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même; écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, dit-il, » dont les péchés sont manifestes, et précèdent le » jugement que nous en faisons; et aussi il y en a » d'autres qui suivent le jugement » : *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem et subsequuntur* (1).

Ce passage de l'apôtre est assez obscur; mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin (2), qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre Evangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux, et les intentions incer-

(1) *I. Tim.* v. 24. — (2) *De Serm. Dom. in monte*, lib. II, c. XVII, n. 60, t. III, part. II, col. 225.

taines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paroît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même ; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarément d'un esprit qui bâtit en l'air, et qui feint des tableaux dans les nues ; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies : et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourroit être douteux et trompeur, seroit toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu ! que d'excès dans l'un et dans l'autre ! que de soupçons téméraires ! que de préjugés iniques ! que de jugemens précipités ! *Delicta quis intelligit* (1) ? Qui pourra entendre tous ces crimes ? qui pourra démêler tous ces embarras ? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose, en un mot, une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugemens.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, Messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il dé-

(1) *Ps.* xviii. 12.

cide : car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Ecritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux : bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. « Reprends-les durement », dit le saint apôtre : *Increpa illos durè* (1) : c'est-à-dire qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction qui a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité qui est douce et compatissante, mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics; parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer : c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infallible, sa simplicité vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle; car dans sa simplicité elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu; et au con-

(1) *Tit.* I, 13.

traire nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous ; et au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

Par exemple, car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre, cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin (1), comme des malades incurables, si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses ; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien ; puisque l'Écriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée, vous dites avec le Pharisien : Si l'on savoit quelle est cette femme ; et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé ; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

« Chaque jour, dit l'Écriture, a sa malice (2) » : ainsi lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des injures cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connoissances passées : car ignorez-vous les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs ? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme

(1) *De Serm. Dom. in monte, ubi supra* — (2) *Matth. vi.*  
34.

par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de foiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah! le cœur commence à paroître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvroit : car, ô Dieu! ô juste Dieu! Quel est ce raisonnement? Quoi! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds; ou que les passions dominant encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout-à-fait domptées? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah! cet homme que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand, sans comparaison, que vos jugemens indiscrets ne le font paroître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez point sages plus qu'il ne faut, mais soyez » sages selon la mesure (1) » ; c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugemens, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au-delà est un abîme effroyable où notre audace insensée trouvera un naufrage infailible.

Ce n'est pas assez, chrétiens; et nous avons remarqué que même en nous élevant contre les pé-

(1) *Rom. xii. 3.*

chés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel étoit le vice des Phariséens : ce n'étoit pas la compassion de notre commune foiblesse qui leur faisoit reprendre les péchés des hommes ; ils se tiroient hors du pair ; et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parloient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains : ils s'érigeoient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est innocent, qu'il jette » la première pierre. »

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux : gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons ; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce ? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne les dérèglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux ; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage ? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement ? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : Je ne te condamnerai pas. Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable ? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux ? car enfin si le crime que vous con-

damnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre foiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous ? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam* (1); non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnans au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi, quand les crimes que vous blâmez ne seroient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous et foudroyé votre tête ? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine ? Car celui qui a dit : Tu ne tueras pas, a défendu aussi l'impudicité; et, quoique les tables des commandemens soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscriit tous les crimes, réproouve toutes les transgressions.

• Toi donc qui juges les autres, tu te condamnes • toi-même », comme dit l'apôtre (2). Par conséquent, chrétiens, si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux; ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs, et de nos communes foiblesse. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives

(1) *Prov.* xv. 2. — (2) *Rom.* II. I.



cruelles, à ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondemens de l'humanité. « Un innocent, dit Tertullien, parlant contre les jeux des gladiateurs ; c'en est ici une image, ne fait jamais son plaisir du supplice d'un coupable » : *Innocens de supplicio alterius lætari non potest* (1). Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel paricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même !

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses ? A quoi pensons-nous, mes Frères, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes ? Hélas ! que le genre humain est malheureusement curieux ! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas on le devine ; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit, à laquelle nous applaudissons et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que « nul ne trouve sa colère injuste » : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta* (2). Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons de peur d'être prévenus, nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsâ sollicitudine prius malum facimus quam patimur* (3). Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre

(1) *De Spect.* n. 19. — (2) *S. Aug. Epist.* xxxviii, n. 2, t. 11, col. 83. — (3) *Ibid. Serm.* cccvi, n. 9, t. v, col. 1242.

esprit qui s'égaré. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi, je vous réponds à mon tour : Eh quoi ! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables ? J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que, sans y penser, je ne flétrisse les innocens par une condamnation injurieuse.

## SECOND POINT.

Il pourroit sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, et il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface ? Que faites-vous, ô justice ? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous,

ô bonté, ô miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine et le crime ; et, en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur, par votre indulgence, la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie ; que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre ? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudroit se cacher à ses propres yeux : il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit ; et, pour fuir plus précipitamment, il voudroit pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur pour recevoir les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : « Je suis Joseph votre frère, » que vous avez vendu en Egypte, ils furent saisis d'une grande horreur (1) ; ils sentirent bien qu'ils avoient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles : « Eh ! ne vous affligez pas de m'avoir vendu ; ce n'a pas tant été par votre malice, que par un conseil de Dieu qui vouloit vous préparer ici un libérateur par une telle aventure (2). » Et lorsqu' « il les embrassa, et qu'il pleura sur chacun d'eux en particulier » : *Et ploravit super singulos* (3) : ah ! les reproches les plus sanglans, qu'il auroit pu inventer contre eux, n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de

(1) *Genes.* XLV. 4, 3. — (2) *Ibid.* 5, 7, 8. — (3) *Ibid.* 15.

cette tendresse, de ces embrassemens imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie, qu'il crie à mon âme étonnée, par la bouche de son prophète : Tu m'as quitté, infidèle ; tu t'es abandonnée à tous les passans, épouse volage et parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis* (1) ; j'entre à la vérité dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après : « Toutefois re- » tourne à moi, et je te recevrai, dit le Seigneur » ; c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitude qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes Frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant ; et les larmes d'un père attendri, qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité que les reproches amers par lesquels il auroit pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur qui vous montre vos ingratitude. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour ; parlez, indulgence ; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces ; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversoient avec lui : il tourne toute son indignation contre les Phariséens hypocrites, dont le superbe chagrin s'opposoit à la conversion des pécheurs. Pour lui, qui étoit venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis

(1) *Jerem.* III. 2.

perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes : il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère ; et, sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces.

Ah ! il n'y a plus moyen de lui résister : il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité et cette indulgence ? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier ? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres ? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitude, lui, mes Frères, dont le moindre mot pouvoit laisser sur le front une impression de honte éternelle ? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule ? c'est qu'il connoît nos foiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes Frères, il faut mourir de regret ; et en même temps qu'il nous dit : Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumières et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher ; c'est ici qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes Frères, cette indulgence qu'il a pour nous, par des rigueurs inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang : car que méritoit le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle ? Mais Jésus notre saint pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence ; et, pour acquérir ce beau

droit de nous traiter, quoique indignés, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine ; venez-y, ô femme adultère de notre Evangile ; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu-homme ; voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchainé contre lui. O quel excès de rigueur ! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parloit si obligeamment ? croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher ? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisoit une grâce qui ne lui coûtoit autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : et il faisoit un échange ; et, pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se devoit intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes ; à vous les consolations, à lui les délaissemens ; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes ; et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes Frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes ? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit : Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment ; nous devons croire, mes Frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devoit s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instans qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends ; je ne te condamne pas, puisque je t'invite ; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et

que je ne cesse de te dire : Retourne , prévaricateur , et tu vivras ; retournez , enfans perfides ; retournez , épouses déloyales : « et pourquoi voulez-vous périr , » maison d'Israël (1) ? » Donc , mes Frères , autant de momens que Jésus nous attend à la pénitence , autant de fois , non sa voix mortelle , mais ce qui est beaucoup davantage , sa bonté , sa miséricorde , sa patience déclarée , son sang , sa grâce , son Saint-Esprit nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas ; va , et désormais ne pèche plus. Et tout cet excès de miséricordes dont nous ressentons le fruit , nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc , ô Jésus , ô divin Jésus ! que vos miséricordes sont pressantes ! ah ! dans le moment que je les ressens , je vois toutes vos plaies se rouvrir , tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang , pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés , que vos bontés et mes ingratitude vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher , chrétiens , à cet excès de miséricorde , et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous d'affliger et contrister l'Esprit » de Dieu » : *Notite contristare Spiritum sanctum* (2). Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice , que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit , c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs , par sa bonté. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour , par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente , si elle ne s'amollit pas , etc.

(1) *Ezech.* xxxiii. 11. — (2) *Ephes.* iv. 30.

# ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR,

PRÊCHÉ A CLAYE (\*).

Parallèle des torts des hérétiques avec ceux des mauvais catholiques.

---

*Lire l'évangile de la femme adultère.*

**EXPOSITION.** Jésus-Christ effraie et éloigne les coupables : que ne doit craindre [ la même femme adultère ], quand il ne restera que l'innocence ? Voici celui qui peut juger, parce qu'il est juste : mais il peut aussi justifier, parce qu'il est juste. Pour condamner, il faut être juste : mais aussi pour justifier, il faut être juste. Vous tremblez pour cette femme adultère, parce qu'elle est devant le juste : espérez pour elle et pour vous, parce qu'elle est devant le juste qui justifie.

Qui est cette femme adultère ? l'âme chrétienne : son image au chapitre seizième d'Ezéchiel. Née dans ton impureté, dans ton sang, on ne t'a point lavée, on ne t'a point coupé le nombril : tes péchés sont sur toi ; ni la chair ni ses désirs ne sont retranchés. Elle a été jetée en terre en naissant dans des désirs terrestres et sensuels. Elle a crû ; et ses mamelles se sont enflées ; la chair a pris de nouvelles forces. Elle est venue, permettez-moi de le dire dans les paroles du prophète, elle est venue à l'âge des amans. Je l'ai aimée, dit le Seigneur, j'ai étendu sur elle mon vêtement, je l'ai épousée, je lui ai donné ma foi, j'ai

(\* ) Bourg près de Meaux.



reçu la sienne ; je l'ai reçue dans ma couche. Est-ce qu'elle étoit belle ? non, elle étoit encore dans son impûreté. Je l'ai lavée [par] le baptême. Elle n'avoit point été ointe d'huile : je l'ai ointe de l'huile céleste ; je lui en ai fait un signe sur le front, signe qu'elle étoit rachetée par la croix de Jésus-Christ ; elle a été faite mienne, une chair avec moi par l'Eucharistie : corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit. Elle est devenue belle : ses ornemens, des colliers, des pendans d'oreilles. Elle étoit belle : sa beauté célébrée aux environs. Etoit-elle belle par elle-même ? Non, dit le prophète, belle de la beauté que je lui avois donnée. Elle m'a quitté la déloyale. Voyez les degrés ; d'abord elle n'a eu qu'un amant : [ elle étoit ] timide, tremblante. [ Mais ensuite ] elle s'est abandonnée et prostituée à ceux qu'elle aimoit, à ceux [ même ] qu'elle ne connoît pas. Sa volonté lui a fait commettre certains crimes, sa complaisance lui en fait commettre certains autres. Au commencement elle se laissoit corrompre par les récompenses ; elle corrompt les autres maintenant. Voyez comme elle descend dans la profondeur de l'iniquité.

Ah ! malheureuse, qui te pourra purifier de ton crime ? Elle va encore plus avant : *Ædificasti tibi tupanar* : « Vous vous êtes bâti un lieu de prostitution, un lieu déshonnéte » : Une conscience entièrement corrompue, profession publique du crime, repos dans le crime, nul reproche de la conscience ; repos dans l'opprobre ; on n'a honte que de n'être pas assez impudente ; on ne rougit que de conserver quelque reste de pudeur. Ah ! malheureuse, tu as élevé le signe de la prostitution, les enseignes de la vanité, du luxe. [ Tu as couru après ] les Chaldéens, les Egyptiens, etc. [ tu t'es ] prostituée et abandonnée sans mesure. Je te livrerai à tes amans [ tes mauvaises inclinations ], afin qu'ils te perdent, qu'ils te ravagent.

Mais voici le comble ; tu es semblable à ta mère ; à la gentilité dont tu es sortie. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée : le judaïsme, « Jérusalem, Sodome

» spirituelle où leur Seigneur a été crucifié (1) » : et Samarie ta jeune sœur, l'hérésie ; toujours postérieure à l'Eglise. Dites-moi qui de mes prédécesseurs [ ne condamne pas vos erreurs et votre conduite ] ? Vous méprisez cette chaîne de la succession ; c'est assez, [ répondez-vous ], d'avoir Dieu, non la succession de la doctrine. O foiblesse ! comme qui dirait : je veux garder les eaux, je ne me soucie pas du canal. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée : le judaïsme, le Juif a crucifié le Seigneur de la gloire ; mais « s'ils l'avoient connu, dit saint Paul (2), ils ne l'auroient jamais fait » : tu le crucifies le sachant et le connoissant pour tel. [ Ils sont ] fidèles à Moïse, qui est loué dans toutes les synagogues, qui leur a imposé un joug de fer, « que ni nos pères ni nous » n'avons pu porter (3) » ; et nous infidèles à Jésus, dont le joug est si doux et le fardeau si léger.

Mais comment, Samarie la cadette [ en a-t-elle usé ] ? Elle a méprisé l'Eglise, [ s'est ] séparée de sa communion, grand crime ; mais tu l'as justifiée : car croire l'Eglise, et ne point vivre selon l'Eglise, [ c'est un plus grand crime ]. Elle a méprisé le carême ; et toi, ou tu ne le fais pas, le croyant d'obligation ; ou tu le fais judaïquement. Tu l'as justifiée ; car est-ce que ces viandes sont impures ? Non, il falloit s'abstenir des jeux, des plaisirs, du moins des péchés, des médisances. Elle a retranché la confirmation contre [ la pratique expresse des apôtres ] : tu la justifies [ en montrant si peu de zèle pour cette foi à laquelle tes pères ont tout sacrifié, que tu t'étois engagé de défendre aux dépens même de ta vie, en recevant ce sacrement ]. Elle a retranché l'extrême-onction, pour ne pas mourir comme entre les mains des apôtres ; tu la justifies [ par l'opposition de toute ta vie aux maximes, à l'esprit, aux exemples de ces fondateurs de ta religion ]. Elle a retranché le sacrement de pénitence contre [ l'institution sainte de Jésus-Christ, l'usage constant de toute l'antiquité ] ;

(1) *Apoc.* xi. 8. — (2) *I. Cor.* ii. 8. — (3) *Act.* xv. 10.

tu la justifies [ par l'abus continuel que tu fais de ce sacrement, pour perpétuer tes désordres ]. Elle a retranché le sacrement [ de l'Eucharistie ]. Je ne veux [ dit-elle croire ], que ce que je vois, etc. ; tu la justifies, le croyant et le profanant. On devoit connoître sa présence à ton respect, comme le roi où l'on voit la cour découverte et respectueuse : tu la justifies [ par tes irrévérences, le peu de préparation que tu apportes à la réception de ce sacrement auguste, le peu de fruit que tu en retires, l'indécence et l'irréligion avec laquelle tu assistes au sacrifice redoutable de nos autels ]. Appuyer sur l'un et sur l'autre ; sur le tort de l'hérésie et le plus grand tort des catholiques, qui méprisent [ ou tournent à leur perte tant de moyens de salut ]. Tout parcouru, quelle espérance pour toi ? Ah ! dit le Seigneur, je me souviendrai des jours de ta jeunesse, je renouvellerai mon pacte, ma foi que je t'ai donnée. Ce n'est pas elle qui revient, c'est Dieu : exhortation à écouter sa voix. [ Ne ] plus distinguer les anciens et les nouveaux catholiques, abolir ces restes de division. Je ne me relâcherai pas ; je reviendrois du tombeau. J'ai un second, le Roi : humble sujet partout ailleurs, dans la religion j'ose dire que le prince ne va que le second.

---

# I<sup>er</sup> SERMON

POUR

## LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME.

Objet des soins paternels de la Providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfans à l'égard de cette vie mortelle, et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les désirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentimens des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux.

---

Cùm sublevasset ergò oculos Jesus , et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum , dixit ad Philip-pum : Undè ememus panes ut manducent hi ?

*Jésus ayant élevé sa vue , et découvert un grand peuple qui étoit venu à lui dans le désert , dit à Philippe : D'où acheterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis ? Joan. vi. 5.*

**J**E ne crois pas , Messieurs , que nous ayons jamais entendu ce que nous disons , lorsque nous demandons à Dieu , tous les jours , dans l'Oraison dominicale , qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que , sous ce nom de pain quotidien , vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu être nécessaires pour soutenir cette vie mortelle ; c'est ce que j'accorderai volontiers , et c'est pour cela , chrétiens , que je ne crains point de vous assurer que vous n'entendez pas ce que vous dites : car si jamais vous aviez compris que vous ne demandez à Dieu que

le nécessaire, vous plaindriez-vous comme vous faites, lorsque vous n'avez pas le superflu ? Ne devriez-vous pas être satisfaits, lorsque l'on vous donne ce que vous demandez ? Et celui qui se réduit au pain doit-il soupirer après les délices ? Car si nous avons bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, ni nous ne le rechercherions avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité et en patience ; ni nous ne regarderions nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de sa bonté qui a voulu bénir notre travail ; ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine pensée de notre abondance ; mais, nous sentant réduits, contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous passerions toute notre vie dans une dépendance absolue de sa providence paternelle.

D'ailleurs, si nous faisons réflexion que nous ne demandons à Dieu que le nécessaire, nous ne nous plaindrions pas, comme nous faisons, lorsque nous n'avons pas le superflu. Après avoir restreint nos desirs au pain, nous verrions que nous n'avons aucun droit de soupirer après les délices ; et, contents d'avoir obtenu de Dieu ce que nous avons demandé avec tant d'instance, nous nous tiendrions trop heureux d'avoir le vêtement et la nourriture. *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus* (1) : « Ayant donc de quoi nous nourrir et de » quoi nous couvrir, nous devons être contents. » Et comme nous sommes si fort éloignés d'une disposition si sainte et si chrétienne, j'ai juste sujet de conclure que nous n'entendons pas ce que nous disons, quand nous prions Dieu comme notre père de nous donner notre pain quotidien. C'est pourquoi il est nécessaire que nous tâchions aujourd'hui de l'apprendre, puisque l'occasion en est toute née dans l'Évangile qui se présente.

(1) *I. Tim.* v. 8.

Pour exécuter un si grand dessein et si fructueux au salut des âmes, il faut remarquer, avant toutes choses, trois degrés des biens temporels, marqués distinctement dans notre Evangile. Le premier état, chrétiens, c'est celui de la subsistance qui regarde le nécessaire; le second naît de l'abondance qui s'étend au délicieux et au superflu; le troisième c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires: voyons tout cela dans notre Evangile. Jésus nourrit le peuple au désert, et voilà ce qu'il faut pour la subsistance: *Acceptit ergo Jesus panes, et distribuit discumbentibus* (1). Après qu'ils furent rassasiés, il resta encore douze paniers pleins: *Collegerunt et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum* (2); et voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple, étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire roi: *Ut raperent eum et facerent eum regem* (3): où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre Evangile ces trois degrés des biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier; l'abondance, c'est le second; la fortune éminente, c'est le troisième.

Mais c'est peu de les trouver dans notre Evangile; si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de règle à notre conduite à l'égard de ces trois états; et en voici, Messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices à craindre: à l'égard du nécessaire, l'empressement et l'inquiétude; à l'égard du superflu, la disposition et le luxe; à l'égard de la grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, Messieurs, trois remèdes dans notre Evangile. Le peuple, suivant Jésus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit néanmoins de sa providence; voilà de quoi guérir notre inquiétude. Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de ramasser soigneusement ce qui étoit de reste, « de

(1) *Joan.* VI. 11. — (2) *Ibid.* 13. — (3) *Ibid.* 15.

» peur, dit-il, qu'il ne périsse » : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant* ; et c'est pour empêcher la dissipation. Enfin pour éviter qu'on le fasse roi, il se retire seul dans la montagne : *Fugit iterùm in montem ipse solus* : et voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre Evangile nous avertit, Messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire ; de dissiper inutilement le superflu : de désirer avec ambition, de désirer démesurément l'extraordinaire ; c'est ce que contient notre Evangile, et ce qui partagera ce discours.

### PREMIER POINT.

Pour vous délivrer, ô enfans de Dieu, de ces soins empressés qui vous inquiètent, touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur qui vous dit lui-même que votre Père céleste y pourvoit, et qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. « Ne soyez pas en » trouble, dit-il, dans la crainte de n'avoir pas de » quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi vous » vêtir. Car il appartient aux païens de chercher ces » choses, mais pour vous, vous avez au ciel un Père » très-bon et très-prévoyant, qui sait le besoin que » vous en avez. Cherchez donc, premièrement, le » royaume de Dieu, cherchez la véritable justice, » et toutes ces choses vous seront données comme » par surcroît » : *Quærite ergò primùm regnum Dei et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis* (1). Comme ces paroles du Fils de Dieu règlent la conduite du chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond ; et pour cela présupposons quelques vérités qui nous en ouvriront l'intelligence. Je suppose, premièrement, que le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée : lui-même avoit dans sa compagnie un disciple qui gardoit son petit trésor destiné pour sa subsis-

(1) *Matth.* 71. 31, 32, 33.

tance : saint Paul a travaillé de ses mains pour gagner sa vie , et n'a pas attendu que Dieu lui envoyât du pain par ses anges ; et enfin tout le genre humain ayant été condamné au travail , ensuite du péché du premier homme , ce n'est pas de cette sentence que le Sauveur nous est venu délivrer ; c'est de la damnation éternelle. En effet considérez ses paroles : « Ne » vous inquiétez pas , ne vous troublez pas » : *Notite solliciti esse* (1) : « n'ayez pas l'esprit en sus- » pens » : *Notite in sublime tolli* (2). Donc il n'empêche pas le travail , mais l'empressement et l'inquiétude. Il n'empêche pas une sage et prudente économie , mais des soins qui nous troublent et qui nous tourmentent. Et la raison , en un mot , Messieurs , c'est qu'il veut bien établir la confiance , mais non pas autoriser l'oisiveté.

Jesuppose premièrement , et ceci , Messieurs , est très-important , que ce soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire , et non pas le surabondant ; je veux dire , si vous prétendez , délicats du siècle , que la Providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues , vous vous trompez , vous vous abusez , vous n'entendez pas l'Évangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins ? Il est vrai , à vos besoins , mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expressé ; « Votre Père céleste , dit-il , sait que » vous avez besoin de ces choses » : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (3). Donc il se restreint dans le nécessaire , et il ne s'étend pas au superflu , et bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie et non pas le luxe ; il promet de soulager la nécessité , mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine , dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab , « Va-t'en à Sarephta , dit-il à Elie ; c'é- » toit une ville des Sidoniens ; tu y trouveras une » veuve à laquelle j'ai commandé de te nourrir » :

(1) *Matth.* vi 31. — (2) *Luc.* xii. 29 — (3) *Matth.* vi. 32.



*Vade in Sarephtha Sidoniorum, et manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te.* Et que demandera-t-il à cette veuve? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam* : « Donne-moi, » dit-il, un peu d'eau » ; et ensuite, « Fais-moi cuire un petit pain sous la cendre avec un peu de farine. » : *Fæo de ipsâ farinulâ subcinericium panem parvulum* ; et après : « Voici ce qu'a dit le Dieu d'Israël » : *Hæc dicit Dominus Deus Israel: Hydrîa farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur* (1) : « Je ne veux pas, dit le Seigneur, ni que la farine se diminue, ni que la mesure d'huile dépérisse. » Du pain, de l'eau et de l'huile, voilà le festin du prophète. Et au chapitre dix-neuvième il envoie un ange au même prophète, qui lui dit : « Lève-toi et mange; car il te reste à faire beaucoup de chemin » : *Surgo, comedo: grandis enim tibi restat via* (2). Le prophète regarde, et voit auprès de lui un pain, et de l'eau : *Respexit, et ecce ad caput suum subcinericium panis, et vas aquæ* (3). Quoi ! falloit-il envoyer un ange pour un si pauvre banquet ? Oui, mes Frères, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'entretenir la délicatesse, et que la première disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété et la tempérance.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublemens somptueux : ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher Frère, n'as-tu pas du pain ? Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son Evangile ; « c'est du pain qu'il veut qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose nécessaire aux vrais fidèles » : *Pancm peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit

(1) *III. Reg. XVII 9, 10, 13, 14.* — (2) *Ibid. XIX 7.* — (3) *Ibid. 6.*

Tertullien (1) : « et il nous montre par là , poursuit » le même auteur, ce que les enfans doivent attendre » de leur père » : *Ostendit enim quid à patre filii expectent*. C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner ; non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison, en un mot, Messieurs, c'est que le corps est l'œuvre de Dieu, et la convoitise est l'œuvre du diable, qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. « Autrement, dit saint Augustin, au lieu de nous » rendre sobres et pieux, il nous rendroit avares et » délicats » ; il nous attacherait aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs ; il renverserait lui-même son Evangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions, et les autres excès : *Nec nos pios faceret talis servitus, sed cupidus et avarus* (2). Vous donc qui vous confiez en notre Seigneur et aux soins de sa providence, apprenez, avant toutes choses, à vous réduire simplement au pain, c'est-à-dire à vous contenter du nécessaire. Ah ! direz-vous, que cela est dur ! C'est l'Evangile ; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (3) ; « car votre Père » sait que vous avez besoin de toutes ces choses. »

Secondement, à qui promet-il cette subsistance nécessaire ? est-ce à tout le monde indifféremment, ou particulièrement à ses fidèles ? Ecoutez la décision par son Evangile : *Quærite primum regnum Dei* (4) ; « Cherchez d'abord le royaume de Dieu » ; il veut dire : le royaume de Dieu est le principal, les

(1) *De Orat. n. C.* — (2) *De Civ. Dei, lib. 1, c. VIII, t. VII, col. 8.* — (3) *Matth. VI. 32.* — (4) *Ibid. 33.*

biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, et je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal; *Querite primum*. C'est pourquoi, dans l'Oraison dominicale, il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom et demandé le royaume, pour vérifier cette parole: Cherchez premièrement le royaume; c'est une remarque de Tertullien (1). Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse généralement aux pécheurs les biens temporels, lui « qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes (2) » : et pourquoi nourrit-il si soigneusement ce grand peuple qui le suit: Mais, quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il ne s'engage qu'à ses serviteurs, *Querite primum regnum Dei*: et la raison en est évidente, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses enfans et qui composent sa famille: ils ont cherché le royaume, il leur a voulu ajouter le reste. Toi donc, mon frère, qui te plains sans cesse de la ruine de ta fortune et de la pauvreté de ta maison, mets ta main sur ta conscience: As-tu cherché le royaume de Dieu? as-tu fait ton affaire principale de sa vérité et de sa justice? N'as-tu pas au contraire employé tes biens, ou pour opprimer l'innocent, ou pour contenter tes mauvais désirs par les voluptés défendues? Dieu a maintenant retiré sa main et te laisse dans l'indigence; ne murmure pas contre lui, ne dispute pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

Troisièmement, Messieurs, et voici ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses fidèles une certitude infailible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu irrité contre son peuple appelloit la famine sur la terre, comme parle l'Écriture sainte: *Voca-*

(1) *De Orat. n. 6.* — (2) *Math. v. 45.*

*vit Dominus famem super terram* (1), pour désoler toutes les familles : nous ne lisons pas, chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle : au contraire, vous avez vu le prophète Elie réduit à demander un morceau de pain ; et saint Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim et la soif, et le froid et la nudité : *In fame et siti, .... in frigore et nuditate* (2) ; et le même, parlant aux Hébreux de ces fidèles serviteurs de Dieu dont le monde n'étoit pas digne, et dont la vertu étoit persécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté et dans la misère : *Egentes, angustiati, afflicti* (3). Par conséquent il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessité, puisque le contraire nous paroît par tant d'exemples. Et en effet, si nous entendons toute la suite de l'Evangile, il nous est aisé de connoître que ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement de l'agréable et du superflu, comme je vous disois tout à l'heure, mais qu'il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire. Car il ne nous prêche pas seulement le mépris du luxe et des vanités, mais encore de la santé et de la vie. C'est pourquoi Tertullien a dit que la foi ne connoît point de nécessité : *Non admittit status fidei necessitates* (4). Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim ? « Si elle méprise la » vie, combien plus le vivre ? » *Didicit non respicere vitam, quantum magis victum* (5) ? Il importe peu à un chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette. « Ce genre » de mort dit Tertullien, ne lui doit pas être plus » terrible que les autres » : *Scit famem non minus sibi contemnendam esse propter Deum, quam omne mortis genus* (6) : pourvu qu'il meure en

(1) Ps. CIV. 16. IV. Reg. VIII. 1. — (2) II. Cor. XI. 27.  
— (3) Heb. XI. 37. — (4) De Coron. n. 11. — (5) De Idolol.  
n. 12. — (6) Ibid.

notre Seigneur, toute manière de mourir lui est glorieuse; l'épée ou la famine, tout lui est égal, et ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fidèles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; et s'il est ainsi, chrétiens, ce seroit une erreur de croire que ce fût l'intention de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi! mais voici ce qu'il faut entendre: nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'âme, et le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'Évangile: les unes essentielles et fondamentales, qui regardent le bien de l'âme qui est le premier; les autres accessoires et accidentelles, qui regardent le bien du corps qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume; c'est la promesse fondamentale, qui regarde le bien de l'âme qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données; c'est la promesse accidentelle qui considère le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes, et l'exécution n'en manque jamais; mais le corps n'ayant été formé que pour l'âme, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs? « Cherchez le royaume, dit le » Fils de Dieu, et toutes les autres choses vous » seront données » : entendez par rapport à ce royaume, et par ordre à cette fin principale. Ainsi notre Père céleste voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'âme, il est de sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les

biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage et charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seroient en repos, et que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pour n'être point avare il ne suffit pas de n'avoir point d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire : autrement, le superflu même prend le visage du nécessaire, à cause de l'instabilité des choses humaines, qui fait qu'il nous paroît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à] cette statue de Nabuchodonosor qui étoit d'argile, de fer, d'airain, d'or; *ex testâ, ferro, ære, auro* (1) : tout lui est bon, depuis la matière la plus précieuse jusqu'à la plus vile et la plus abjecte. Pour ne point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise; pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô enfans d'Adam; c'est Jésus-Christ qui nous exhorte par cet admirable discours que nous lisons en saint Mathieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vous vais donner une paraphrase : ouvrez donc les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers, est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes qui sont immortels; il a fait les terrestres qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux qui paroissent méprisables

(1) *Dan.* II. 35.

par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers ; il a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout ; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant ; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas ? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas ? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connoître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées ? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse ? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur, et combien autour du cerveau ; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles ; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air ! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute ? C'est un père qui châtie ses

enfans, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'étoit pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées, et tous les Etats renversés, mon établissement est certain; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

Admirez, ô enfans de Dieu, la conduite de votre père, je ne me lasse point de vous en parler, et cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les degrés merveilleux par lesquels il vous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'âme que nul accident de la fortune ne puisse ébranler. Il voit nos désirs épanchés dans le soin des biens superflus, il les restreint premièrement dans le nécessaire. Ah! que de soins retranchés, que d'inquiétudes calmées! Qu'il est aisé de se contenter lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande! elle est si sobre et si tempérée. Etant réduit à ce nécessaire, il nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité; il détourne par ce moyen notre esprit de cette forte application qui nous inquiète pour la conservation de cette vie. N'en faites pas, dit-il, un soin capital, regardez-la comme un accessoire, et aspirez au bien immuable que je vous destine : *Querite primum regnum Dei*. Enfin, nous ayant menés à ce point, nous ayant ouvert le chemin à ce royaume de félicité, il rompt en un moment toutes nos chaînes, il termine toutes nos



craintes. « Ne craignez pas, ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner le royaume (1). » Vendez tout, ne vous laissez rien, persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porro unum est necessarium* (2). Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection, c'est ainsi qu'il nous ouvre peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire, et que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « que cette vie même » tout entière doit être comptée parmi les choses » superflues par ceux qui pensent qu'il y a pour eux » une autre vie. » *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est* (3).

Je vous ai appris, âmes fidèles, à mépriser les biens superflus; méprisez donc aussi votre vie; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avois qu'un héritage, on me l'a brûlé; ah! l'on m'ôte le pain des mains? Mais j'en ai un autre aussi riche, vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre; j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis* (4). La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfans : courage, mon frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Évangile à ceux qui ont faim de la justice; ah! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule, pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme ou par l'infidélité

(1) *Luc. xii. 32.* — (2) *Ibid. x. 42.* — (3) *Serm. lxxii, n. 14, v, col. 393.* — (4) *I. Cor. v. 1.*

de ce faux ami? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble, vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens qu'il a plu à votre père de vous donner : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Mes Frères, entendez-vous ces promesses? Entendrai-je encore ces lâches paroles? ah! si je quitte ce métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Ecoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc, mon ami, » est-il nécessaire que tu vives? Qu'as-tu affaire de » Dieu, si tu ne te règles que sur tes propres lois? » *Non habeo aliud quo vivam? Vivere ergo habes? quid tibi cum Deo est à tuis legibus* (1)? Sachez aujourd'hui, chrétiens, que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela quel aveuglement de s'empressez pour le nécessaire! Mais passons à l'autre partie, et parlons de l'usage du superflu.

## SECOND POINT.

« Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, et ne souffrez pas qu'ils se perdent », c'est-à-dire recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises; mais soyez soigneux de le conserver en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrai vous représenter, mes Frères, que « la figure de ce monde passe, et sa convoitise (2). » Donc tout ce que vous lui donnez se passe avec elle; et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui dans le temps est si opulent, viendra pauvre

(1) *De Idolol. n. 5.* — (2) *I. Joan. II 17.*

» et vide à l'éternité » : *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit* (1). Je pourrais encore ajouter que, sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au-delà des bornes qui lui sont prescrites, non seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Écriture : Dieu avoit marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne ; tout ce que l'avidité entassoit au-dessus se trouvoit le matin changé en vers (2). Pour nous apprendre, mes Frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table ; tu as pris, dit saint Chrysostôme (3), plus de nourriture, et non pas plus de substance ni plus d'aliment : la nature connoît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisoit pour te mettre à couvert ; toute cette pompe, que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature ; tout cela est perdu pour elle ; ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, Messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or telle est votre convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, « qui ne » dit jamais, c'est assez (4) » ; plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme ; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, Messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

La première chose qui nous fait connoître son avi-

(1) *S. Petr. Chrysol. Serm. cxxv. de Villic. iniq.* — (2) *Exod. xvi. 16, 19, 20.* — (3) *In Epist. ad Hæbr. Homil. xxix, t. xii. p. 276, 277.* — (4) *Prov. xxx. 16.*

dité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun, et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire, qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connoissoit pas. De là, Messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis ? ô dérèglement des choses humaines ! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avoit pas le sentiment assez délicat ; elle a raffiné par-dessus son goût : il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrit, et que la pauvreté fût opposée, non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe ; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentimens la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, Mesdames ? *Conscientiam tuam perrogabo* ; « Oui, je vous le demande, » dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que vous soyez chargées ou couvertes ? » *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in togâ sentias indutum, anne onustum* (1) ? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau ! *Hominem sarcinâ vestire* : et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité. Je m'étonnerois de ces excès, si ses emportemens n'alloient bien plus loin.

(1) *De Pallio*. n. 5.

Je vous ai dit, Messieurs, que la convoitise raffine sur la nature; cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paroître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole : *Pretria rebus inflammavit ut se quoque accenderet* (1). C'est-à-dire, elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches! Mes Frères, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte elles'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond; et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Tels sont les excès de la convoitise, qui dissipe non seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando et castrando scœculo erudimur*,

(1) *De Cult. fem. Lib. 1, n. 8.*

à *Domino* (1) : Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi ? pour modérer les excès du siècle et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi, dès le premier pas, il nous fait renoncer aux pompes du monde ; il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc, loin de nous tout ce qui éclate : Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes Frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devroient vivre ; telle est, Messieurs, leur vocation : *Castigando sacuto*.

Mais, ô désordre de nos mœurs ! ô simplicité mal observée ! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire ? Les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté ! sommes-nous réduits à cette misère ? Eh bien ! mes Frères, je donne les mains ; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes ; que l'excès vous soit devenu nécessaire ; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent ; que les millions ne fussent pas pour contenter votre luxe ! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite ! On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'Eglise, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne

(1) *De Cult. sacra. lib. II, n. 9.*

dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté, en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* (1). Elle sied bien sur les autels ; elle sied bien sur les vases et sur les ornemens sacrés ; elle sied bien dans la structure de l'édifice ; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même ; *Circumornatae ut similitudo templi* (2) ; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée ; que vous vouliez paroître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles ; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande ; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable ? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères ?

Donc, mes Frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordemens nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons, avant que de sortir d'ici, de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant*. L'âme n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne : Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure ; ce qui est au-delà, *superfluit*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau [ trop plein ]. Mettez-le dans les mains des pauvres ; parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophy-*

(1) *Ps.* xcvi. 6. — (2) *Ibid.* cxlvi. 14.

*ladium Christi* (1) ; « La main des pauvres, dit saint Pierre-Chrysologue, c'est le coffre de Dieu », c'est où il reçoit son trésor ; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers ; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu ; et plutôt à Dieu, mes Frères, plutôt à Dieu qu'il ne fût que perdu ! Il faut en rendre compte : les pauvres s'élèveront contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé : vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avoit assigné leur vie ; ce fonds c'étoit votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu ? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisoit pas, et toute cette dépense m'étoit nécessaire. J'avois la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion ; mais la foible justification, puisqu'elle-même sera condamnée ! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connoît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas* (2) ; parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi, vous ne deviez pas suivre ses conseils ; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissemens des orphelins qui crient contre vous ; rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous aviez professée dans le saint baptême.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement : il falloit donc le dépenser de même. [ Il ne

(1) *S. Petr. Chrysol. Serm. VIII, de Jejun. et Eleemos.*—  
 (2) *Cont. Jul. lib. IV, c. XIV, n. 70, t. X, col. 618.*



suffisoit pas de ne ] point [ faire ] de rapines : « Vous » avez tué ceux que vous n'avez pas assistés » : *Occidisti quia non pavisti* (1). Mais ceux-ci faisoient de la sorte : aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait, et tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alléguerez-vous de mauvais exemples ? Ah ! qu'il est nécessaire d'y bien penser ! prenez garde, Messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire. Tranchons ce discours en un mot pour dégager notre parole.

### TROISIÈME POINT.

J'ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentimens des chrétiens sur le sujet de sa grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon ; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterai simplement sans ajouter que fort peu de choses aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens ; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes Frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvoient désirer pour eux ou pour leurs enfans les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction : Si on les désire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce désir peut être permis : que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque super-*

(1) *Lact. Divin. Inst. lib. vi, c. xi.*

*suam, vel etiam noxiam vanitatis, non de-  
cet* (1).

La raison, en un mot, mes Frères, c'est que c'est une règle certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce que la vanité y ajoute : la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que, selon le même saint Augustin au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or faire du bien aux autres nous rend meilleurs, non la pompe, qui au contraire nous rend pires par la vanité; et c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettroit pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'étoit pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans notre Evangile, refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'étoit pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi, et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de

(1) *Epist. cxxx, n. 12, t. II, col. 386.*

grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez, à la bonne heure, avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai, ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne, allez-y par des degrés convenables; élevez-vous par les voies de la vertu, et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit point l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, pour le malheur du siècle, ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime: *Intra fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitudine se charitatis exerceat* (1): « Que cha- » cun en se tenant dans ses limites s'exerce de tout » son pouvoir dans la vaste étendue de la charité. »

Ne te persuade pas, chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatans tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers; joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération; mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand

(1) *Epist. lxxx, ad Anat. c. iv.*

bien ne t'y appelle. [ Imiter ] l'exemple de Néhémias, [ qui ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement, que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, « et procurer le bien des enfans » d'Israël » : *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israel* (1). En sorte que tu puisses dire comme lui à la fin de ton administration : « O mon Dieu, souvenez-vous de moi pour me faire miséricorde, selon tout le bien que j'ai fait à ce peuple » : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (2). ] Je ne crains point, mes Frères, de vous assurer en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées ! ô étrange désolation du christianisme ! nul ne les regarde en cet esprit, on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, Messieurs, dementez - moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée ? quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avoit reçus de ses ancêtres ? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire ; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [ peut ] plus y faire de discernement, et, par un juste retour, la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres ! saint Chrysostôme a dit (3), et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans les ornemens extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connoître ton peu de valeur, et tes dais, et tes

(1) *II. Esdr.* II, 10. — (2) *Ibid.* v. 19. — (3) *In Matth. Hom.* IV, t. VII, p. 65, 66.

balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornemens de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges puissantes, et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Ecoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ezéchiel. « Assur, dit ce prophète, » s'est élevé comme un grand arbre, comme les » cèdres du Liban »; le ciel l'a nourri de sa rosée; la terre l'a engraisé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçoit de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est » élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, » étendu en ses branches, fertile en ses rejetons » : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensus frondes elevatum est cacumen ejus* (1). « Les oiseaux » faisoient leurs nids sur ses branches »; les familles de ses domestiques : « les peuples se mettoient » à couvert sous son ombre »; un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cèdres ni » les pins ne l'égalotent pas; les arbres les plus hauts » du jardin portoient envie à sa grandeur »; c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalotent pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adequaverunt summitatem ejus... Emulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cæli... Sub umbraculo illius habitabat cætus gentium plurimarum* (2).

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas

(1) *Ezech.* xxxi 3. — (2) *Ibid.* 8, 9, 6.

deux de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et » qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, et que son » cœur s'est enflé dans sa hauteur » : *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine suâ* : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattraï d'un grand coup, et je le porterai par terre ; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute ; *Projicient eum super montes* ; on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous ceux qui se reposoient sous son ombre » se retireront de lui », de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* (1). Ou s'il se soutient durant la vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains ; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche, et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches » de ce grand arbre se trouveront dans toutes les » vallées » : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* (2) : je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avoit ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains ; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée : Est-ce là que devoit aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable ? est-ce là ce grand fleuve qui devoit inonder toute la terre ? je

(1) *Ezech.* xxxi. 10, 12. — (2) *Ibid.* 12.

ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours ?

O homme, que penses-tu faire ? pourquoi te travailles-tu vainement sans savoir pour qui ? Mais je serai plus sage, et, voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avoient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [ pour ] dix ans que tu as de vie ? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente : peut-être que ta postérité n'en jouira pas ? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira : et tant de sueurs pour un peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus les titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! O folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfans des hommes !

---

## II. SERMON

POUR

LE IV. DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR.

### SUR L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Dérèglement de nos affections, et corruption de nos jugemens. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Etrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion : inutilité de leurs folles précautions.

---

Jesus ergò cùm cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterùm in montem ipse solus.

*Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. Joan. vi. 15.*

**J**E reconnois Jésus - Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venoit se charger d'opprobres, devoit éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connoit sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix ; et, comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il étoit de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinoit un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ



dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire ; et, comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, Messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin (1), c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi, lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs ; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre ; et, nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour ; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie.  
*Ave.*

C'est vouloir en quelque sorte désertier la cour, que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent ; et il pourroit même sembler que c'est ravalier quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présens de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu ; et, bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens, qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les

(1) *In Joan. tract. XLIX, n. 19, t. III, part. II, col. 627.*

hommes de cette attache profonde à ce qui s'appelle fortune; et, pour cela, faisons deux choses. Faisons parler l'Évangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même : que l'Évangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés; que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers : ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; et, dans l'espace de trois jours, on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avoit jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien; et que non seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrois mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort, de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véri-

tablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, au livre treizième de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante; que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet* (1). Le dernier est aussi nécessaire [ que le premier ]. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paroît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un

(1) *Cap. XIII, n. 17, t. VIII, col. 939*

plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglemens de nos affections, et de la corruption de nos jugemens. Nous laissons la règle, dit saint Augustin (1), et nous soupignons après la puissance. Aveugles, qu'entreprendons-nous? la félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté dérégulée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi? sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle; c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnoît que Pilate a reçu d'en-haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais, parce que sa volonté étoit corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglemens, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes, et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

(1) *Loco mox citato*, col. 938.

Notre grand Dieu, Messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrions dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne vous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première; *Non quod potentia, quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia* (1). Régions donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps, par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi, que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur, que « vous ne » savez ce que vous demandez (2). » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe (3). » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et

(1) *S. Aug. ubi supra.* — (2) *Matth. xx. 22.* — (3) *I. Cor. vii 31.*

que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance ? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme : est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques momens le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même ? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : *Nam quanta potentia potest esse mortalium ?* C'est une sage Providence : et ainsi, dit saint Augustin (1), le partage des hommes mortels est d'observer la justice ; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

Aspirons, Messieurs, à cette puissance. Si nous sentons, d'une foi vive, que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissans avant que le règne de notre Père soit arrivé ; ce seroit un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne ; et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, Messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu ; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes, ou plutôt, dit saint Augustin (2),

(1) *S. Aug. ubi supra.* — (2) *Ibid. col. 939.*

puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans;... atque ut hæc veraciter possit, potentiam planè optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, et miro modo adversus se ipsum pro se ipso.* O puissance peu enviée ! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre ; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre, dans une même maison.

Joseph étoit esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Egypte y est la maîtresse. Celui-là, dans le joug de la servitude, n'est pas maître de ses actions, et celle-ci, tyrannisée par sa passion, n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah ! sans doute, à moins que d'avoir au front d'airain, elle avoit honte en son cœur de cette bassesse ; mais sa passion furieuse lui commandoit au dedans comme à une esclave : appelle ce jeune homme, confesse ton foible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvoit conseiller de pis son plus cruel ennemi ! c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave ?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupçons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous viole quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent ; et nous ne soupçons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Eveille-toi, pauvre esclave, qui songes à sauver quelques soldats, et laisses prendre le roi prisonnier ; et reconnois enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la

grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre ? qu'est ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux ? N'écoutez pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre] son ambition, son avarice; et, pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes ? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeras alienas* (1).

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avoit bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour « guérir la volonté il faut réprimer la puissance » : *Frænatur facultas..... ut sanetur voluntas* (2). Eh quoi donc ! des vices cachés en sont-ils moins vices ? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption ? Comment donc est-ce guérir la volonté, que de laisser le venin dans le fond du cœur ? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'im-

(1) *S. Aug. Epist. ccxx, ad Bonif. n. 6, t. 11, col. 813.*

— (2) *Ad Maced. Ep. clxiii, n. 16, t. 11, col. 530.*



possible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire; on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses desirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfans qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchemens, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivoient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvois vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? la grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus

ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux, qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux (\*). Il faut, disent-ils, se distinguer;

(\*). Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux : Je me modérerai; et comment? ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante? comme si nous nous gouvernions par raison, et non par humeur; ou comme si l'ambition n'étoit pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde. Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite, de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent.

Donnons quelque conseil aux grands de la terre. Que leur condition est périlleuse! ce que c'est que d'agir par humeur, et non par raison! c'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

Tel qu'est le péril d'un homme qui, ayant épousé une femme d'une rare et ravissante beauté, seroit obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, et même de ne la regarder qu'avec réserve; vous ne comprenez que trop son péril : autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités (1). Il y en a néanmoins [ qui le font ]; Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siècle. Que feront-ils, chrétiens? il ne faut pas se permettre toutes choses; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. [ Qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disoit à Dieu ] : « Vous » savez, Seigneur, que je hais la gloire des injustes : ... » vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours » où je paroissais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en » abomination la marque superbe de ma gloire, que je porte » sur ma tête; que je la déteste comme un linge souillé et

(1) *S. Chrys. Homil. xl. in Matth. t. vii, n. 442 et seq.*

c'est une marque de foiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent, semblent reprocher aux autres leur peu de mérite ; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrois combattre, par plusieurs raisons, cette pensée de se discerner. Je pourrois vous représenter que c'est ici un siècle de confusion, où toutes choses sont mêlées, qu'il y a un jour arrêté

» qui fait horreur ; que je ne la porte point dans les jours  
 » de mon silence ; que je n'ai point mangé à la table d'Aman,  
 » ni pris plaisir au festin du roi ; ... et que depuis le temps  
 » que j'ai été amenée en ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais  
 » votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur  
 » Dieu d'Israël » : *Et nosti quia oderim gloriam iniquorum : ... tu scis necessitatem meam, quòd abominer signum superbie quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ ; et quòd non comederim in mensâ Aman, nec mihi placuerit convivium regis, ... et nunquam lætata sit ancilla tua... nisi in te, Deus Israel (1).*

Mais pour cela, que faire ? elle évite ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut éviter elle en éloigne son cœur ; elle fuit les délicatesses exquisés et plus que royales de la table du favori ; et, pour la table du roi, elle ne pouvoit l'éviter étant son épouse ; mais elle détourne son cœur, et, au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. [ Il faut ] s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit. « Seigneur, disoit le » prophète-roi (2), mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, » et mes yeux ne se sont point élevés » : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei* [ Il nous marque tous les degrés de l'orgueil ]. Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnoître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *Ambulavi in magnis ; des desseins d'emportement : neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine : « Vous savez, Seigneur, que j'ai eu » d'humbles sentimens de moi-même ; mon âme, qui s'ap- » puie entièrement sur vous, est semblable à un enfant » nouvellement sevré, qui se repose uniquement sur sa » mère » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam ; sicut ablactatus est super matre suâ, ita retributio in animâ meâ.*

(1) *Esth.* 14-18. — (2) *Ps.* CXXX.

à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer, de toute sa force, une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [ autres ] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus foibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà » blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à » nous » : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es* (1).

Mais, sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses, par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, » disent les impies, le juste dans nos pièges, parce » qu'il nous est incommode » : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (2). L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir ? Il n'y a rien de si sec ni de moins flexible ; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terrâ, quia de malo ad malum egressi sunt* (3) : « Ils ont cherché à se fortifier sur » la terre, parce qu'ils ne font que passer d'un crime » à un autre. » [ Le vice sait couvrir ] une médisance

(1) *Isai. XLVII. 10.* — (2) *Sap. 11. 12.* — (3) *Jerem. 17. 3.*

secrètement semée, par une calomnie encore plus ingénieuse; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité ? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice qui met tout en œuvre est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur, peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout-à-fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah ! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition ! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent ! que de sages conseils pour l'Etat ! que de grands sentimens pour l'Eglise ! que de saints réglemens pour un diocèse ! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du

monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle : et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentimens de bonté ; et dans des emplois bornés ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

## SECOND POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plait de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons, qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présens qu'elle nous fait, que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujétis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre ; et c'est au contraire ce qui les engage. Car, au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout-à-fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur ; il se croiroit peut-être assez grand, s'il ne vouloit chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques ; aveugle et mal avisé ! comme si ces soutiens magnifiques, qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étoient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Ecoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ezéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et intercondensas frondes elevatum est cacumen ejus* (1). Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraisé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçoit de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa

(1) *Ezech.* xxxi. 3.

verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisoient leurs nids sur ses branches ; les familles de ses domestiques : les peuples se mettoient à couvert sous son ombre ; un grand nombre de créatures et les grands et les petits étoient attachés à sa fortune ; ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la cour, ne l'égalotent pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus ;... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei* (1). Autant que ce grand arbre s'étoit poussé en haut, autant sembloit-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et » qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, et que son » cœur s'est enflé dans sa hauteur ; pour cela, dit le » Seigneur, je le couperai par la racine ; je l'abat- » trai d'un grand coup et le porterai par terre ; il » viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se sou- » tenir, il tombera d'une grande chute. Tous ceux » qui se reposoient sous son ombre se retireront de » lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum*. Cependant on le verra couché » tout de son long sur la montagne, fardeau inutile » de la terre » : *Projicient eum super montes* (2), ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ces héritages.

(1) *Ezechl.* xxxi. 8, 9 — (2) *Ibid.* 12.



« Les branches de ce grand arbre se verront rompues » dans toutes les vallées » : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* (1) : je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avoit ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront, en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devoit aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvroit toute la terre ? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui sembloit devoir inonder toute la terre ? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire ? et pourquoi te travailles-tu vainement ?

Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le foible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution ; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événemens trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pourvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [ frappe ] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh, quoi, pour dix ans de vie ! Mais je regarde ma postérité et mon nom : mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira : et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes ; seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négli-

(1) *Ezech. xxxi. 12.*

gence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire ; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! ô folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfans des hommes !

Chrétiens, méditez ces choses ; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir, il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie ; qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin : il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité ; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel : c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paroît chancelant. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt ô éternité, tu es Dieu même ; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

# AUTRE CONCLUSION

## DU MÊME SERMON, PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

---

O FOLIE ! ô illusion ! étrange aveuglement des enfans des hommes ! chrétiens, méditons ces choses ; pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changemens ? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : » Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfans du » Très-Haut (1) » ; ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques : toutefois écoutez la suite. Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des » hommes », et toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen sicut homines moriemini* (2). Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivans, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente, ni plus avant imprimée que les rois ; car comment pourroient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse ? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement : il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt

(1) Ps. LXXXI. 6. — (2) *Ibid.* 7.

tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre : et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ? Il perce les intrigues les plus cachées ; les oiseaux du ciel lui rapportent tout (1) ; il a même reçu de Dieu , par l'usage des affaires , une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis Regis* (2) ; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes , avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde , et les déterre , pour ainsi dire , du fond des abîmes , où ils cherchoient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables ?

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui-obéir non seulement « pour la crainte , mais encore » pour la conscience » , comme dit l'apôtre (3) ; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service , peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel ? C'est là qu'il doit reconnoître que tout ce que feint la flatterie , tout ce qu'inspire le devoir , tout ce qu'exécute la fidélité , tout ce qu'il exige lui-même de l'amour , de l'obéissance , de la gratitude de ses sujets , c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu , à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze , prêchant à Constantinople en présence des empereurs , leur adresse ces belles paroles : « O » princes , respectez votre pourpre ; révérez votre » propre puissance , et ne l'employez jamais contre » Dieu qui vous l'a donnée. Connoissez le grand » mystère de Dieu en vos personnes : les choses hautes » sont à lui seul ; il partage avec vous les inférieures : » soyez donc les sujets de Dieu , et soyez les dieux » de vos peuples (4). »

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire , soyez le dieu de vos peuples ; c'est-à-dire , faites-

(1) *Eccles. x. 20.* — (2) *Prov. xvi. 10.* — (3) *Rom. xiii. 5.* — (4) *Orat. xvii, tom. 1, p. 471.*

nous voir Dieu en votre personne sacrée ; faites-nous voir sa puissance , faites-nous voir sa justice , faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux , et néanmoins il y compatit et il les soulage : ce grand Dieu n'a besoin de personne ; et néanmoins il veut gagner tout le monde , et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout , il voit tout ; et néanmoins il veut que tout le monde lui parle : il écoute tout , et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente , toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des Rois ; tous les autres sont défectueux , et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout , autant que le porte la foiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même , et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

---

# AUTRE EXORDE

POUR

## LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME.

---

Jesus ergò cùm cognovisset , quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem , fugit iterùm in montem ipse solus.

*Jésus ayant connu que le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi , s'enfuit encore à la montagne tout seul. Joan. vi. 15.*

Toujours le silence et la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur ; toujours la montagne et le désert donneront à cet homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premières années , et , durant le cours des dernières , que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques , il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Père , et apprendre par son exemple à ses serviteurs , qu'il n'est rien de plus désirable à un chrétien que le repos de la vie privée. Mais , quoiqu'il aime toujours la retraite , jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet , c'est une chose digne de remarque que les saints évangélistes nous disent souvent qu' « il se retiroit au désert » : *Secedebat in desertum* (1) ; qu' « il alloit à la montagne tout seul » pour prier : *Abiit in montem orare* (2) ; qu' « il y passoit même les nuits entières » : *Erat pernottans in oratione Dei* (3). Mais qu'il se soit sauvé

(1) *Luc. v. 16.* — (2) *Marc. vi. 46.* — (3) *Luc. vi. 12.*

au désert, ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part, si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, Messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement ? c'est que celui qui pénètre dans le fond des cœurs, avoit vu dans celui des peuples qu'ils viendroient bientôt, avec grand concours, pour l'enlever et le faire roi. Il a fui autrefois, durant son enfance, pour éviter les persécutions d'un roi tyran qui vouloit le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie : voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite ; on veut lui-même l'élever à la royauté : ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples ; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, et où il veut si peu être découvert qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *Fugit iterùm in montem ipse solus*. Si nous sommes persuadés qu'il est la parole éternelle, nous devons croire aussi, âmes saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué, dans le livre de l'Idolâtrie, qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savoit si bien ce qui étoit dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit, plenissimè dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu tam dignitatis quàm potestatis* (1). C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante, après avoir imploré le secours d'en-haut par l'intercession de la sainte Vierge.

*Ave.*

(1) *De Idolol. n. 18.*

C'est une règle infailible, pour les lettres sacrées et les mystères de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse; et il nous invite, mes Sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car, comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; et d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connaissance, mais pour nous inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût, et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *Non obscuritate subtracta, sed difficultate condita* (1).

Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes Sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnans.

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que, prévoyant que les peuples s'alloient assembler pour le faire roi, il se retire tout seul au désert, et montre, par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lisons un autre évangile, où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au mi-

(1) *In Ps. ciii. Serm. 11, n. 1. t. 1v, col. 1144.*



lieu des acclamations de tout un grand peuple qui crie de toute sa force : « Béni soit le Fils de David, » vive le roi d'Israël (1) ! » Et bien, loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les Pharisiens de réprimer ses disciples qui sembloient offenser par leur procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense : Les pierres le crieront, dit-il, si ceux-ci ne rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* (2). Ainsi vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite ? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée ? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en notre Seigneur : cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes Sœurs, et je vous prie de le bien entendre ; c'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnaissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi : il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples ; il le publiera parmi ses supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée ; et il veut bien accepter un nom de puissance, pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, âmes saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un honneur inutile qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut donc pas s'étonner s'il fuit et se

(1) *Matth. xxi. 9. Joan. xii. 13.* — (2) *Luc. xix. 40.*

retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que, hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfans doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine, la paix d'une vie privée, où l'on vit en soi-même, où l'on se règle soi-même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu étoit, comme il le doit être, la règle de notre vie, nous aurions les sentimens véritables que doivent avoir les chrétiens touchant la puissance : le désir et l'usage en seroient réglés ; elle ne seroit pas désirée avec ambition, ni exercée avec injustice. Le désir de s'agrandir ne produiroit pas tant de perfidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croiroit assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même ; et, s'il en avoit sur les autres, il ne s'en serviroit que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes Sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant, dans le premier point, que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second, que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice. Maximes saintes et apostoliques, qui feront le partage de ce discours : la première règlera le désir ; la seconde prescrira l'usage.

# FRAGMENT

## SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde, à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.

---

**M**AIS je n'aurois fait, chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si, après vous avoir montré par l'Écriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchois aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Écriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance.

La première et la capitale, d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. « Afin, dit saint Grégoire, que les grands rendent leur puissance salutaire, il faut qu'ils sachent ce qu'ils peuvent; mais, afin qu'ils ne s'élèvent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils peuvent »: *Ut prodesset debeat posse se sciat, et ut extolli non debeat posse senesciat* (1). Toute puissance vient de Dieu (2); donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre; que ce soit pour le bien, autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue et de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractère de la puissance divine, le porte de sa munificence; et il n'y auroit point dans le monde de

(1) *S. Greg. Mag. lib. v, Moral. in Job. c. viii, t. 1, col. 146.* — (2) *Rome. xiii. 1.*

puissance malfaisante, si le péché n'avoit perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Nous lisons, dans le second livre des Chroniques, une belle cérémonie qui se pratiquoit dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignoit de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avoit commandé, on leur mettoit en même temps le diadème sur la tête, et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem* (1) : afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère, ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda, aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable, non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Écriture nous fait souvent remarquer que les prospérités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité, et leur font oublier la loi de Dieu. Mais, au contraire, la prospérité, qui donnoit de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu, et établir son service : *Factæque sunt ei infinitæ divitiæ et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini* (2). « Il se trouva comblé d'une infinité de richesses et d'une très-grande gloire ; et son cœur fut rempli de force et de zèle pour l'observation des préceptes du Seigneur. »

Ce prince, considérant que tout bien lui venoit de Dieu, et touché d'une juste reconnoissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Écriture remarque que, pour accomplir un si beau dessein, il avoit un soin particulier de choisir, entre les lévites et les ministres de Dieu, ceux qui étoient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyoit dans les villes, afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas*

(1) *II. Par.* xxiii. 11. — (2) *Ibid.* xvii. 5, 6.

*urbes Juda, et erudiebant populum* (1). Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Eglise gallicane (2) ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste. Car écoutez ce que dit l'Ecriture sainte : Josaphat marchant ainsi dans les voies de Dieu, il le rendit redoutable à tous ses voisins : *Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda* (3). Et ce prince s'agrandissoit tous les jours, parce que Dieu étoit avec lui : tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat, et le second moyen dont il se servoit pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. « Il établit des juges, dit l'Ecriture, dans les villes de Judée », et, les appelant à lui, il leur prescrivait lui-même, en ces termes, de quelle manière ils devoient agir. « Prenez garde, leur disoit-il, à votre conduite ; car ce n'est pas la justice des hommes, mais la justice de Dieu que vous exercez, et tout ce que vous jugerez, vous en serez responsables. Ayez toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; faites tout avec diligence : songez que le Seigneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne regarde point les personnes, et ne se laisse point corrompre par les présens (4). » Vous donc qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne, comme vous exercez son autorité, imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail, il règle en cette manière les devoirs particuliers. « Amarias, votre prêtre et votre pontife, présidera dans les choses qui regardent Dieu et son service ; et Zabadias, qui est un des chefs de la maison de Juda, aura la conduite de celles qui re-

(1) *II. Par.* xvii. 10. — (2) *Concil. Paris.* vii, c. xxiii, *L'abb. t.* vii, col. 1665. *Conc. Aquisgran.* ii, c. xi. *Ibid.* col. 1721. — (3) *II. Par.* xvii. 10. — (4) *Ibid.* xix. 5, 6, 7.

» gardent le ministère royal (1). » C'est ainsi que ce sage prince retenoit chacun dans ses bornes ; et, empêchant la confusion et les entreprises, faisoit que tout concouroit et au service de Dieu, et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, et ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyr que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler ? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, et combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise. L'homme de bien se resserre dans tant de limites, qu'à peine se peut-il aider ; il se renferme dans ce qui est droit : l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste ; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocens, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu » poursuivras justement ce qui est juste » : *Justè quod justum est persequeris* (2). Au contraire, l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Écriture, de mal en mal ; et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terrâ, quia de malo ad malum egressi sunt* (3). Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis ; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les

(1) II. Par. XIX. 11. — (2) Deut. XVI. 20. — (3) Jcr. IX. 3.

intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien, au contraire, demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces ?

Mais voici encore, Messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'intérêts et de passions ? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir ? il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible ; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et entièrement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien, sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la Sapience : « Trompons, disent-ils, l'homme » juste, parce qu'il nous est inutile » : *Circumveniamus ergò justum, quoniam est inutilis nobis* (1). Il n'est pas propre à notre commerce, il est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos détours et dans nos négoces. Ainsi étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui ne ménage rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir.

Elevez-vous, puissances du monde, voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour cela, dit saint » Grégoire, que vous êtes grands, afin que ceux qui » veulent le bien soient secourus, et que les voies

(1) *Sap.* II. 12.

» du ciel soient plus étendues ». *Ad hoc enim potestas... cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum regnum largius pateat* (1). C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises, sans relâche aucun, avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la foiblesse humaine.

Tel est, Messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car c'est trahir la justice, que de travailler foiblement pour elle; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchans n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice; ils défont après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité, et soutenir la justice avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un Roi si juste, si vigoureux et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos cours. « Ce prince jeune et bien fait s'assit, dit

(1) *Lib. III, Ep. LXV, ad Mauric. Aug. t. II, col. 676.*



» l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place  
 » de David son père, et il plut à tous » : *Sedit Salomon super solium Domini in regem pro David patre suo, et placuit omnibus* (1). Voyez en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu; et que les rois ne le remplissent qu'en son nom; mais revenons à Salomon. Voilà un prince agréable, qui gagne les cœurs par sa bonne mine et sa contenance royale; mais, après qu'il eut rendu ce jugement mémorable, écoutez ce qu'ajoute le texte sacré. « Tout » Israël, dit la même Écriture, apprit le beau jugement que le roi avoit rendu, et ils craignirent le » roi, voyant que la sagesse de Dieu étoit en lui » : *Audivit itaque omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* (2). Sa mine haute et relevée le faisoit aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchans appréhendent ses yeux et son bras; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, Messieurs, il faut finir, et vous dire que la puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les grands du monde un rayon de sa puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze (3), prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables.

J'ai remarqué dans les saintes Lettres que Dieu se

(1) *I. Paral.* xxix. 23. — (2) *III. Reg.* iii. 28. — (3) *Orat.* xxvii, t. 1, p. 471.

moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux ; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste ; celui-ci me semble fort considérable : « Où sont vos dieux, leur dit-il, dans lesquels » vous avez mis votre confiance ? » Si ce sont des dieux véritables, « qu'ils viennent à votre secours et qu'ils » vous protègent dans vos besoins » : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ? surgant et opitulentur vobis, .... et in necessitate vos protegant* (1). Ce grand Dieu, ce Dieu véritable, et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits : et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées, et non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de brûler l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Le sage Néhémias avoit bien compris cette obligation, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour régir les Israélites dont il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avoient précédé dans cet emploi avoient beaucoup foulé ce pauvre peuple ; mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolens l'avoient tout-à-fait abattu : *Duces autem primi, qui fuerunt ante me, gravaverunt populum ;... sed et ministri eorum depresserunt populum* (2). Il fut donc touché de compassion voyant ce peuple fort épuisé, *Valdè enim attenuatus erat populus* (3). Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager : il ne fit pas seulement de

(1) *Deut.* xxxii. 37, 38. — (2) *II. Esdr.* v. 15. — (3) *Ibid.* 18.

grandes largesses, mais il crut qu'il devoit remettre beaucoup de droits qui lui étoient dus légitimement. Et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple » : *Memento mei, Deus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (1).

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissans du monde. Car comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérans. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins, ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique ; et c'est par là qu'ils font paroître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes, et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre : n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique ? *Venatio leonis onager in eremo ; sic et pascua divitum sunt pauperes* (2) : « L'âne sauvage est la proie du lion dans le désert ; ainsi les pauvres sont la proie du riche. »

« Les pauvres, disoit Salvien, dans le voisinage du riche ne sont plus en sûreté de leurs biens : ils donnent, les malheureux, le prix des dignités qu'ils n'achètent pas : ils les paient, d'autres en jouissent ; et l'honneur de quelques uns coûte la ruine totale à tout le monde. » *Reddunt miseri dignitatum*

(1) II. Esdr. xi. 19. — (2) Eccl. xiiii. 23.

*pretia quas non emunt.... Ut pauci illustrentur, mundus evertitur* (1). Mais ces grands crimes n'ont pas besoin d'être exagérés par nos paroles, et ils sont assez condamnés par l'exécration publique : et d'ailleurs il sera aisé de connoître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien, ne peuvent éviter leur condamnation.

Le vice de la grandeur est un excès d'amour-propre, et l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi : *Erunt homines seipsos amantes, cupidi* (2) : « Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, pleins de cupidité, avares » ; non seulement pour amasser de grandes richesses, [ mais d'une ] avarice délicate et spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre ; voyons maintenant les branches : *superbi, elati* ; superbes, pleins d'eux-mêmes, élevés, dédaignant les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut : il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes, [ toujours sous la main, pour se prêter à tous nos besoins ; mais il est semblable à ces grands arbres qui [ étalent de loin la beauté et la verdure de leurs feuilles, [ et qui n'ont ] des fruits que pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur, qui est contre l'esprit du baptême, et contre l'esprit de Jésus-Christ : et il ne se trouve pas seulement dans les grands, [ mais dans tous ] ceux qui affectent de les imiter : et qui ne l'affecte pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre ? ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe. *Dixisti in cordo tuo : Ego sum, et præter me non est altera* (3). Je suis : ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égalier celui qui a dit ? *Ego sum qui sum* : « Je suis celui qui est. » Je suis, toute la menue populace n'est rien ; ce n'est

(1) *De Cubernat. Dei*, lib. IV, n. 4, p. 70. — (2) *II. Tim.* III, 2. — (3) *Isai.* XLVII, 10.

pas vivre ; il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres, ni de se mettre en peine de leurs besoins ; ah ! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle : l'esprit du christianisme , [ c'est un ] esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés et s'ils se détachent du corps ?

Mais quand ils n'agiroient pas comme chrétiens, le dépôt de sa puissance que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien : s'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « ils doivent, dit saint Grégoire de Nazianze, » se faire les dieux des hommes en procurant leur bien de tout leur pouvoir. »

Mais où en trouverons-nous sur la terre ? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques de grandeur ; mais ceux qui se parent de tant de splendeur, ce ne sont pas des dieux, ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine ; ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocens sont opprimés : l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, et n'étend pas son bras pour faire le bien : *O pastor et idolum* (1) : « O pasteur et idole tout à la fois » ; car non seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les grands de la terre sont appelés dans l'Écritures les pasteurs des peuples. Est-ce pour recevoir des hommages que vous êtes élevés si haut ? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car écoutez ce qu'on dit à la reine

(1) *Zach.* xi. 17.

Esther : « Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes » dans la maison du roi, vous puissiez sauver seule » votre vie, si tous les Juifs périssoient » : *Ne putes quodd animam tuam tantum libereres, quia in domo regis es præ cunctis Judæis* (1). Ne croyez pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. « Si vous demeurez dans le silence, Dieu trouvera quelque » autre moyen pour délivrer son peuple, et vous pé- » rirez, vous et la maison de votre père » : *Si situeris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu et domus patris tui peribitis* (2). Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfans. Mais en formant en nous un si saint désir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudroit avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. « Et quoiqu'ils aspirent à ces places par » des vues d'élévation, ils se promettent cependant, » dit saint Grégoire, d'y faire de grandes merveilles » : *Et quamvis hoc etationis intentione appetant, operaturos tamen se magna pertractant* (3). Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans des poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde; on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux :

(1) *Esther.* iv. 13. — (2) *Ibid.* — (3) *Regul. Pastor.* part. 1, c. ix, t. II, col. 9.

et quand on est arrivé au but, on oublie aisément tous ces projets si religieux ; et peu à peu tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tout ainsi qu'un songe. *Cùmque percepti principatûs officio perfrui seculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiosè cogitavit* (1).

Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée : ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes et ne remplissez quelque place. Faisons le bien qui se se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité toujours agissante sait bien trouver des emplois : elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage ; et, au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

Que les puissans songent au bien. L'un des biens, c'est l'exemple, un bien pour eux et un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même. Ils rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple ! etc. Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison ; chacun est un prince dans sa famille.

(1) *Regul. Pastor. part. 1, c. 1x, t. 11, col. 9.*

# ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MARDI

## DE LA IV<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME. SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes , les effets et les remèdes.

---

Respondit turba et dixit : Dæmonium habes ; quis te quærit interficere ?

*La troupe répondit et dit au Seigneur : Vous êtes possédé du démon ; qui est-ce qui pense à vous tuer ?* Joan. VII. 20.

**A**PPRENDRE AUX hommes , par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur , et décrié ses actions les plus saintes , à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies , que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir , aussi dangereux , aussi universel que la médisance , rien de plus important que de le faire bien connoître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets , par la racine d'où elle est sortie , par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connoître soit assez pour en donner de l'horreur , toutefois nous ajouterons les remèdes.

### PREMIER POINT.

Les causes. La plus apparente et la plus ordinaire ,



c'est la haine et le désir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de là nous les animons par nos médisances. Or, encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer, parce que cela est d'un autre sujet; et on l'a suffisamment combattue, quand on vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés. Celui qui médit par ce motif est plutôt vindicatif qu'il n'est médisant. Quel est donc proprement le médisant? Celui qui, sans aucune autre raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférens et des inconnus; et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

C'est cette médisance que j'attaque; mais en l'attaquant, chrétiens, que ceux qui médisent par haine ne croient pas que je les épargne. Car si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois, pour ne pas [omettre] entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent : *Maledicimur et benedicimus* (1) : « On nous maudit, et nous bénissons. » Si bien que quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudroit faire cet effort sur nous, lorsqu'une inimitié nous divise; ou du moins n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née; de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir, dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la

(1) I. Cor. iv. 12.

nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire : il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue ; à force de parler, il croit tout-à-fait ce qu'il ne croyoit qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances, puisque s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet ; et, s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avois à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médiance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune autre raison particulière. Recherchons - en la cause ; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société ; cependant ce plaisir main que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médiance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche, ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire « que l'on ment avec plus, » de succès en forgeant des calomnies cruelles et » atroces, et que l'on croit plus aisément un mal faux » qu'un bien véritable » : *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur....., facilius denique falso malo, quam vero bono creditur* (1). De là paroît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médiance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devoit régner parmi nous, parce que nous devons nous regarder, non point en nous-

(1) *Ad Nation. lib. 1.*

mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devoit être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde, en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste; car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir; et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et feindre quelque concorde apparente, qui pourroit lire dans nos cœurs, avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verroit bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellens, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel; c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance : il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie : [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellens. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse, et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant; il se cache.

L'envie est une passion timide qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paroître. Ainsi le médisant ; il rongé secrètement. Saint Chrysostôme dit que « la médisance imite la servante qui prend à la » dérobée les effets de son maître ; ou semblable au » voleur, qui, étant entré dans une maison, considère » attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce » qu'il pourra emporter, elle observe avec soin ce » qu'elle pourra enlever à la réputation de celui dont » elle est jalouse, et ensuite elle se cache (1). » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [ par des ] paroles à double entente ; [ s'il parle ] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion.

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai ; mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentimens des autres, « nous aimons tous, ou presque tous, dit saint Augustin, à nommer ou à croire nos soupçons des connoissances certaines. » *Omnes aut penè omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones* (2). [ Notre ] témérité [ nous porte ] « à assurer comme vraies des choses » incroyables » : *Multa incredibilia vera*. Exemple de Susanne, de Judith. Mais les effets ont fait connoître, [ répondez-vous. ] Mais Dieu se réserve bien des choses : nous faisons les dieux.

Autre sorte d'orgueil ; le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu. « Les hommes, » dit saint Augustin (3), sont très-empressés à vouloir » connoître la vie des autres, tandis qu'ils sont très- » paresseux pour réformer la leur. » *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam,*

(1) *In Acta Apost. Hom. xxix, t. ix, p. 301.* — (2) *Ad Macc. Ep. cliiii, n. 22, t. ii, col. 532.* — (3) *Confess. lib. x, c. iiii. t. i, col. 171.*

*desidiosum ad corrigendam suam.* « Hypocrite, » dit le Fils de Dieu, commencez par ôter la poutre » qui est dans votre œil, et vous ôterez ensuite la » paille qui est dans celui de votre frère » : *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (1). Il fait le vertueux en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres et des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender ; il n'amende pas ce qu'il peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres, et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse ; la seconde est fière et insolente ; la troisième trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil : « On » est envieux dès qu'on est superbe ; *Si superbus est, et invidus est* (2). Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés : « Vous serez comme des dieux » : *Eritis sicut dii* (3). Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

## SECOND POINT.

Les effets : rompre la charité. Et ne dites pas : Ce que je dis, c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1. Par ce peu de chose, vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondemens sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce ; mais la charité est respectueuse : *Honore invicem prævenientes* (4) ; se » prévenant mutuellement par des témoignages d'honneur. » Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime ; vous excluez un homme de la

(1) *Matth.* VII. 5. — (2) *S. Aug. Enar. in Ps. c, n. 9* t. IV, col. 1088. — (3) *Gen.* III. 5. — (4) *Rom.* XII. 10.

société. 2. C'est peu de chose ; mais vous ne connoissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien ; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, « Par un plaisir de mentir, qui est » inné, dit Tertullien, dans certaines gens ; *Ingeninitâ quibusdam mentiendi voluptate* (1). En sorte que le médisant, voyant jusques où est cru le petit bruit qu'il avoit semé, ne reconnoît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre, comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands ; et enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause ? celui qui a jeté la pierre.

Outre cela, le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait : les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit : Si cela n'étoit vrai, cela étoit du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé : ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris]. « Heureux celui qui est à couvert de » la langue maligne, à qui sa colère ne s'est point » fait sentir, qui n'a point attiré sur lui son joug, et » qui n'a point été lié de ses chaînes : car son joug » est un joug de fer, et ses chaînes sont des chaînes » d'airain. » *Beatus qui tectus est à linguâ nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus : jugum enim illius jugum ferreum est, et vinculum illius vinculum æreum est* (2).

### TROISIÈME POINT.

Remèdes. Général : ne pas applaudir aux médisans, leur montrer un visage sévère ; parce que leur dessein ce n'est que d'être plaisans. Le médisant [est un] voleur : saint Paul les met avec les voleurs, qui ne

(1) *Apolog. n. 7.* — (2) *Eccl. xxviii. 23, 24.*

posséderont point le royaume de Dieu : *Neque maledici neque rapaces* (1). Celui qui l'écoute [est] recéleur. Tout le monde hait les médisans, et tout le monde leur applaudit : on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens : *Amant quos multant, depreciant quos probant* (2). « Ils aiment ceux qu'ils » punissent, ils dépriment ceux qu'ils approuvent. »

2. Remède : se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger : se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé : *Quoadûsque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* (3); « Jusqu'à ce que le Seigneur vienne, » qui portera la lumière dans les ténèbres les plus » profondes. » Pour juger, il faut être innocent : le coupable qui juge les autres se condamne lui-même par même raison : *In quo enim judicas alterum, te ipsum condemnas : eadem enim agis quæ judicas* (4) : « Vous vous condamnez vous-même en » condamnant les autres, puisque vous faites les » mêmes choses que vous condamnez. » « Que celui » qui est sans péché, dit Jésus-Christ aux Pharisiens, » lui jette la première pierre » : *Qui sine peccato est vetrùm, primus in eam lapidem mittat* (5). Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme : *Nec ego te condemnabo* (6); « Ni moi je ne vous condamnerai » point. » Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres ?

(1) *I. Cor.* v. 10. — (2) *De Spect.* n. 22. — (3) *I. Cor.* iv. 5. — (4) *Rom.* II. 1. — (5) *Joan.* VIII. 7. — (6) *Ibid.* 11.

# PLAN D'UN SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA IV<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A MEAUX,

SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Comparaison des mauvais catholiques avec les hérétiques.

---

Si cæci essetis, non haberetis peccatum, nunc verò dicitis : Quia videmus ; peccatum vestrum manet.

*Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais maintenant, parce que vous dites : Nous voyons ; votre péché subsiste. Joan. ix. 41.*

RACONTER l'histoire, dans le dessein de rendre les Pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables ; et puis faire voir au peuple que cette haine, qu'ils ont contre Jésus, se tourne contre eux. *Peccatum vestrum manet.*

Malheur d'un évêque qui prêche, soit qu'il se taise, soit qu'il parle.

S'il se tait, il se condamne : *Speculatorem dedi te omni Israël* : « Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël ». Ezech. III, 17, etc., fort au long ; et peser, *ibid.* xxxiii, 2. « Tu as délivré ton âme ; son sang est sur lui. Je redemanderai ton



» sang de tes mains. » Foible consolation pour une mère affligée. J'ai fait ce que j'ai pu.

S'il parle, je condamne. *Sermo quem locutus sum ille vos judicabit* (1) : « La parole que j'ai » prêchée vous jugera. »

Sur cela : *Peccatum vestrum manet*.

Se jeter sur les catholiques, plus coupables parce que plus instruits.

*Soror tua major, Samaria : soror minor, Sodoma, à dextris et à sinistris* (2). « Votre » grande sœur, Samarie ; votre petite sœur, Sodome ; » (habitent) à votre droite et à votre gauche. » Tout au long. « Tu les as justifiées, consolées » : *consolans eas* (3). Fort appuyer.

Appliquer ensuite. Sodome la corrompue, votre sœur aînée ; la synagogue, l'ancienne Jérusalem : *Spiritualiter Sodoma* (4), « appelée spirituellement » Sodome. » La cadette, l'hérésie ; Samarie la schismatique et la séparée.

La première, notre ancienne ; la seconde, nous l'avons vue naître à Meaux, dans l'impureté de son sang. Elle n'en a point été lavée, toute sanglante de son schisme.

Eglise catholique de Meaux, tu les as justifiées.

La synagogue, elle a méprisé, crucifié Jésus-Christ mortel : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (5) : « S'ils l'eussent connu, » ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire » : nous, immortel et connu.

L'hérésie : elle croit figure ; toi, c'est Jésus-Christ même, afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages.

La rémission des péchés, elle la nie ; toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime ; tu cherches à y être flatté, etc. Dénombrement.

Tu les justifies : *Samaria dimidium peccatorum*

(1) *Joan.* xii. 48. — (2) *Ezech.* xvi. 46. — (3) *Ibid.* 54. — (4) *Apoc.* xi. 8. — (5) *I. Cor.* ii. 8.

*tuorum non peccavit* (1). « Samarie n'a pas fait la » moitié des crimes que tu as commis. »

Le péché des chrétiens plus grand, des catholiques, des prêtres ; et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques. *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* (2).

« Et toi aussi, sois confondu, et porte ton ignominie. »

Contre la honte de confesser ses péchés, la consolation et la gloire.

(1) *Ezech. xvi. 51.* — (2) *Ibid. 54.*

~~~~~

# SERMON

## POUR LE VENDREDI

### DE LA IV<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,

#### PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

## SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connoître la dignité de notre nature.

---

Domine, veni, et vide.

*Seigneur, venez, et voyez. Joan. xi. 34.*

**M**E sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour ? et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre ? Je ne pense pas, Messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Evangile : Seigneur, venez, et voyez où on a déposé le corps du Lazare ; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle ; mais c'est nous, mortels misérables [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons, et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort: voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connoissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent; je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consomons toute notre vie toujours ignorans de ce qui nous touche; et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est

pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare. *Veni, et vide* : « Venez, et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles ! ô hommes, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes, et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connoître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins ; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier ; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine ; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme : de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances ; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni, et vide*.

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance ! Toi seule nous con-

vaincs de notre bassesse ; toi seule nous fais connoître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage ; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connoître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps ; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est ; et on aime mieux être aveugle, que de connoître son foible ; surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement ; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut ; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache ; et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnoisse en soi-même beaucoup de bassesse, qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie foible ; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Eternel ! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu ; car, en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects ; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être ? pensons-y bien, chrétiens : qu'est-ce que notre être ? Dites-le-nous, ô mort ; car les hommes trop superbes ne m'en croiroient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenoit sur le trône, au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* (1). O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être, éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que » vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avoit été. Qu'est ce que cent ans ? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paroît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout foible, tout

(1) *Ps. xxxviii. 6.*

languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfans ? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas » long-temps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuti mortem* (1).

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort ; la nature, comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser long-temps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent ; à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer

(1) *De Resur. car. n. 4.*



d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ; et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avoit-on que faire de moi, et la pièce n'en auroit pas été moins jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre temps nous n'en saisissons un autre semblable ; jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; et alors nous tomberons tout à coup inane de soutien. O fragile appui de notre être ! ô fondement ruineux de notre substance ! *In imagine pertransit homo* (1). Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien et non le bien même ; aussi est-il *in imagine, sed et frustrâ conturbatur*.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquandò, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio* (2). Je ne sais si ce que j'appelle veiller, n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil pro-

(1) Ps. xxxviii. 7. — (2) *Advers. Gent. lib. xi, sub init.*

fond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

*Præterit figura hujus mundi* (1) : « La figure » de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu » : *et substantia mea tanquam nihilum ante te* (2). Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.*

## SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changemens et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connoissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connoissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a

(1) *I. Cor.* VII. 31. — (2) *Ps.* XXXVIII. 6.

même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des alimens plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il seroit superflu de vous raconter comme il sait ménager les élémens, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, Messieurs, comment auroit pu prendre un tel ascendant une créature si foible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance ; non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la na-

ture, pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate ; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient ; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur ?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous ; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre foible ; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi ! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part ? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain » de mourir (1) ; » et quelquefois : « Je me réjouis » dans les afflictions (2) ? » Ne faut-il pas, chrétiens,

(1) *Philip.* 1. 21. — (2) *Coloss.* 1. 24.

qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels ? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrivent tout-à-fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement ?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est » imprimé en nos âmes » : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine* (1). C'est là que nous découvrirons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu ; c'est la première raison qui se montre à nous par son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens ; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connoît et se contemple ; sa vie, c'est de se connoître ; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse. Etre éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; chrétiens, quel est ce miracle ? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité ? où avons-nous songé cette infinité ? O éternité ! ô infinité, dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes ? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous

(1) *Ps.* IV. 7.

concevoir un esprit pur ? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom ?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre foible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense ? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir, par une certaine vigueur, qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut ?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas long-temps cette noble ardeur ; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses foiblesses, elle a ses langueurs ; et, permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser, ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle

en fait ses délices ; les autres , qu'elle l'expose comme une marâtre , et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti , ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange , répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport , et ainsi que , par une espèce de caprice , elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien , Messieurs , que ni les uns ni les autres n'ont donné au but , et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez , ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature , puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut , puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même ; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion ? faut-il , chrétiens , que je vous le dise ? et ces mesures mal assorties , avec ces fondemens si magnifiques , ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez cet édifice , vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnoître : peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæcine est urbs perfecti decoris , gaudium universæ terræ* (1) ? Est-ce là cette Jérusalem ? « Est-ce là cette ville ? » est-ce là ce temple , l'honneur et la joie de toute la terre ? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu , le miracle de sa sagesse , et le chef-d'œuvre de ses mains ?

C'est lui-même , n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance ? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur , et il s'est éloigné du plan : ainsi , contra la régularité du premier dessein , l'immortel et le corruptible , le spirituel et le charnel , l'ange et la bête , en un mot , se

(1) *Thren.*, II. 15.

sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embaras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos foiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas ! que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort ; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens ? que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre Evangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah ! cette visite n'est pas sans cause ; c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnoître ce qui manque à son édifice ; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *Secundùm imaginem ejus qui creavit illum* (1) : « selon l'image de celui qui l'a créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendroit ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie (2) : qui croit en lui, ne meurt pas ; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin Architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devons regarder

(1) *Coloss.* III. 10. — (2) *Joan.* XI. 25, 26,



la corruption selon les raisonnemens de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché (1) », comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu: « La chair et le sang ne peuvent » posséder le royaume de Dieu » : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* (2). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute dérégulée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création: elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare: ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme pour ne paroître jamais: *Et mors ultra non erit* (3).

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin apôtre. « Nous savons », nous

(1) *Rom.* VIII. 30. — (2) *I. Cor.* XV. 50. — (3) *Apoc.* XXI. 4.

savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que » si cette maison de terre et de boue, dans laquelle » nous habitons, est détruite, nous avons une autre » maison qui nous est préparée au ciel (1). » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins ! Il a dessein, dit excellemment Saint Jean-Chrysostôme (2), de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions ; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras ? Et lui-même nous offre son palais ; il nous donne un appartement ; pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

(1) *II. Cor.* v. 1. — (2) *Hom. in dict. Apost. de Dormientibus*, etc. t. 1. p. 764.

FRAGMENT  
SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE  
ET LE NÉANT DE L'HOMME.

---

C'EST bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous sembloit si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si long-temps qu'on soit au monde, y seroit-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paroîtra pas seulement que j'ai été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étois pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aie. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avoit-on que faire de moi ; et la comédie ne se seroit pas moins bien jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe

de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi* (1).

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus ; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer ? par combien de maladies, etc. ? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parlé, J'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber : ou comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré long-temps, un flot le pousse contre un écueil et le brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques uns passent jusques au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tenoient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrois-je avoir effacé de mon adolescence ? et quand je serai plus âgé, combien encore ? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterois donc ? car tout cela n'en est déjà pas. Le

(1) *I. Cor.* VII. 31.

temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie ? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc. de ma vie ; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentemens ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il ? Mais ces contentemens, les ai-je eus tous ensemble ? les ai-je eus autrement que par parcelles ? mais les ai-je eus sans inquiétude, et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas ? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite ? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentemens ? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher ? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites ? un souvenir inutile : des illicites ? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment ; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres ; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer ; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie : et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard ; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même ; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps ; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité ; d'autant que le temps est compris

et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des momens de ce plaisir que durant le passage ; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuroient. Ce n'est pas assez dire : Ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non ; il m'en demandera compte.

Eh bien ! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie ? et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment ? cela vaut-il bien la peine de se damner ? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peines, d'avoir tant de vanité ? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense ; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence ; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

FIN DU TOME TROISIÈME.

---

## TABLE DU TOME TROISIÈME.

### SERMONS.

**SERMON POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES** -- Opposition de l'homme à la concorde. Dette de la charité fraternelle, ses obligations, ses caractères : jusqu'où doit s'étendre l'amour des ennemis : comment on doit combattre leur haine : vengeance qui nous est permise contre eux. Pag. 5

**SERMON POUR LE SAMEDI APRÈS LES CENDRES. Sur l'Eglise.** — Fermeté immobile de l'Eglise au milieu des furieuses tempêtes qui l'ont agitée. Principe d'opposition aux vérités divines que l'homme porte dans son cœur. Aveuglement et présomption, deux causes de cette répugnance. Combien, avec de pareilles dispositions dans les hommes, il est peu étonnant que l'Eglise ait eu à éprouver de si terribles contradictions. Sa victoire sur les hérésies : comment la curiosité les a-t-elle enfantées. Etonnante dépravation des mœurs dans l'Eglise même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de désordres. 25

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME. Sur les Démon.** — Leur existence, la dignité de leur nature et leurs forces. Principe de leur chute, et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre. 43

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME. Sur les Démon.** — Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre. 64

**III<sup>e</sup> SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME, prêché devant le Roi.** — Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit. 87

**IV<sup>e</sup> SERMON POUR LE 1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME. Sur la Pénitence.** — Trois motifs pressans qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence, et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si

aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connoisse point de délais. Pag. 106

**SERMON POUR LE LUNDI DE LA 1<sup>re</sup> SEMAINE DE CARÊME.**  
Sur l'Aumône. — Obligation, vertu de l'aumône : ses rapports avec ce qui se passe dans le jugement. Effets de la miséricorde divine dans l'œuvre de notre sanctification : vraie manière de l'honorer : sacrifice qu'elle exige. Juste sujet de damnation dans la dureté de cœur pour les misérables. 128

**ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE VENDREDI DE LA 1<sup>re</sup> SEMAINE DE CARÊME.** — Nature du péché d'habitude. Quelles en sont les suites, et quels en doivent être les remèdes. 139

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LE II<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME.** — Obligation de croire à la parole de Jésus-Christ, malgré son obscurité. Comment il faut former nos jugemens sur sa doctrine. Soumission due à ses préceptes, quoiqu'ils soient difficiles. Vertu de ses exemples pour nous engager à lui obéir. Combien peu écoutent le Sauveur : qui sont ceux qui l'écoutent fidèlement. Motifs puissans pour nous porter à espérer fermement dans ses promesses, prodigieuse insensibilité des hommes. 147

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LE II<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME.** Sur la Parole de Dieu. — Rapport admirable entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole. Dispositions nécessaires pour l'entendre avec fruit : comment les prédicateurs doivent l'annoncer : où il faut qu'elle soit entendue des auditeurs. Obéissance fidèle à ce qu'elle prescrit, preuve certaine et essentielle qu'on est enseigné de Dieu. 172

**SERMON POUR LE MARDI DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,** prêché devant le Roi. Sur l'Honneur. — Puérité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Étendue prodigieuse des vanités ; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu. 197

**FRAGMENT sur le même sujet.** — Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de la bonne opinion des hommes : combien et comment nous devons travailler à nous la concilier et à nous y maintenir. 216

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LE JEUDI DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME,** prêché à la cour. Sur la Providence. — Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu



ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchans. Sentimens que la foi de la Providence doit nous inspirer. Pag. 228

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LE JEUDI DE LA II<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÈME**, prêché devant le Roi. Sur l'Impénitence finale. — Différens degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime : terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés. 246

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LE III<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME**, prêché à la cour. Sur l'amour des Plaisirs. — Persécution continue que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables. 268

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LE III<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME**. Sur les Rechutes. — Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour la recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechutes. 289

**SERMON POUR LE MARDI DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÈME**, prêché à la cour. Sur la Charité fraternelle. — Trois préceptes de Jésus-Christ pour établir la concorde parmi les hommes. Ordre que Dieu a établi dans l'union des hommes. Quel est le fondement de l'amour du prochain : Pourquoi si peu d'amitié solide dans le monde. Combien un ami fidèle nous est utile. Dangers des flatteurs. Devoirs de la charité envers le prochain. 312

**AUTRE CONCLUSION** du même sermon, prêché devant le Roi. 331

**SERMON POUR LE VENDREDI DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÈME**. Sur le culte dû à Dieu. — Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connoît pleinement son essence et

ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle : défauts qui la corrompent. *Pag.* 333

**SERMON POUR LE SAMEDI DE LA III<sup>e</sup> SEMAINE DE CARÈME.**

Sur les Jugemens humains. — Conduite toute extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère : leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugemens. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentimens qu'elle doit produire dans nos cœurs. 355

**ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR le même jour, prêché à Claye.**

— Parallèle des torts des hérétiques avec ceux des mauvais catholiques. 373

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME. — Objet**

des soins paternels de la Providence envers nous. À qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfans à l'égard de cette vie mortelle, et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les desirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentimens des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux. 377

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME, prêché à**

la cour. Sur l'Ambition. — Deux choses nécessaires à la félicité. Dérèglement de nos affections, et corruption de nos jugemens. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Etrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion : inutilité de leurs folles précautions. 405

**AUTRE CONCLUSION du même sermon, prêché devant le Roi.** 424

**AUTRE EXORDE POUR LE IV<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÈME.** 427

**FRAGMENT sur le même sujet. Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde, à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.** 432

**ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE MARDI DE LA IV<sup>e</sup> SEMAINE DE**

|                                                                                                                                                                                                                                                                              |          |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| CARÊME. Sur la Médisance. — Quelles en sont les causes, les effets et les remèdes.                                                                                                                                                                                           | Pag. 445 |
| PLAN D'UN SERMON POUR LE MERCREDI DE LA IV <sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME, prêché à Meaux. Sur l'Évangile de l'Aveuglé-<br>né. — Comparaison des mauvais catholiques avec les héré-<br>tiques.                                                                               | 453      |
| SERMON POUR LE VENDREDI DE LA IV <sup>e</sup> SEMAINE DE CARÊME, prêché devant le Roi. Sur la Mort. — Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait con-<br>noître la dignité de notre nature. | 456      |
| FRAGMENT sur la brièveté de la vie et le néant de l'homme.                                                                                                                                                                                                                   | 472      |

FIN DE LA TABLE.







